This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 187 464

No. 628.

LE SENS DE L'ENNEMI

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LE SANG DES RACES. (Ollendorff, éditeur.)
LA CINA. (Ollendorff, éditeur.)
LE RIVAL DE DON JUAN. (Ollendorff, éditeur.)
PÉPÈTE LE BIEN-AIMÉ. (Ollendorff, éditeur.)
L'INVASION. (Fasquelle, éditeur.)
LES BAINS DE PHALÈRE. (Fayard, éditeur.)
MADEMOISELLE DE JESSINCOURT. (Fayard, éditeur.)
LA CONCESSION DE MADAME PETITGAND. (Fayard, éditeur.)

HISTOIRE ET VOYAGES

LE JARDIN DE LA MORT. (Ollendorff, éditeur.)
LA GRÈCE DU SOLEIL ET DES PAYSAGES. (Fasquelle, éditeur.)
LE MIRAGE ORIENTAL. (Perrin, éditeur.)
LE LIVRE DE LA MÉDITERRANÉE. (Bernard Grasset, éditeur.)
SAINT AUGUSTIN. (Fayard, éditeur.)
LES PLUS BELLES PAGES DE SAINT AUGUSTIN. (Fayard, éditeur.)

CRITIQUE

LA FIN DU CLASSICISME ET LE RETOUR A L'ANTIQUE. (Fayard, éditeur.)

LOUIS BERTRAND

LE SENS DE L'ENNEMI

Le monde extérieur existe.

PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, Rue du Saint-Gothard.

Copyright by Louis Bertrand, 1917.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier du Japon
numérotés de 1 à 10.

Trente exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 11 à 40.

PQ 2603
B274 S4

A

RENÉ DOUMIC

874

MES CINQ PROPOSITIONS

I. — Le monde extérieur existe.

II. — La Patrie n'est pas là où dorment les morts : elle est partout où la France est vivante.

III. — La meilleure façon d'être Français, c'est d'acquérir toutes les qualités qui manquent au Français.

IV. — Nous adapter aux conditions du monde moderne.

V. — Nous rebarbariser.

INTRODUCTION

Les pages que voici ont toutes été écrites et publiées pendant les quatre années qui précédèrent la guerre actuelle. Elles ne disent rien de plus que mes romans et mes autres livres antérieurs. Cependant je crois devoir les réunir en volume, pour faire mieux sentir, en les rapprochant, l'unité de doctrine et d'inspiration qui les anime, pour montrer aussi que, jusqu'au dernier moment, je n'ai pas cessé de remplir mon rôle d'avertisseur et que, à défaut d'une action profonde sur le public, j'ai eu du moins le triste privilège de la clairvoyance.

Comme cette préface, ce sont des pages de glose, destinées à mettre en lumière quelques-unes des idées qui soutiennent toute mon œuvre. Ce sont des commentaires autour de mes romans et de mes livres de voyage. Là-dessus on ne manquera pas de répéter que, lorsqu'un livre dit clairement ce qu'il veut dire, les explications sont superflues. Cela est tout à fait possible et même certain, tant qu'il s'agit d'une œuvre abstraite ou didactique. Mais il en va tout autrement avec une œuvre d'ima-

gination, qui, pour peu qu'elle soit poussée, admet toujours une part de symbolisme. C'est encore pis, lorsque l'auteur suivant la méthode impersonnelle, ne s'applique qu'à bien représenter les faits ou les personnages d'une histoire, en laissant au lecteur le soin d'en tirer la leçon pratique. La plupart du temps, la leçon est négligée et l'œuvre est incomprise.

*On prétend que Flaubert, au lendemain de la Commune et de l'invasion allemande, disait, en montrant les ruines des Tuileries : « Si l'on avait compris l'*Education sentimentale, *rien de tout cela ne serait arrivé. » Il me semble que c'est la vérité même. Comme Frédéric Moreau, la France du XIX*e *siècle fut stérilement sentimentale, et, comme tous les protagonistes du roman flaubertien, elle a manqué de trois choses : un idéal national, une vision pratique de la réalité, une méthode d'action. En général, les critiques n'ont vu dans cette œuvre maîtresse qu'une satire injuste des mœurs bourgeoises sous le règne de Louis-Philippe. Mais, comme disait le même Flaubert, les critiques de tous les temps sont faits « pour se mettre le doigt dans l'œil ». Ils ne comprennent jamais, ou ils ne comprennent que quand il est trop tard. Les plus extérieures analogies, les plus superficielles impressions leur suffisent pour juger et pour classer une œuvre. Vos romans sont-ils abondants en tableaux, mouvementés et colorés ? Vous voilà étiqueté : descriptif. Et si, par hasard, vous avez décrit quelques paysages de la Grèce ou de l'Italie antiques, vous êtes mis incontinent dans le casier de la littérature chateaubrianesque. Avez-vous situé*

quelque intrigue romanesque en Algérie ou en Tunisie, on vous range d'office et sans autre information parmi les exotiques ou les coloniaux. Vous ne reculez point devant des scènes de mœurs un peu rudes, des caractères à la fois brutaux et compliqués, contemporains et primitifs? Vous ne pouvez être qu'un disciple attardé de Zola et de l'école naturaliste. Sur ces futiles apparences, on vous juge sans appel, on vous dénigre et même on vous loue à contresens. Toute l'originalité, toute la nouveauté, tout l'enseignement d'un livre ou d'une œuvre sont passés sous silence, totalement méconnus et même inaperçus, si l'auteur n'a pas pris soin de dire : « Cette fable démontre que... » Et il faut le dire en style noble et abstrait. La tragédie antique, le pallium et la toge, la déclamation du Théâtre-Français répondent, chez nous, à des besoins nationaux.

Si les guides de l'opinion témoignent d'un tel snobisme et d'une telle nonchalance à l'égard de toute vérité neuve, mais dédaigneuse du maquillage et du charlatanisme, comment veut-on que la foule se montre plus empressée ou plus perspicace? Après trois années bientôt d'une guerre atroce, on pouvait peut-être espérer que l'esprit public s'améliorerait, deviendrait plus réaliste et plus positif. Les pires épreuves n'ont pas encore déniaisé le Français. Les douloureuses réalités de l'heure présente ne lui ont rien appris, ou si peu que rien, et il n'a rien oublié de ses vieux préjugés ni de ses vieilles illusions. Pourtant la catastrophe aurait pu être conjurée, si, depuis longtemps, nous avions été bien convaincus que le monde extérieur existe, si

nous avions ouvert largement nos yeux sur lui, et si, dans notre vieux logis ancestral, nous avions multiplié les ouvertures sur le dehors, au lieu de nous rencogner derrière une muraille chinoise d'utopies retardataires. Il aurait suffi de sortir de chez nous et de regarder avec attention pour que le déniaisement fût en quelque sorte instantané.

*
* *

Lorsque, voilà un quart de siècle, je débarquai pour la première fois sur les quais d'Alger, je tenais à la main une petite valise ridicule et démodée, et je traînais derrière moi une vieille malle pleine de vêtements pour la plupart trop chauds et inutilisables. Ces impedimenta *symbolisaient à merveille un bagage invisible que je traînais aussi avec moi, — tout le fatras idéologique et sentimental que j'apportais de la métropole et qui écrasait les épaules de ma génération. Immédiatement, dès que je pus me confronter avec l'Africain, non pas celui de la figuration officielle ou mondaine, non pas la séquelle administrante ou politiquante, mais l'Africain réel et vivant, l'homme du vrai peuple de là-bas, je sentis avec stupeur et vergogne quels êtres artificiels et grotesques nous étions, nous autres gens de l'autre côté de l'eau. Cette impression fut si profonde qu'elle me détermina à refaire peu à peu mon éducation. C'était mon premier contact avec le monde extérieur. Le choc avait été si soudain et si violent que mon armature intellectuelle volait en éclats. Depuis, j'ai quelque peu*

couru le reste du monde : l'impression de mes vingt-cinq ans ne s'est point modifiée. La vue du monde extérieur que j'avais prise sur les quais d'Alger, — disons, si l'on veut, du monde barbare, *en donnant à ce mot de barbare tout son sens, depuis celui d'*étranger *jusqu'à celui de* sauvage *et d'ennemi de toute civilisation, — cette vision de jeunesse n'a fait que s'élargir, s'approfondir et se préciser.*

Vers cette époque de 1890, nous étions vraiment des produits bien spéciaux de la culture universitaire. Sur la foi de notre enseignement, de notre littérature, de l'opinion presque unanime de notre pays, nous nous imaginions que, comme chez nous, la religion agonisait partout ailleurs, ou tout au moins que le sentiment religieux évoluait dans un sens libéral, se dégageait de plus en plus de tout dogmatisme. Encore n'avions-nous pas la notion exacte de ce qui se passait chez nous-mêmes, du catholicisme indestructible qui continuait à vivre dans les couches profondes de la nation. Oui, nous croyions à l'universel scepticisme, à l'universel dilettantisme religieux... Et voilà que je constatais, dans tous les pays que je traversais, non seulement l'existence d'une religion bien vivante et fortement constituée, mais chez tous les peuples opprimés, ou en croissance, ou en mal d'hégémonie, une véritable recrudescence de fanatisme, ce fanatisme religieux étant considéré comme la meilleure sauvegarde du sentiment national, comme le meilleur moyen d'exaltation patriotique et de résistance à l'étranger. Sur tous les chemins qui conduisent à La Mecque et à Jérusalem, je croisais des centaines

de milliers de pélerins venus de toutes les parties du monde pour attester leur foi, — Anglais et Allemands, Russes et Français, Américains des deux Amériques et l'énorme flot de l'Islam africain, européen, asiatique et océanique. Ces foules religieuses, on les traitera sans doute de hordes inconscientes. Cependant, même dans les pays qui passent pour les plus civilisés, les plus libérés ou, comme on dit, les plus évolués, — surtout dans les pays protestants, — je trouvais une discipline religieuse dont on n'a plus idée chez nous : une liberté de pensée environnée de toute espèce de précautions de police, pour en rendre les effets moins funestes, — et aucune liberté dans la pratique, chacun étant tenu, ou par des règlements, ou au moins par l'opinion publique, de pratiquer la religion dans laquelle il est inscrit. Et ainsi l'irréligion française m'apparaissait tout ensemble comme une monstruosité et comme une exception négligeable dans un univers habité tout entier par des hommes de foi ou de discipline religieuse et morale et par de dévots pratiquants.

On m'avait enseigné aussi que les monarchies étaient sur le point de disparaître de la planète, et, avec elles, les vieilles aristocraties. Et le monde musulman, que j'avais sous les yeux, m'offrait, irréductible en sa foi, comme en ses traditions et ses coutumes, une société théocratique et patriarcale, despotique et militaire, qui n'a pas bougé depuis le plus lointain moyen-âge. En Allemagne, en Autriche et en Russie, l'autocratisme non seulement était toujours debout, mais tendait à se renforcer. Les hobereaux restaient les maîtres de la

terre. Le césarisme germanique devenait une menace pour l'Europe. Même dans les pays latins, comme l'Espagne et l'Italie, — pays marqués comme des proies par la dévorante Allemagne et, pour cette raison, inondés par elle des pires dissolvants nationaux, livrés par elle à la propagande anarchiste et antireligieuse, — même dans ces pays déjà très contaminés de démocratisme, je voyais que la royauté se défendait à merveille, et que, si l'ancienne aristocratie y avait perdu quelques privilèges matériels, elle y conservait toujours un très grand prestige et demeurait une puissance sociale avec laquelle il fallait compter. J'ignorais malheureusement l'Angleterre. Mais, dès cette époque, elle me paraissait presque aussi malade que nous, en train de se décomposer sous l'action des mêmes virus démocratico-humanitaires. Néanmoins tous les pays du Nord, — et l'Angleterre elle-même, — se resserraient jalousement autour de leurs princes et continuaient à donner à leurs antiques aristocraties terriennes toutes les marques du respect traditionnel. Pendant ce temps-là, le plus grand nombre de nos compatriotes persistait à se représenter les aristocraties et les royautés européennes d'après des caricatures de vaudeville et d'opéra comique.

Naturellement, les mêmes esprits superficiels qui, chez nous, croyaient à la disparition imminente des monarchies, s'empressaient de proclamer l'avènement prochain de la démocratie universelle. C'était fou d'aveuglement. A nos portes mêmes, l'Islam dressait un mur d'airain contre l'invasion de nos idées démocratiques. Entre le Coran et les

Droits de l'Homme, il y a un abîme infranchissable. Et, si une entente est possible entre Musulmans et Européens, il est à craindre qu'elle ne se fasse plutôt sur une équivoque impérialiste et mystique que sur les notions claires et plates de notre credo rationnel et démocratique. D'autre part, dans toutes les nations européennes, — même chez les Latins contaminés comme nous par la propagande anarchiste et humanitaire, — il m'était facile de constater que les partis révolutionnaires, au sens français du mot, ne représentent que d'infimes minorités, ou des partis mal organisés et sans influence réelle sur les gouvernements. Cela n'empêche, qu'aujourd'hui encore, en pleine guerre, alors qu'il importe tellement de bien placer ses amitiés, nos politiciens et nos gouvernants, avec une cécité rebelle à tous les renfoncements de l'expérience, s'obstinent à s'appuyer sur les partis démocratiques de l'étranger : ils sont tout surpris, quand ils s'aperçoivent trop tard que ces partis, si imposants de loin, se composent de trois galeux, ou d'un simple Pallikare (1).

Et l'on m'avait encore enseigné que la Civilisation, — conséquence logique, n'est-ce pas? de la démocratie, — était en passe de conquérir les deux hémisphères. Effectivement, j'apprenais que La Mecque a son journal, comme Quimper ou Cahors, et que cette mystérieuse et inaccessible métropole de l'Islam est reliée à Djeddah par téléphone. Mais je pensais aussi que la civilisation n'est pas seule-

(1) Toutes les fautes de notre politique et de notre diplomatie en Orient sont, au fond, des erreurs de psychologie, — des erreurs sur *la psychologie des peuples.*

ment une question d'éclairage électrique ou de traction à vapeur, de bimbeloterie, de ferraille, d'armes et de munitions de guerre, mais qu'elle est avant tout une question d'âme et d'idées. Et ainsi j'inclinais à croire que les sentiments et les principes, réputés chez nous comme les plus civilisateurs, étaient cultivés avec zèle, ou du moins salués avec respect par tous les citoyens du monde. Nos romantiques ne nous avaient-ils pas dit, en beaux vers et en belle prose, que les peuples se lèvent au seul mot de Liberté ?... Mais je ne tardai point à m'apercevoir que la liberté, au nom de laquelle ils se levaient, n'avait rien de commun avec notre Liberté œcuménique, qu'ils ne s'intéressaient qu'à la leur et non à la nôtre, et que leurs révolutions consistaient à égorger leurs tyrans ou leurs bienfaiteurs et non à se mêler des affaires du voisin. Partout, je ne distinguais que des gens occupés à trafiquer et à remplir leurs poches, à intriguer et à renforcer leurs armements pour étendre leur commerce ou leurs frontières, ou encore des peuples rudes et féroces, qui se recueillaient dans une torpeur apparente, en guettant l'heure propice pour affirmer leurs forces renouvelées. Au milieu de ces sauvages, de ces mercantis et de ces soudards, nous avions une bonne mine de jocrisses avec nos prédications pacifistes et humanitaires !

Voilà donc les illusions bénignes que je traînais derrière moi en Barbarie. Encore une fois elles étaient partagées par le plus grand nombre des jeunes gens de ma génération. L'Université et les conducteurs de l'opinion nous avaient imposé une vision du monde moderne, qui était fausse, ou qui

ne répondait que très imparfaitement à la réalité. Peut-être bien qu'au fond certains de nos maîtres savaient à quoi s'en tenir sur l'état réel de l'humanité et qu'ils ne criaient si fort au triomphe de la Justice et de la Civilisation que pour amener, dans un avenir lointain, ce triomphe tant désiré. Ils agissaient néanmoins comme s'ils croyaient à la vérité immédiate de leurs paroles et ils finissaient par être dupes de leurs phrases et de leurs bons sentiments.

A cette vision fausse du monde moderne correspondait pour nous une vision non moins fausse du passé. Des générations d'historiens nous avaient persuadés que la Révolution française est le centre et comme l'aboutissement de l'histoire universelle. Idée démente, qui n'a pu se soutenir que par une auto-suggestion persévérante et par un entassement d'illusions volontaires et d'équivoques plus ou moins conscientes. Il suffisait de sortir de France, et l'on s'apercevait aussitôt que tous les peuples tournent résolument le dos aux Droits de l'Homme et à la Fraternité universelle, pour s'enfoncer à l'écart dans leur égoïsme sacré, ou se précipiter dans le plus violent impérialisme. Les principes de notre Révolution sont en contradiction avec tous les instincts du monde moderne : voilà ce dont il faut, sous peine de mort, nous bien convaincre. Personne ne s'en occupe à l'étranger, hormis quelques érudits et quelques professeurs, qui étudient ces théories politiques, comme ils étudieraient celles d'Aristote et qui ne voient dans leur succès local que le signe de la décadence d'une nation.

Si le monde extérieur nous apparaissait ainsi à travers un voile de chimères, nous étions nous-mêmes très mal armés au dedans, pour parer le choc que la réalité réservait à nos illusions. On nous avait fort mal élevés. Des plus intellectuels d'entre nous on avait fait des espèces de moines laïques. On nous avait prêché le renoncement dans tous les ordres de l'action. On nous avait enseigné une morale d'esclaves et de vaincus. Il était entendu que l'action était dégradante et inélégante au dernier point. La politique méritait tous les mépris des hommes intelligents. Qu'on abandonnât le soin des affaires publiques aux porchers de la populace! Nous autres, nous avions des soucis plus relevés. Ce qui importait avant tout, à nos yeux, c'était de penser, — de penser n'importe quoi et le plus possible plutôt que de penser juste. Nous ne nous doutions pas de la nocivité de cet intellectualisme creux, que n'équilibrait aucune vision directe et précise du réel, aucune éducation de la volonté et qui ne rencontrait point, dans la rudesse des mœurs ambiantes, un réactif énergique. Nul d'entre nous n'avait médité ni ne connaissait même cette page définitive de Chateaubriand sur la malfaisance de la pensée qui n'aboutit pas à l'action, à la charité ou à l'amour divin : « La société, écrivait-il dans ses Mémoires d'outre-tombe, *n'est pas moins menacée par l'expansion de l'intelligence qu'elle ne l'est par le développement de la nature brute [l'industrialisme] : supposez les bras condamnés au repos en raison de la multiplicité et de la variété des machines. Admettez qu'un mercenaire unique et général, la matière, remplace les merce-*

naires de la glèbe et de la domesticité : Que ferez-vous du genre humain désoccupé ? Que ferez-vous des passions, oisives en même temps que l'intelligence ? *La vigueur du corps s'entretient par l'occupation physique. Le labeur cessant, la force disparaît. Nous deviendrions semblables à ces nations de l'Asie, proie du premier envahisseur, et qui ne peuvent se défendre contre une main qui porte le fer.* Ainsi la liberté ne se conserve que par le travail, parce que le travail produit la force. *Retirez la malédiction prononcée contre les fils d'Adam et ils périront dans la servitude :* in sudore vultus tui, vesceris pane. »

Ainsi, nous nous acheminions tout doucement vers l'esclavage, parce que nous ne voulions plus travailler, c'est-à-dire, lutter, nous défendre contre l'ennemi toujours présent et gagner sur lui. Les intellectuels ne voulaient rien savoir du monde extérieur, les autres, les politiciens et la masse de la nation se comportaient comme s'il n'existait pas : ils vivaient en vase clos, derrière la muraille illusoire de leurs frontières, tout entiers à leurs bisbilles intestines et convaincus qu'ils étonnaient l'univers, parce qu'ils se démenaient comme des énergumènes dans la pétaudière du parlementarisme.

Et voilà que, tout à coup, le Barbare surgissait devant moi ! Non pas celui que nos romanciers et nos poètes décadents avaient prévu et annoncé à grand renfort de cabotinage littéraire, — le Barbare de chez nous, le Voyou sentimental, déjà contaminé de nos maladies et aux trois quarts émasculé par une vie trop artificielle et trop abri-

tée, — mais le vrai Barbare, âme neuve, corps vigoureux et rude. La plupart des Etrangers sont des Barbares de cette espèce-là. Les Français ne veulent pas, ne peuvent pas comprendre cette idée si simple. Pour eux, un Arabe, c'est une silhouette équestre, un manteau rouge qui papillonne dans le vent d'une fantasia. Un étranger, quel qu'il soit, est un original, qui, tout bien pesé, a tort de n'être pas français, mais qui compense cette infériorité par les bizarreries les plus charmantes ou les plus pittoresques. Personne n'est capable ou ne s'avise de regarder l'étranger d'une façon intéressée, — *comme un animal d'une autre race que la nôtre, comme une volonté hostile ou dirigée vers d'autres buts que les nôtres. Nous ne songeons pas à nous mesurer avec le Barbare, à évaluer le poids de ses poings, à calculer la résistance de ses muscles, à nous enquérir d'une endurance, qui sait affronter la faim et la soif, les pires incommodités, et qui pourtant utilise fort bien et mieux que nous, tous les avantages du confort et de la science modernes. Dans les yeux noirs du Maure ou dans les yeux bleus du Germain, personne ne saisit l'éclair d'une pensée qui est la négation de la nôtre, de nos philosophies, de nos religions et de nos rêves. Et derrière ce burnous écarlate, aux plis lourds et somptueux, personne ne devine le cœur brûlant de haine contre l'Oppresseur et l'Infidèle.*

Ce sens du Barbare, avec sa force, ses virtualités secrètes et aussi ses tares, voilà donc ce que l'Afrique me donna tout de suite. Mais je lui ai dû aussi une évaluation plus juste des ressources de la

Latinité, que, d'après l'enseignement superficiel ou tendancieux de nos maîtres, j'avais sous-estimées. Pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle, ce fut un dogme intangible que les peuples du Midi, parce qu'ils sont catholiques, devaient être inférieurs aux peuples du Nord, parce qu'ils sont protestants. Et l'on en déduisait la décadence irrémédiable des premiers. Or, je voyais en Algérie des Italiens, des Espagnols, des Français manifester des énergies inconnues de leurs détracteurs. La présence d'un ennemi commun, le croisement des races, l'échange des qualités spécifiques entre ces Méridionaux d'origine diverse, tout cela contribuait à former un peuple neuf, actif, entreprenant, indemne de nos tares de vieux civilisés, — qui m'apparut tout de suite et que je considère encore comme le prototype de ce que doit être un jour la Latinité unie et régénérée. Comme tous les Barbares, à toutes les époques, ils peuvent nous emprunter beaucoup de nos vices : au point de vue pratique, cela n'a pas grande importance, si la race, dans son ensemble, reste saine, les âmes indomptables et les esprits exempts de toute sophistique.

Je remarquais enfin, autour de ces néo-Latins, une foule d'autres peuples, que l'on disait aussi en décadence : Arabes, Turcs, Hellènes et Slaves. Comme nations, ils pouvaient être effectivement en décadence ou encore dans le devenir. Mais je découvrais en eux des éléments ethniques de premier ordre, qui n'attendaient que le coup de baguette de l'organisation pour se transformer et se rendre redoutables. Quels qu'ils fussent, avides de

progrès ou enfoncés dans leur parti-pris d'isolement, tous me semblaient couver le même fanatisme de race et de religion, les mêmes ambitions nationales, les mêmes rêves d'expansion et de conquête.

En face de tous ces vivants, ou de tous ces candidats à une vie plus intense, la plupart des Français de France, tels qu'ils existaient de mon temps, avec leurs petites vertus moribondes, avec leur renoncement, qui n'est que l'égoïsme du dilettante, avec leur pacifisme qui n'est que la recherche honteuse du moindre effort, — ces Français, à qui la guerre a rendu les vertus héroïques du passé, m'apparaissaient non seulement comme des monstres, mais comme des utopistes un peu ridicules : des monstres, parce qu'ils n'avaient plus rien de commun avec les autres habitants de la planète, — des utopistes, parce qu'ils s'obstinaient à ne pas voir ce qui était devant leurs yeux. Ils se laissaient duper par des mirages. C'est dans l'ordre : quand on s'est fermé toute ouverture sur l'au-delà, il est naturel qu'on fasse descendre le Royaume de Dieu sur la Terre. Nos pacifistes et nos humanitaires sont des affolés de ce Royaume chimérique, des Croyants de l'Irréel. C'est en effet avoir perdu la notion de la Chute originelle, la distinction du Bien et du Mal et la claire évidence que la lutte entre les deux principes doit durer autant que le Monde et l'Homme, — c'est oublier tout cela que de vouloir faire régner ici-bas ou la Raison ou la Justice, ou le Fils de Dieu. Le Christ lui-même nous a enseigné que son Royaume n'est pas de ce monde. Ces fanatiques du Royaume de Dieu sur

la Terre n'aboutissent jamais qu'à y déchaîner une recrudescence d'horreurs, de carnages, d'intolérance et d'inhumanité.

*Contre ces agités ou ces dégénérés, c'est le Barbare qui a raison! Voilà pourquoi j'ai écrit maintes fois et je répète encore, au seuil de ce livre, qu'*il faut nous rebarbariser. *A ce propos, que l'on veuille bien se donner la peine d'entrer dans ma pensée! Que l'on ne m'attribue pas je ne sais quel romantisme à la Jean-Jacques, je ne sais quelle apothéose du sauvage et de l'enfant de la Nature, ou bien encore une apologie à mots couverts du germanisme actuel! Personne ne révère plus que moi la raison, quand elle ne s'abâtardit point en sophistique, la littérature, quand elle est l'expression directe et probe de la pensée et de la vie, la civilisation, quand elle ne débilite pas les âmes et les corps. J'estime que nous devons garder intactes et augmenter le plus possible nos qualités de civilisés ou nos vertus de Chrétiens, mais, en même temps, avoir sans cesse cette idée présente à l'esprit que la Barbarie nous environne de toutes parts, que, si nous sommes appelés, par la Rédemption au monde du Salut, c'est dans le monde de la Chute que nous sommes condamnés à vivre. Nous rebarbariser, c'est nous rendre capables de lutter victorieusement contre le Barbare, c'est lui prendre toutes les qualités qui font sa force, si nous ne voulons pas être écrasés par lui.*

Nulle tâche n'est plus urgente que celle-là. Elle consiste en définitive à refaire notre race, affaiblie par un siècle de bien-être et de sécurité, par toute une éducation amollissante et déraisonnable. Avant

la guerre actuelle, on a gaspillé des années précieuses à disserter sur la question sociale, sans vouloir comprendre qu'elle n'est qu'une dépendance de la question nationale ou religieuse. On s'est évertué à dénoncer les méfaits ou à exalter les bienfaits du divorce, à prêcher ou à vilipender l'union libre, — toutes questions oiseuses, ou qui passent au second plan, quand l'ennemi est aux portes. D'autres ont glorifié l'idée de la Revanche, sans prendre même la peine de se renseigner sur la force exacte de l'adversaire qui nous guettait. D'autres enfin se sont livrés aux variations les plus littéraires sur le régionalisme, le relèvement de la province, que sais-je encore? oubliant que le régionalisme doctrinal, de même que le socialisme international sont des maladies de nations en décadence, et que, dans tous les cas, pour avoir des provinciaux, il faudrait d'abord avoir des hommes. Tous ont vécu en vase clos, comme les politiciens, négligeant de regarder par-dessus la frontière. Eux non plus n'ont pas voulu voir que le monde extérieur existe. Espérons, sans trop y compter, que cette guerre impitoyable leur aura ouvert les yeux. En tout cas, les plus belles victoires demeureront sans lendemain, si nous ne sommes pas enfin persuadés de cette vérité élémentaire.

Si, au contraire, nous en sommes bien convaincus, c'est toute notre éducation et toute notre conduite à diriger vers des fins nouvelles, à établir sur des principes nouveaux. Nous nous adapterons aux conditions du monde moderne, qui est, en grande partie, un monde barbare. Nous nous

arracherons enfin à la contemplation stérilisante de notre passé pour nous tourner résolument vers l'avenir créateur. Notre démocratie nous apparaîtra sous son véritable aspect, — comme une utopie arriérée et meurtrière, qui a failli tuer la France et dont il faut à tout prix nous guérir. Au lieu d'aspirer à une paix qui ne serait que stagnation et décomposition, nous devrons la concevoir comme une perpétuelle élaboration de puissance, et, selon la formule de nos voisins d'Italie, comme un état dynamique *habituel, une coordination et une intensification progressives de toutes les énergies nationales, si nous voulons seulement mériter de vivre.*

L. B.

I

L'ENNEMI DU DEHORS ET L'ENNEMI DU DEDANS

On n'évite la guerre à la frontière que pour la retrouver dans la rue.

LE SENS DE L'ENNEMI

Bien que les anniversaires funèbres de la dernière guerre soient célébrés un peu partout, en ce moment, on ne l'a guère, chez nous, ce sens salutaire de l'ennemi ! En dehors de nos colonies et de nos pays-frontières, le Français s'engourdit dans une illusion de sécurité trop profonde et dans des habitudes de bien-être trop invétérées, pour songer seulement aux manigances possibles du voisin. D'ailleurs, par naïveté de braves gens qui veulent du bien à tout le monde, nous sommes convaincus que l'univers entier nous rend la pareille. Ensuite, la coupable propagande internationaliste de ces dernières années a achevé d'oblitérer, chez le plus grand nombre, le sens de l'ennemi. Nous nous décomposons sur place, hypnotisés par l'odieuse question sociale — qui est vieille comme l'humanité et dont le propre est d'être insoluble — et nous sommes persuadés qu'autour de nous il n'est peuple qui ne travaille activement à sa solution.

*
* *

Les leçons les plus dures, les avertissements les plus clairvoyants, le spectacle des réalités les plus suggestives, ne dessillent point nos yeux. Les voyages mêmes ne nous apprennent rien. Entre tant de façons détestables de voyager, il en est deux qui semblent particulièrement en honneur chez nous. D'abord, *la manière touriste,* qui est la plus répandue. On ne fait que passer chez l'étranger, on descend, pour vingt-quatre heures, dans les *Palaces* cosmopolites, on visite les musées, on achète des cartes-postales et l'on s'en revient enchantés, encore qu'un peu rôtis par les hôteliers. La seconde manière est ce que j'appellerais *la manière orphéonique.* Elle est pratiquée par nos politiciens radicaux et nos commis-voyageurs socialistes. Après s'être fait annoncer par toutes les grosses caisses de la réclame, on débarque, dans un pays, comme une fanfare ou comme une société de gymnastique. On est reçu à la gare par des délégations, on est trimballé dans les voitures officielles ou dans les automobiles des notables, on échange des discours et l'on porte des toasts. La chaleur communicative des banquets engendre dans les esprits le plus doux optimisme. La politesse internationale exige qu'on vous rende la monnaie de vos compliments, qu'on vous renvoie la balle de votre rhétorique. Comment ne pas voir tout en rose, dans ces moments-là? En sortant de table, les cœurs et les estomacs sont à l'unisson.

Que si, par hasard, on veut voir de plus près, alors la horde des politiciens, des discoureurs et

des écrivailleurs du pays ami s'interpose entre vous et les choses, afin de vous cacher ce qu'elles pourraient avoir d'offensant pour vos idées. Essayer de juger par soi-même est, dans ce cas, une entreprise aussi vaine que présomptueuse. Ce n'est pas impunément que, pendant des années, on s'est habitué à prendre des raisonnements pour des preuves, les statistiques pour des vérités de fait — et les vessies pour des lanternes.

*
* *

Si seulement ces hommes pressés pouvaient se résigner à voyager incognito, sans tambours ni trompettes, sans discours ni banquets ! S'ils s'accordaient le temps de séjourner quelque part !... J'ai toujours souhaité qu'une souscription nationale fût ouverte pour offrir à notre grand Jaurès, non pas un palais ou une villa, mais une simple ferme, avec de la brousse autour, sur la frontière marocaine ou dans quelque coin perdu du Tell Algérien — à charge, toutefois, d'y habiter et de l'administrer en bon père de famille. Nul doute qu'au bout de six semaines sa conception du monde n'en soit sensiblement modifiée. Et si, le mois suivant, ses chevaux et ses mulets tombent l'un après l'autre sous les balles de Bédouins invisibles, si on empoisonne ses puits, si on lui assassine sa femme et sa fille, il estimera probablement que les « tueries militaires » ont du bon et que les exploits des « brutes galonnées » sont nécessaires pour assurer la tranquillité des fermiers européens. Il pourra raisonner, après cela, à perte de vue, pour établir les responsabilités et savoir qui a commencé, de l'Européen ou de

l'indigène : discussion sans issue et toute platonique ! Le fait brutal est là. Sous peine de mort, il faut se défendre contre un ennemi que les procédés les plus humains ne désarmeront jamais.

Mais il est inutile d'aller si loin, pour se froisser à des âmes hostiles. Il n'y a qu'à traverser une de nos frontières les plus proches. Tout récemment, je retournai au pays messin — mon pays d'origine — sans récriminations inutiles sur le passé, sans autre sentiment que de piété pour la terre des miens. J'étais tout à la douceur de respirer l'air natal, lorsqu'à la douane de Fontoy, en sortant de la salle des bagages, je fus arrêté assez incivilement par un policier :

— Halte-là ! Où allez-vous ? Vous n'êtes pas officier ?...

Je dus confesser, à mon vif regret, que je ne l'étais point et montrer mes papiers ; après quoi, je fus relâché sans autres explications.

C'est égal ! Ces mots d'accueil, en rentrant au pays, me firent l'effet d'un soufflet.

Quelques jours plus tard, chez un Lorrain de mes amis, je rencontrai un officier allemand, très aimable, très gentilhomme. Comme la chose du monde la plus naturelle, il nous demanda sur quelle terrasse de café il convenait de s'installer pour assister commodément, à Nancy, à la revue du 14 juillet. Je ne pus m'empêcher de riposter :

— Je vous souhaite, monsieur, de ne pas être arrêté à la frontière française comme je l'ai été à la frontière allemande !

Mais il n'y avait pas de danger ! Ils furent bien une centaine de la garnison de Metz qui assistèrent à cette revue. Le commissaire de Pagny-sur-Moselle savait parfaitement à quoi s'en tenir

sur l'identité de ces messieurs : il dut les laisser passer sans rien dire.

Eh bien, on aura beau vouloir ignorer chez nous cette tolérance *forcée,* je la trouve singulièrement humiliante pour notre amour-propre. Et dussé-je exciter le mépris des apôtres de l'humanité, je n'ai pas le courage d'en prendre mon parti. A peine de retour dans mon pays natal, j'avais retrouvé le sens de l'ennemi, — et de l'ennemi triomphant !

*
* *

Malgré moi, la question pendante depuis quarante ans — la terrible Question — s'imposait à mon esprit avec un caractère de nécessité inéluctable. Sans doute, il sied de n'y toucher qu'avec prudence et modération, ne fût-ce que pour éviter à nos frères de là-bas un redoublement de mesures vexatoires. Les revendications superbes ne conviennent point non plus à notre dignité. Pourtant, nous pouvons bien constater que, cette question angoissante, les Allemands ne sont pas encore près de la résoudre.

Autant que le Schleswig et la Pologne, l'Alsace-Lorraine est réfractaire au germanisme. En dépit des événements et de la pression la plus énergique, le contraire serait surprenant. Il en est ainsi chez toutes les races opprimées, arrêtées dans leur libre expansion. Quatre cents ans se sont écoulés depuis que les Turcs sont entrés à Constantinople. Un si long espace de siècles n'a point changé les sentiments des Hellènes à l'égard de leurs maîtres : il est peut-être encore plus difficile à une jeune fille grecque d'épouser un Turc qu'à une petite Messine d'épouser un pédagogue

prussien. Les deux races se coudoient, vivent porte à porte; elles ne se mêleront jamais. Je veux bien qu'une propagande des plus actives (dont nous sommes bien loin) entretienne dans la Grèce « non rachetée » la haine de l'oppresseur. Mais où cette résistance devient tout à fait admirable et éloquemment démonstrative, c'est dans les petites communautés chrétiennes de l'Orient. Isolées, pauvres, réduites à leurs seules forces, les persécutions les plus sanglantes n'ont pu les détruire. Comme au lendemain de la conquête, le Syrien, l'Arménien, le Bulgare se dressent toujours contre l'Ottoman. Malgré tous les efforts pour les conquérir, les âmes rebelles se sont dérobées et sont restées intactes.

*
* *

Et, puisque j'invoque l'exemple des minorités orientales, il importe d'écarter, ici, une objection qui nous est adressée couramment par la presse jeune-turque ou jeune-égyptienne : « De quel front, nous dit-on, osez-vous réclamer vos provinces perdues, vous qui occupez l'Algérie et la Tunisie contre le gré de leurs habitants ? »

Mais la comparaison est spécieuse. Il n'y a qu'un rapport lointain entre des provinces homogènes, à l'esprit nettement caractérisé, dont les sympathies pour nous ne sont point douteuses, — et des pays à demi-barbares, à la population mélangée et flottante, qui n'ont jamais été que des lieux de passage pour toutes les races de la Méditerranée, dont les aspirations enfin sont extrêmement confuses. La domination ottomane y était, jadis, autant exécrée que peut l'être, au-

jourd'hui, la domination française. Et pourtant un maître y est nécessaire pour y maintenir un peu d'ordre et défendre les unes contre les autres des races ou des tribus juxtaposées et, la plupart du temps, ennemies. Le maître turc serait certainement plus dur que nous et il est non moins certain qu'il serait aussi détesté des indigènes. Quant à laisser à ceux-ci la libre disposition d'eux-mêmes, ce serait, pour le moment, un acte de folie dont ils seraient les premiers à souffrir.

*
* *

La conclusion de tout cela, c'est qu'il est interdit aux Alsaciens-Lorrains, comme à nous-mêmes, de désespérer de l'avenir. Si l'Hellade a attendu quatre siècles l'heure de sa délivrance, qu'est-ce que quarante ans de vœux stériles ? Une iniquité vivement ressentie finit toujours par être réparée. L'essentiel est que l'âme de l'Alsace et l'âme de la Lorraine ne meurent pas. Nous en sommes bien assurés. Mais faisons-nous tout notre possible pour fournir à des bonnes volontés si noblement persévérantes au moins le réconfort spirituel qui décuplerait leur résistance ?

(13 septembre 1910.)

LA MAISON DES VIVANTS

Des rumeurs sinistres circulent. Les pacifistes endurcis, qui, naguère, haussaient les épaules à la seule idée d'une guerre européenne, en parlent maintenant comme d'une chose possible et même certaine Nos voisins augmentent leurs armements, et, de notre côté, nous sommes décidés à les suivre dans cette voie. On dirait que, de part et d'autre, on s'entraîne dès maintenant à la lutte inévitable. Ainsi qu'à la veille des grands bouleversements, des signes célestes terrifient les imaginations. Tels des météores annonciateurs de cataclysmes, des ballons-fantômes évoluent par les nuits sans lune au-dessus de nos frontières et de nos arsenaux, épouvantant notre amie d'aujourd'hui, la vieille Angleterre, qui, dans son île et ses brouillards, se croyait bien à l'abri des curiosités indiscrètes.

Chez nous, le peuple s'effare de la rareté de l'or, retiré peu à peu de la circulation en prévision de dépenses extraordinaires, et, autant que dans les sphères dirigeantes, on y éprouve un sentiment de malaise et d'insécurité qui va grandissant. Depuis 1870, jamais l'incertitude du lendemain n'a été plus angoissante.

*
* *

Au milieu de conjectures aussi graves, que faisons-nous pour hausser les cœurs et les préparer à tout événement? Suivant notre vieille habitude, nous continuons à gémir sur nous-mêmes. Nous décourageons d'avance, par nos lamentations et nos critiques, toute velléité de résistance. C'est à qui nous prouvera l'insuffisance de nos armements, la mauvaise qualité de notre matériel et de nos troupes. Pour celui-ci, notre cavalerie ne vaut rien, ni notre artillerie, ni notre génie. Pour cet autre, notre infanterie pliera au premier choc. Des prophètes de malheur nous assurent que nous serons écrasés en pleine mobilisation. Que peuvent dire les profanes quand les hommes compétents — ou considérés comme tels — osent formuler ces désolants pronostics? Ils ne peuvent que courber la tête et se livrer à d'amères réflexions sur la malfaisance d'un régime qui, après avoir imposé au pays un si long sacrifice, aboutit à une faillite pareille.

Mais ce ne sont pas seulement les hommes de métier, ce sont des voyageurs, des publicistes, des écrivains notoires, pour peu qu'ils aient passé la frontière, qui s'évertuent comme de gaieté de cœur à semer la panique.

Un de mes amis, qui arrive d'Allemagne, me disait ces jours-ci, sur le ton le plus impressionnant :

— Qu'allons-nous devenir? Les Allemands sont décidés à ne faire de nous qu'une bouchée. Ils en ont assez, ils veulent en finir une bonne fois. Le courant de l'opinion en faveur de la guerre devient de plus en plus fort... Et quel spectacle

alarmant pour un Français, que celui de leur pays! Toutes les garnisons sont bondées d'hommes et de munitions. Tout est prêt, tout est prévu. Leur intendance est une merveille d'organisation... Et non seulement ils nous écrasent par le nombre, mais ils sont riches. L'argent afflue chez eux. L'Allemagne, d'un bout à l'autre, sue la prospérité. Partout des usines. Les anciennes villes sont noyées dans le débordement des banlieues industrielles. Dans ces villes, quelle circulation intense! Quelle rumeur de travail! Quand on revient en France, on éprouve une humiliation navrante. Ce qu'on y voit vous serre le cœur. A part quelques grands centres, nos villes s'endorment dans la médiocrité provinciale. Nos campagnes se dépeuplent, les logis désertés tombent en ruines... Paris même, Paris la Ville-Lumière, vous produit l'effet d'une cave, au sortir des splendeurs nocturnes de Berlin. Il semble que l'on quitte la maison des vivants, pour entrer dans la maison des morts... »

*
* *

Oui, c'est bien l'état d'esprit où l'on se trouve, quand on revient, non pas seulement d'Allemagne, mais de n'importe quel pays étranger, même de ceux qui sont réputés en décadence. Tout à coup, des défauts qu'on n'avait pas remarqués jusque-là vous sautent aux yeux. Cette constatation vous remplit de mauvaise humeur et aussi d'une douce joie. On est tout heureux de pouvoir mépriser ses compatriotes, en homme qui revient de loin et qui a vu beaucoup de choses.

Ces impressions chagrines, je les connais. Je les subissais déjà tout enfant, lorsque je quittais notre vieux Metz, bouleversé par l'activité ostentatoire des vainqueurs, pour retomber dans la somnolence du Nancy d'avant 1880. Sitôt passé le poteau bariolé de rouge, de noir et de blanc, tout me paraissait étriqué et misérable. Les bâtiments de nos stations n'étaient plus à mes yeux que des cambuses, nos wagons — alors si inconfortables et si mal éclairés, — d'affreux paniers à salade. Nos employés montraient un débraillé, un laisser-aller qui me choquaient, par comparaison avec la tenue, la discipline rigide qui régnaient de l'autre côté du poteau. Je m'affligeais des figures trop pacifiques de nos douaniers, de leur uniforme dénué de splendeur, et je cherchais vainement, dans le costume et dans l'attitude de nos chefs de gare, cet air de gloire qui m'intimidait chez leurs plus humbles collègues germaniques.

Et puis, c'était le grand silence attristé du Nancy d'alors. J'avais la sensation d'un pays qui se recroqueville peureusement sur lui-même et qui n'ose plus agir. Ah ! nos rêves n'avaient rien de colossal, en ce temps-là. Quand nous bâtissions, c'était avec parcimonie, en gens peu sûrs du lendemain et qui ne se permettent que le strict nécessaire... Mesquinerie, lésinerie, économie — économie de l'effort surtout — c'est à travers ces déprimantes idées que la figure de la France m'est apparue pour la première fois.

*
* *

Mais, j'avais tort, mais nous avons tort de nous laisser éblouir ainsi par la façade de l'étranger.

Certes, le décor industriel et guerrier de l'Allemagne contemporaine est un des plus imposants qui soient. Combien parmi nous, sont en mesure d'en vérifier la solidité? La plupart en jugent superficiellement, en badauds qui passent. Les autres s'en font une idée d'après des livres, se représentent cette grande force sur le papier, et quand ils l'évaluent en chiffres, ils omettent bien des facteurs essentiels, par exemple l'élément psychologique et moral. D'autres, enfin, ne veulent considérer, dans le tableau de l'activité allemande, que les points intenses ou brillants.

Or, ceux qui déplorent, chez nous, la torpeur de nos campagnes, trouveront, dans la partie agricole de la Lorraine annexée, des villages aussi endormis que dans nos plus mornes provinces. Pas plus que chez nous, les vainqueurs ne connaissent la baguette magique qui les tirera de leur sommeil. Tels ils étaient avant 1870, tels ils sont restés, sauf qu'ils se dépeuplent chaque jour davantage, le paysan, là comme partout, désertant de plus en plus le travail des champs, pour celui de l'usine.

L'an dernier, j'ai parcouru toute la banlieue messine, que je n'avais pas revue depuis 1885. Rien n'y a bougé. Comme au temps de mon enfance, des monceaux de fumier, selon la coutume lorraine, bordent les deux côtés de la rue, s'étendent jusque sous les fenêtres des « poêles ». Les fourragères à l'abandon dressent devant les granges leurs herses triangulaires, tels des signaux lugubres. Çà et là, un rustre en blouse de toile brune s'appuie sur sa fourche pour regarder passer la voiture qui vient de la ville. Seulement, bien des logis sont vides, bien des volets sont clos. Les gars de charrue sont allés grossir,

à Hayange ou à Moyeuvre, le nombre des forgerons et des mineurs. Non moins qu'ailleurs, les vieux propriétaires, attachés au sol, se plaignent de ce que l'agriculture manque de bras.

*
* *

Il serait puéril de triompher des tares du voisin, d'oublier sa prospérité, son luxe très réel, pour insister outre mesure sur la pauvreté prétentieuse de sa camelote. L'important, pour nous, c'est que le spectacle de la force et de la richesse allemandes, au lieu de nous consterner, excite notre émulation, nous réjouisse comme un exemple magnifique et salutaire. Le dénigrement est stérile autant que l'admiration béate.

Et il serait plus important peut-être, sinon d'oublier nos propres tares, du moins de ne pas nous les exagérer, et surtout de bannir de nos imaginations affolées le souvenir de la défaite. L'avons-nous assez pleurée cette défaite maudite, et, par une aberration incompréhensible, l'avons-nous assez glorifiée ! Pas un chef-lieu de département où ne se dresse un *Gloria victis,* un trophée dérisoire aux vaincus. Que pourrons-nous donner aux vainqueurs, si nous donnons la gloire à ceux-là ? Il convenait, au contraire, d'enfouir cette douloureuse aventure au plus profond de nos mémoires et de n'en parler jamais.

Avec ces perpétuels attendrissements sur nous-mêmes, comme nous ressemblons peu aux autres peuples ! Je me rappelle qu'au lendemain de Port-Arthur, je crus devoir me présenter chez des amis russes avec une mine de circonstance et des paroles de consolation. On eut l'air de ne

pas comprendre et l'on se mit à parler de la pluie et du beau temps. Evidemment, ces gens-là ne voulaient rien savoir de leur défaite. Ils avaient raison ! Ne pas s'avouer vaincus, tout est là. C'est le secret de la durée pour les nations.

*
* *

En finir avec les récriminations inutiles contre nous-mêmes et contre les autres, — agir, agir au delà des forces, — voilà le conseil vivifiant que nous crie l'Allemagne contemporaine.

Sommes-nous capables de l'écouter? Toute notre éducation d'aujourd'hui semble, au contraire, s'appliquer à tarir l'énergie de notre peuple. Il y a des gens qui ne cessent de lui prêcher le moindre effort et qui lui persuadent que son sort s'améliorera automatiquement par le seul fait de la révolution sociale. Besogne impie ! Le bien-être, le mieux-être, quel misérable idéal ! Un peuple qui ne vise qu'à cela est tout près de renoncer à vivre. Il ne suffit pas, pour être heureux, d'avoir, comme on dit, à sa suffisance, il faut pouvoir gaspiller, jeter l'argent par les fenêtres. Il faut être riche, il faut se sentir fort. Pour cela, il faut se donner de la peine, travailler, et, pour travailler en paix, il faut être glorieux, — vivre, en un mot, vivre d'une vie intense.

Voulons-nous que la France soit la Maison des vivants ou la Maison des morts?...

(13 mars 1913.)

LES ALLEMANDS EN RIVIERA

Ce n'est pas précisément une invasion. C'est l'infiltration lente, silencieuse, continue, — formidable. C'est la tache d'huile qui, petit à petit, s'élargit et finit par tout imbiber. Ainsi, le flot germanique est en train de noyer doucement la Riviera, de Gênes à Saint-Raphaël et même au delà. Il y a quelque vingt ans, le touriste, surtout l'hiverneur allemand, était plutôt rare en Côte d'Azur. Le bon Teuton réservait sa clientèle à ses fidèles amis et alliés les Italiens de San-Remo et de Bordighera, sans parler des innombrables « petits trous pas chers » qui s'essaiment sur toute la côte de Ligurie. Mais, avide de goûter à des plaisirs inconnus, le gousset mieux garni qu'autrefois, ayant par conséquent plus d'aplomb et de confiance en soi, voici qu'il a franchi la Roya. Le Français qui n'a pas revu notre Riviera provençale depuis plusieurs années, n'en croit pas ses yeux. Il pensait venir à Nice : il trouve Hambourg et Berlin installés sur les bords du Var.

*
* *

Sans doute, du côté de Cannes, et à Cannes même, l'infiltration n'est pas encore très sen-

sible. Cannes est le quartier d'hiver de l'aristocratie russe et anglaise. Les grands-ducs y tiennent le haut du pavé. L'Allemand ne se fourvoie que par exception dans ces hauts parages, où sa présence détonnerait. Mais, à Nice, il s'insinue partout. Il s'étale si bien que, dès maintenant, on n'y voit plus que lui.

Remontez la fameuse *Promenade des Anglais,* soit à onze heures, à la sortie des casinos, ou bien le soir, à l'heure du thé, vous n'y croiserez plus guère que de gros hommes rubiconds, aux moustaches taillées en brosse, engoncés dans de lourds imperméables de chauffeurs et coiffés du feutre vert, le feutre tyrolien du « herr professor » que le caricaturiste Hansi a immortalisé ; — et vous serez horripilé par les paletots-sacs des dames, les aigrettes de tulle de leurs chapeaux, les bleus agressifs de leurs velours et de leurs satins, enfin, la surcharge ornementale et le goût déplorable de leurs toilettes. Des « Ia, ia ! » vigoureusement scandés s'échappent de tous les groupes qui prennent le soleil sur les bancs. Des *Frankfurter Zeitung* et des *Münchener Nachrichten* sont déployées, comme des étendards, devant des nez à lunettes et à binocles d'or. Toute cette foule est terne, grise, poussiéreuse, souverainement inélégante et bourgeoise. Hélas ! Ce n'est plus la Promenade des Anglais, c'est la Promenade des Allemands !

Arrêtez-vous devant ce qu'ils appellent le Palais de la Jetée, vous êtes immédiatement entouré par une nuée de camelots qui crient les journaux allemands, — blonds gaillards qui viennent d'Allemagne ou de Suisse et qui ne vous répondent qu'en allemand. C'est à peine si l'on entend, dans cette cohue, un pauvre vendeur français

annoncer timidement les journaux de Paris. En revanche, la *Pariser Zeitung* a son représentant, dont la casquette galonnée d'or semble posséder le don d'ubiquité. Il s'est même fondé, à Nice, un journal allemand — le *Riviera Tageblatt* — feuille d'annonces destinée à pousser les gargotiers, médecins et apothicaires germaniques. Et, à la suite de ces feuilles, arrivent en rangs de plus en plus compacts les revues illustrées, les magazines et les livres d'outre-Rhin, marchandise bariolée qui encombre les kiosques.

Pénétrez, après cela, dans les grands cafés de l'Avenue de la Gare ou de la Place Masséna, vous y assisterez à un petit spectacle qui ne manque pas d'intérêt. Deux messieurs, d'apparence quelconque, sont assis devant une table, à côté de vous. Ce sont deux Allemands qui prennent leur café au lait.

Bientôt, un troisième apparaît, discrètement, qui, avec des mines d'initié, serre les mains des deux premiers, et il se commande pareillement un café au lait. Il fait cela à petit bruit, comme s'il avait honte. Puis, l'instant d'après, un autre surgit, mêmement coiffé du feutre vert, puis un autre et encore un autre. Et, peu à peu, cela devient un véritable *Verein* de buveurs de café au lait, qui se saluent, qui se connaissent tous, qui échangent la même poignée de main maçonnique et qui finissent par occuper des tables entières. Inutile d'ajouter que ces réunions de famille, pour être pleines de « gemuth », sont totalement dénuées de distinction.

Enfin, chose horrible à découvrir, chose monstrueuse, inouïe jusqu'alors, — toute une Cythère allemande, cuirassée d'étoffes à reflets métalliques et belliqueusement empanachée, com-

mence à circuler, dès la tombée de la nuit, en chuchotant, avec des voix gutturales, un jargon mystérieux...

*
* *

Mais jetons un voile ! La Petite-Allemagne, qui s'épanouit en Riviera, nous réserve d'autres sujets d'étonnement.

A mesure qu'on se rapproche de la frontière italienne, le flot tudesque devient plus large et plus dense. A Menton, l'inondation a presque tout submergé. Les trains qui vous y conduisent sont bondés d'Allemands, les hôtels, les rues et les squares en regorgent. On n'y cite qu'un seul établissement dont l'accès leur soit interdit. Les Anglais y règnent en maîtres. Ils obligent le propriétaire à mettre à la porte les Allemands : admirable exemple de défense nationale ! Mais ce beau geste n'a pas d'imitateurs. Ils seraient impuissants d'ailleurs contre la ténacité teutonne.

Aujourd'hui, à Menton, — comme à San-Remo et à Bordighera, — les inscriptions allemandes foisonnent aux devantures des boutiques. Les *Bierhalle* et les *Bierstube,* qui se multiplient, disent assez quel genre de clientèle tend à s'implanter dans le pays. Il s'y rencontre même une brasserie à enseigne viennoise, la classique brasserie avec son attirail de pots de grès, son buffet à charcuterie, ses tables de pitchpin, recouvertes d'affreux napperons jaunes ou rouges. En d'autres pays, en Suisse, ou en Belgique, cela passerait inaperçu ; mais ici, à deux pas de l'Italie, ces officines à bière vous offusquent comme une véritable insulte à la couleur locale.

L'affligeante discordance qu'il y a entre ce splen-

dide pays et ses hôtes, j'en eus surtout l'impression, au Cap Martin, sur la terrasse d'un des grands hôtels qui dominent la mer. A l'entrée, des camelots germaniques nous avaient offert d'horribles bibelots bon marché, comme on en expédiait, jadis, aux nègres : des cages dorées, avec des oiseaux mécaniques qui battent des ailes et qui chantent. Sur la terrasse, il y avait bien deux cents personnes autour des tables de thé : presque tous étaient des Allemands. Pas une jolie toilette, pas une femme « habillée ». Les quelques Françaises qui se trouvaient là n'étaient point pour consoler la vue. Devant le merveilleux décor de mer et de montagnes qu'est la baie de Menton, cette foule de flâneurs avait l'air pauvre, dépaysée et triste d'une foule d'émigrants sur le pont d'un bateau en partance pour l'Amérique.

*
* *

Ah ! non ! l'invasion allemande ne contribue point à la beauté de la Riviera ! Mais, si l'esthétique en souffre, il est hors de doute que les hôteliers et les médecins en sont enchantés. Pour eux, l'Allemand est devenu le client sérieux, — le bon client qu'on fête et qu'on choie.

Evidemment, ils regrettent leur ancienne clientèle, qui se composait, en majeure partie, de Russes et d'Anglais. Mais quoi ? Les Anglais désertent de plus en plus la Riviera. Par patriotisme ou par snobisme, ils préfèrent aller au Caire. Ceux qui reviendraient volontiers sur la Côte d'Azur en sont chassés par les Allemands, dont ils ont la phobie. Quant aux Russes, depuis la guerre japonaise, leur nombre a sensiblement diminué. Et

ainsi, l'Allemand reste le maître incontesté du terrain.

Comme partout, dans les stations d'hivernage, il en est de diverses catégories : il y a les riches et les petits bourgeois, les malades et les gens qui s'amusent. L'Allemand qui s'amuse, — et, quand il s'y met, c'est pour tout de bon ! — est la providence de la Riviera. D'ordinaire, il est négociant ou industriel. Il arrive avec de l'argent plein ses poches. Il le dépense royalement. Le chapeau sur l'oreille, l'air crâneur, il entre avec fracas dans un hôtel et, pirouettant sur ses talons :

— Combien la chambre ?

— Vingt-cinq francs !

— Très bien ! Faites monter mes bagages !

C'est pesé et enlevé au même moment, tandis qu'au contraire l'Anglais discute les prix. Que les temps sont changés ! Le « mylord » n'est plus rien comparé au « baron ». Car tous les Allemands sont barons en Méditerranée. Un hôtelier me disait avec horreur :

— Figurez vous que ces Anglais ne boivent plus que de l'eau ! Oui, monsieur, de l'eau bouillie ! Quelle pitié !...

L'Allemand, lui, boit du vin, de tous les vins, — et principalement du champagne. J'entends encore une baronne poméranienne déclarer d'un ton folâtre :

— J'aime assez le champagne ! C'est un bon petit vin de table !

Ces beuveries enflent singulièrement la note du voyageur, à la grande satisfaction de ceux qui l'hébergent. En outre, l'Allemand est joueur. Il est assidu, à Monte-Carlo, autour de la roulette. Il soupe fastueusement dans les restaurants de

nuit et s'en donne à cœur joie pendant le Carnaval. Encore une fois, c'est le client idéal!

Les moins fortunés se montrent gens tranquilles, sérieux, réguliers dans leurs habitudes. S'ils dépensent peu, ils paient du moins ponctuellement. « On ne perd pas sur eux! » me disait une logeuse. Ils ont l'estime de leur propriétaire.

*
* *

Et ainsi tout concourt à favoriser l'invasion germanique en Côte d'Azur : l'humeur envahissante des Allemands et la complicité bénévole des hôteliers et de tous ceux qui vivent de l'étranger.

N'importe! Un Français ne peut guère assister à cela sans mélancolie, sans faire un retour attristé sur lui-même. Pour ma part, je me suis heurté aux Allemands dans tous les pays méditerranéens, de Stamboul à Tanger, et j'avoue que leur poussée conquérante, leur zèle à promener, sur tous les points du globe, le drapeau national, m'inspiraient d'amères réflexions sur notre rencognement, notre obstination à ne point bouger de chez nous. Nos optimistes répondent que, si le Français ne voyage point, ses idées voyagent d'un bout à l'autre de la planète. Je n'en suis pas sûr du tout. Et quand ce serait vrai, — comme disaient nos grand'mères, — cela nous fait « un beau gras de jambe ».

(23 avril 1911.)

COMMENT NOUS APPRIMES L'ALLEMAND

..... Nous l'avons très mal appris, — de la façon la moins pratique et la plus pédantesque, suivant la méthode, si l'on ose dire, la plus antifrançaise. J'attribue cette méprise à l'espèce d'étourdissement et de stupeur où nous jeta la défaite de 1870.

En ce temps-là, nos mandarins de lettres, comme nos journalistes et nos politiciens, n'en voulurent voir la cause que dans notre crasse ignorance. Il fut entendu que le vainqueur de Sedan c'était le maître d'école prussien. On ne s'inquiéta nullement de savoir si son influence n'avait pas été, au fond, plus morale qu'intellectuelle. On n'examina point si, chez nous, le manque de cette forte discipline morale n'était pas la raison première de notre échec. Non! Ce qui nous avait manqué, c'était la science, c'était la pensée allemande! Si nous voulions récupérer notre rang, il fallait nous mettre à l'école de l'instituteur et de l'universitaire teutons. Apprendre l'allemand était le commencement de la revanche. Car enfin, en ces temps héroïques,

nous parlions encore d'aller à Berlin. Et, pour aller à Berlin, n'était-il pas nécessaire de savoir l'allemand ?

Alors nous vécûmes sous le régime d'une véritable terreur germanique. Ceux de ma génération s'en souviennent avec effroi. Après l'invasion matérielle, il y en eut une autre plus terrible peut-être et plus dangereuse en ses conséquences : celle de la cuistrerie allemande. Jusque-là, les professeurs d'allemand, — Polonais ivrognes ou Alsaciens sans culture, — avaient été les grotesques du corps enseignant. Tout à coup, ils se virent promus à la dignité d'apôtres du patriotisme. Quelle aubaine pour eux ! Les répétitions pleuvaient dru comme grêle ! Les candidats au baccalauréat tremblaient pour la cote de leur thème allemand... Pis ! l'enseignement classique lui-même subit le contre-coup de nos désastres. On apprit le grec et le latin dans des grammaires allemandes démarquées, où le subjonctif s'appelait *conjonctif,* où les déclinaisons bénignes du bon Lhomond s'inscrivaient sous le titre farouche de *morphologie*. Il n'y eut plus d'éditions acceptables que celles qui sortaient de chez Teubner de Leipzig, ou de chez Weidmann de Berlin. Et quelles éditions, grand Dieu ! A part quelques-unes, conçues suivant la vieille méthode des humanités françaises, la plupart étaient détestables : imprimées sur papier à chandelles, orthographiées d'après des manuscrits plus ou moins bien lus, hérissées de signes critiques inintelligibles pour les profanes, inutiles pour le plus grand nombre des étudiants, vrais casse-têtes pour les initiés ! L'érudition, la critique, l'histoire emboîtèrent le pas à la philologie. Une étude sur les prologues de Térence (qui repré-

sentent bien vingt pages !) n'osa plus se produire qu'appuyée sur six cents pages de discussions abstruses et de références bibliographiques, où les livres allemands se déployaient en bataillons serrés, noyaient et submergeaient tout.

Naïvement, nous prenions cela pour de l'érudition, alors qu'il n'y faut voir qu'un exercice de patience et de volonté, où les Allemands seuls peuvent triompher, parce qu'ils y emploient la surabondance de leur gros tempérament. La leçon la plus profitable dont auraient dû nous instruire les prouesses des scholars allemands, c'était de porter, comme eux, notre curiosité et nos investigations sur tout le vaste champ des connaissances, afin de ne plus être leurs tributaires. Mais cette leçon fut perdue. Nous nous bornâmes à les plagier, au lieu de travailler de notre côté, suivant notre esprit et nos méthodes originales.

Dans cette *germanomanie* intensive, il y eut un malentendu initial, dont nous subissons toujours les effets. Nous nous imaginâmes que tout ce fatras pédagogique représentait le suprême effort de l'Allemagne. Bien plus, nous eûmes la simplicité de croire que l'Allemagne victorieuse de 1870, c'était on ne sait quelle Grande Allemagne idéaliste et savante, — celle que Mme de Staël avait inventée et qu'on croyait retrouver dans Gœthe, dans Fichte et dans Hegel. Flaubert écrivait gravement, sous l'inspiration des Nefftzer, des Schérer, des Renan qui péroraient aux dîners Magny : « L'instruction supérieure a fait vaincre la Prusse... Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du Pape, la politique tout entière et la société jusque dans ses racines

ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. » Renan lui-même n'était pas éloigné de penser que les exégètes de l'Ecole de Tubingue avaient collaboré de loin à la déconfiture de l'armée française. Il suffit de lire son livre : l'*Avenir de la science,* pour comprendre quelle ivresse pédante lui avait versée l'érudition germanique.

Et ainsi, parce que nous ne sûmes pas discerner entre la jeune Allemagne de la victoire et la vieille Allemagne de la spéculation, nous nous persuadâmes que nous imitions nos voisins, en étudiant leur littérature, leur exégèse et leur philosophie. L'enseignement même de l'allemand en fut vicié, dès le début, dans l'Université : on l'apprit littérairement, comme une langue morte. En troisième, nous traduisions *Hermann et Dorothée* ou *Guillaume Tell,* en même temps et dans le même esprit que les *Métamorphoses* d'Ovide et l'*Anabase* de Xénophon. Jusqu'à la fin de nos études, l'erreur se perpétua. Entre 1880 et 1890, il y eut, chez nous, une poussée d'intellectualisme livresque, dont on n'a plus idée aujourd'hui. Nous ne croyions qu'à la *Pensée,* — par une majuscule, — et, bien entendu, cette pensée, c'était le vieil idéalisme allemand. Nous devînmes des « intellectuels » avant la lettre, claquemurés entre nos bouquins et ne voulant plus rien savoir du monde. Il fallut nous apprendre le *sens de la vie,* à telles enseignes que, depuis bientôt vingt ans, nos romanciers les plus notoires ne se proposent guère d'autre tâche. Avant un quart de siècle, nos petits-neveux ne s'expliqueront plus par quelle aberration nous pûmes ainsi fermer nos yeux à la réalité, — ne pas voir que l'Allemagne qui nous avait vaincus, c'était, en 1870, l'Allemagne militaire et disciplinée, celle

des applications scientifiques et non celle de la science pure, — aujourd'hui, enfin, l'Allemagne industrielle, commerçante, maritime, avec son activité pratique infatigable et omniprésente, celle dont la devise est déjà : « L'Allemagne au-dessus de tout ! » en attendant qu'elle soit bientôt : « L'Allemagne partout ! »

Nous nous lançâmes donc à la conquête de la culture germanique avec une irréflexion, un manque de discernement qui confondent. En fin de compte, nous n'y avons rien compris. Nous nous sommes perdus étourdiment dans cette Forêt-noire de la science et de la pensée allemandes. Dominés par des habitudes littéraires et notre rationalisme désintéressé, nous nous sommes jetés sur ce qui n'était plus l'Allemagne, et, dans le butin qu'elle nous offrait, nous n'avons négligé que ce qui pouvait nous être utile...

(9 octobre 1909.)

LA RÉPUBLIQUE ÉCLAIRANT LE MONDE

« *Ce n'est pas au moment où la France rayonne d'un éclat superbe sur le monde, ce n'est pas à ce moment que l'on peut dire qu'elle décroît !* »

Vous pensez sûrement que cette phrase invraisemblable est extraite du carnet d'un garde national de 1830 ? Du tout : elle est d'hier. Elle a été prononcée en plein Palais-Bourbon, au cours des débats sur les manuels scolaires. Et même, si j'en crois la note du *Journal officiel :* « longs applaudissements à gauche et à l'extrême gauche », elle fut accueillie avec transport par les amis de l'orateur.

Il paraît que c'est sérieux ! Alors, de quel « rayonnement » s'agit-il ? Quel sens profond se cache sous cette truculente métaphore ? J'admets qu'un peuple, comme un individu, soit fier de lui. Encore faudrait-il que nous eussions quelque motif de nous enorgueillir ! Sommes-nous la nation la plus nombreuse, la plus active, la plus entreprenante, la mieux armée et la mieux gouvernée ? Il ne s'agit pas de cela, répond notre triomphant orateur : il s'agit du « développement

intellectuel et moral de la République française », auquel « le monde entier rend hommage ». — Nous y voilà ! Ainsi donc, si le monde nous admire, c'est à cause de nos vertus, de nos immortels principes, de nos bons élèves et de nos bons professeurs, de nos gens de lettres, de nos artistes, de nos savants et de nos penseurs, — lumineux génies qui resplendissent sur les deux hémisphères !... En vérité, ce serait parfait si la vie d'un peuple était celle d'un pur esprit. Il en va tout autrement, et quand on ne peut opposer à l'étranger que des bataillons de licenciés ou d'agrégés, fussent-ils conduits par d'éminents philosophes ou de surhumains inventeurs, on est sans doute bien malade. Se vanter de ces brillants sujets, c'est faire la partie trop belle à nos voisins d'outre-Rhin, qui nous disent d'un air pénétré : « Vous autres, Français, vous êtes toujours une grande nation. Vous avez perdu Coquelin, mais il vous reste Sarah Bernhardt. »

*
* *

Assurément, il ne vaudrait pas la peine de relever une formule poncive dans la harangue d'un parlementaire si cette formule n'exprimait en somme l'illusion naïve d'une foule de Français. Pour beaucoup, c'est un article de foi : nous sommes les délices du genre humain et nous sommes aussi ses pédagogues. Le monde entier nous écoute et n'écoute que nous ! La pensée française « rayonne » d'un bout à l'autre de l'univers !

J'ai quelque peu voyagé. Nulle part je ne me suis aperçu de ce rayonnement. En dehors de nos

frontières, on nous concède pourtant une certaine habileté ou fécondité littéraire. Or, examinez les vitrines des libraires, interrogez les gens sur leurs lectures, vous vous assurerez qu'en général ce sont les bas produits de notre roman-feuilleton ou de notre pornographie qui tiennent l'étalage et qui délectent les clients. Le livre licencieux est, pour l'étranger, l'article français par excellence. Tout récemment, j'ouvrais un « journal amusant », rédigé à Munich ou à Berlin : j'y vois de facétieux projets de bibliothèques pour les romans exotiques. Les romans anglais étaient logés dans un castel moyen âge, les romans français dans une étable à porcs. (Excusez l'aimable liberté germanique !) Il n'en est pas moins vrai que cette grossière caricature reflète assez exactement l'opinion européenne sur notre production littéraire. La masse des lecteurs étrangers en est encore à Paul de Kock. Je me souviens d'une affiche placardée à profusion sur les murs des Ramblas de Barcelone et qui annonçait une traduction de cet « étincelant auteur français » : *El chispeante autor françès*, *Pablo de Kock*. Si quelques-uns lisent Maupassant, c'est en cachette et avec l'espoir d'y découvrir des obscénités. Pour un grand nombre de Russes et d'Anglais d'une certaine culture, Béranger est notre grand poète national.

Le gros public nous connaît mal : l'élite étrangère, qui nous lit davantage, ne nous connaît guère mieux. Causez de notre littérature avec des Américains ou des Levantins instruits, vous serez étonnés de leur incompréhension de tout ce qui est proprement français dans un de nos livres. Les qualités de forme leur échappent. Les intentions de l'auteur leur sont indifférentes.

On est tout surpris, au bout du compte, de constater que leur admiration, — si admiration il y a, — se justifie par des raisons *d'à côté* et auxquelles, de nous-mêmes, nous n'eussions jamais songé. Leurs critiques l'emportent de beaucoup sur leurs éloges, — et, quand on les presse un peu, ils en reviennent à leurs éternels griefs : manque de sérieux, manque de profondeur, immoralité ! Certains de nos écrivains révolutionnaires jouissent, il est vrai, d'une faveur spéciale. Mais que leurs partisans ne s'empressent pas de chanter victoire ! Il en est de même pour nos écrivains catholiques. Et, chez les uns comme chez les autres, ce que l'étranger cherche, ce ne sont pas du tout ces principes universels que nous nous flattons d'imposer à l'humanité, ce sont des arguments à l'appui de passions toutes locales. Un Russe trouve dans Zola non pas des motifs de fraternité universelle, mais des motifs de haine contre l'autocratisme de son pays. Un Egyptien ne perçoit dans le *Contrat social* qu'un réquisitoire contre l'occupation anglaise. Alors, peu nous importe que ces gens-là nous lisent, s'ils ne nous lisent pas comme nous voudrions être lus. Ils ne s'intéressent ni à nos idées, ni à nous-mêmes. Malgré la communion du livre, nos esprits et nos âmes restent séparés.

*
* *

Si notre littérature n'exerce point au dehors l'action évangélisatrice que nous lui supposons, si on la réduit à n'être qu'un amusement, à plus forte raison n'est-on nullement ébloui par notre science. Je suis persuadé qu'en cela les étrangers

sont injustes. Mais le fait est là. Le monde entier est féru de science germanique, même les pays latins comme l'Italie. Et voilà le résultat des victoires matérielles ! On a beau avoir chez soi de véritables congrégations de savants, être la nation la plus cultivée, toute cette culture reste inefficace, si elle n'a pas derrière elle le prestige de la force pour l'imposer. Sans l'hégémonie militaire de Louis XIV, l'esprit français classique n'eût point dominé l'Europe. Il fallut la défaite de 1870, pour ouvrir nos yeux aux beautés de la philologie et de la philosophie allemandes.

Nos universités sont envahies, aujourd'hui, par de jeunes Teutons. Vous vous imaginez qu'ils y accourent comme à des foyers de lumières. Nullement. Ils n'ont pas assez de mépris pour notre enseignement, pour nos chétives installations universitaires. Alors que viennent-ils faire chez nous ? Ils vous le répondent en toute simplicité : « Nous venons apprendre le français ! » — Les plus cyniques vous avouent : « Nous venons pour nous amuser ! » — Ce mépris de la culture française est toujours latent dans leurs propos, même quand ils sont flatteurs. Un de mes amis, écrivain notoire, fut prié, un jour, par un professeur allemand, d'écrire une préface pour la traduction d'un de nos grands classiques. Aux compliments les plus hyperboliques, le professeur ajouta cette recommandation essentielle : « N'oubliez pas que la critique allemande est très sévère, très scientifique !... Enfin, n'est-ce pas, faites de votre mieux !... » Ces messieurs nous traitent en petits élèves, à qui l'on donne un bon point, s'ils ont été dociles. Rien ne sert d'employer leurs méthodes, de se mettre à leur école, de faire beaucoup mieux qu'eux : ils n'ont pour

nos travaux qu'un coup d'œil miséricordieux. Tout le monde sait qu'en Allemagne, un Taine et un Renan ne sont que des *bellettristes*.

*
* *

Peu soucieux de comprendre nos livres, les étrangers ne le sont pas davantage de comprendre nos mœurs et nos caractères. En ce qui nous concerne, la plupart continuent à vivre sur un stock d'idées qui datent du Premier Empire. Ou bien ils nous jugent d'après eux-mêmes, ils nous prêtent leurs préjugés avec une entière inconscience. Il est entendu que nous sommes des chauvins, ou des révolutionnaires incorrigibles, qui ne rêvons que de mettre l'Europe à feu et à sang. En Espagne, j'avais beau faire profession des doctrines les plus conservatrices et les plus orthodoxes, j'étais toujours très fraîchement accueilli dans les cercles royalistes et catholiques. Invinciblement, un Espagnol, quel qu'il soit, se représente un Français comme un apôtre de la Révolution. Des prêtres et des conservateurs ne peuvent voir en lui qu'un incendiaire de couvents et un guillotineur de rois. Les Allemands d'aujourd'hui, qui se piquent d'exploiter jusqu'aux défauts de leurs voisins, partent de cet axiome qu'un Français étant, par définition, un chauvin, il sied d'exalter son chauvinisme, pour en tirer le meilleur parti. C'est ainsi que leurs hôteliers ont soin de faire placer de petits drapeaux tricolores dans les chambres de leurs clients français. Ils ne sentent pas combien cette flatterie intéressée nous est antipathique.

Constamment, les étrangers raisonnent à faux,

quand ils essaient de toucher en nous la fibre sensible. Ils sont convaincus, par exemple, que nous avons pour notre président de la République ou pour nos ministres, le même culte qu'ils ont pour leur Empereur, leur Edouard VII, leur Roosevelt ou leur Chamberlain. De là des « gaffes » réjouissantes. Ils pensent nous remplir d'une douce joie patriotique en célébrant devant nous les vertus patriarcales de M. Fallières ou l'atticisme de M. Clémenceau.

Et, pénétrés aussi de ces autres axiomes que nous sommes des êtres prodigieusement vaniteux, immoraux et corrompus, ils nous assomment, sous prétexte de caresser la vanité française, des éloges les plus désobligeants, quand ils ne se répandent pas en diatribes méprisantes sur nos vices et notre décadence.

Mais nous, en revanche, qui nous piquons de finesse psychologique, les comprenons-nous mieux qu'ils ne nous comprennent ? Malgré toutes nos prétentions, c'est un des travers les plus ridicules de nos littérateurs et de nos politiciens qui écrivent sur les étrangers, que d'en ignorer si profondément les âmes. Il n'y a pas trois mois, nous avons failli nous brouiller avec l'Espagne, par pure bêtise sentimentale, parce que nous n'avions aucune idée de l'état des esprits dans la Péninsule. Du moment que nous acclamions Ferrer, les Espagnols qui sont nos frères latins, comme chacun sait, ne pouvaient que l'acclamer avec nous. Notez qu'un séjour à Barcelone ou à Madrid n'eût rien appris là-dessus à ses plus chauds défenseurs. Un Jaurès et un Pelletan peuvent bien voyager tant qu'ils voudront, ils ne *verront* rien de ce qui tombera sous leurs yeux. Il en est du cerveau de certains politiciens, comme

du cerveau des petits Arabes, qui sont bouclés dès l'âge de douze ans. Chez ceux-là, l'obturation se produit dès qu'ils ont franchi le seuil du Palais-Bourbon. A partir de ce moment, c'est fini, rien n'entre plus. On reste confondu que des gens si habiles soient si radicalement coupés du réel, si foncièrement incapables d'observer quoi que ce soit, en dehors des faits qui les touchent personnellement, ou qui intéressent leur parti. Aussi, lorsque ces mêmes gens viennent nous célébrer « l'éclat superbe dont la France rayonne sur l'univers », nous estimons qu'ils abusent de la permission accordée aux parlementaires de parler pour ne rien dire.

*
* *

La vérité, c'est que, bien loin de rayonner sur les autres pays, nous sommes des isolés, de doux maniaques emprisonnés dans des préjugés très particuliers et que personne ne nous envie. Au lieu de nous mêler de catéchiser l'univers, qui n'a que faire de nos catéchismes politiques ou sociaux, occupons-nous davantage d'agir et de nous fortifier : le reste viendra par surcroît. Oublions surtout, de grâce, nos rengaines traditionnelles sur la République éclairant le monde. Il serait grand temps de mettre au rancart ce vieux cliché, avec le Flambeau de la civilisation, la Justice immanente et le Sabre de Joseph Prud'homme.

(21 février 1910.)

L'ÉTERNELLE SOTTISE

On s'y habitue, hélas! et — chose horrible à dire — on finit même par n'y plus faire attention. Pourtant, nulle forme de la sottise n'est plus agressive que celle-là, nulle ne vous force avec plus d'obstination à tourner les yeux vers elle et à constater sa présence.

Il ne s'agit point ici des boniments électoraux qui, naguère, s'étalaient sur nos murs, mais des inscriptions saugrenues que des municipalités sectaires font placarder au coin de nos rues et de nos places et qui déshonorent les chefs-d'œuvre de notre art, qui souillent nos monuments les plus vénérables — les reliques les plus chères de notre passé. On ne se doute point des abîmes de stupidité, des profondeurs de haine imbécile ou de vengeance sournoise que peut contenir — surtout en province — un simple nom de rue! *Place Edgar-Quinet, Avenue Victor-Hugo,* cela n'a l'air de rien. Mais l'intention tortueuse qui a dicté le choix de ce nom, l'endroit significatif où il est inscrit suffisent pour transformer le nom d'un grand savant ou d'un grand écrivain en une injure anonyme à l'adresse de toute une catégorie

de bons Français. Ce n'est plus qu'un prétexte pour l'assouvissement des plus misérables rancunes locales, des plus bas instincts démagogiques.

*
* *

Tout récemment, à Dijon, je fus obsédé et exaspéré par cette bêtise spéciale.

S'il y a, en France, une vieille capitale, faite pour retenir le visiteur, c'est assurément celle-là. Dijon n'est pas seulement une ville gourmande, la patrie des épices, des liqueurs, des vins parfumés et généreux, c'est aussi un centre d'art, qui a ses traditions érudites et littéraires. Chaque époque de notre histoire y est représentée par une série de monuments — églises, hôtels ou palais — qui, tous, sont d'une grande valeur ou d'un haut intérêt archéologique. On y passe d'un vieil édifice roman comme Saint-Philibert à un coquet échantillon du style Louis XVI, comme cet hôtel de Mimeure, que son actuel propriétaire, le poète Stéphen Liégeard, a fait restaurer avec un goût si sûr. Et cette variété de formes compose un ensemble léger, gracieux, sévère et grandiose à la fois : c'est de la pure beauté française.

Nous devrions visiter Dijon, comme nous visitons les villes d'art italiennes. Encore siérait-il d'y apporter plus d'empressement et de ferveur. Car enfin, les souvenirs qu'elle renferme nous touchent de plus près que ceux d'Orvieto, de Sienne ou de Pérouse — et les merveilles de l'art bourguignon sont souvent égales à celles de la beauté ombrienne ou florentine. On devrait y respirer l'atmosphère de piété et de recueillement qui, là-bas, entoure les grandes œuvres du passé.

Le voyageur qui passe devrait pouvoir y être tranquille, tout entier au plaisir de regarder et d'admirer.

Eh bien! c'est impossible! On ne peut faire un pas dans Dijon sans s'y heurter à de la sottise anticléricale et antifrançaise!

*
* *

Vous sortez de l'hôtel, et, par la rue de la Liberté, vous tombez dans la rue Bossuet, laquelle débouche sur la place Emile-Zola. Etrange, le rapprochement de ces deux noms! Mais ce n'est rien : sur cette place Emile-Zola, s'élève l'église Saint-Jean, un des plus parfaits édifices du style ogival bourguignon. Vous vous approchez pour contempler le détail de la sculpture et voici que, sur un des piliers de l'abside, une plaque émaillée vous crève les yeux et que vous êtes forcé de lire ceci : « *Emile Zola, grand romancier français aux idées matérialistes* »! Une poignée de boue lancée contre les vitraux de la basilique vous choquerait moins que cette injure grossière. Ce n'est pas le nom de Zola qui est salissant en lui-même, c'est l'indigne usage qui en est fait. Quel tact, quelle largeur d'esprit cela suppose! Aller choisir précisément les murs d'une église, pour y placarder le credo matérialiste et pour y glorifier l'auteur de *Nana*, de *Pot-Bouille* et de l'*Assommoir!*

Mais vous poursuivez votre promenade : la rue Danton vous mène, de la place Emile-Zola, à la place Blanqui. Vous supposez peut-être que cette rue va vous conduire à l'Hôtel de Ville ou à la Bourse du travail? Point! La place Blanqui, c'est

tout uniment le parvis de Saint-Bénigne. Vous êtes devant la cathédrale. Alors, si vous voulez admirer ce superbe monument, il vous faudra avaler par-dessus le marché les deux inscriptions suivantes qui sont vissées, l'une sur les bas côtés de Saint-Jean, l'autre sur le porche de l'église métropolitaine : « *Blanqui, grand révolutionnaire français. — Danton, conventionnel, organisateur de la défense nationale, mort sur l'échafaud.* » C'est pour cela, n'est-ce pas, qu'on a fait le voyage, pour lire les noms de ces deux sinistres bonshommes et pour évoquer la silhouette hideuse de la guillotine ?

Et l'horripilation continue ! Vous voici maintenant devant l'église Notre-Dame, la plus originale peut-être des églises dijonnaises, avec son jacquemart flamand, son carillon, sa façade à colonnettes, qui ressemble à un immense buffet d'orgue. Or, à Dijon, ils n'ont rien trouvé de mieux, pour honorer la mémoire de Renan, que de coller sur la maison d'en face : « *Ernest Renan, auteur de la* Vie de Jésus, *philologue et historien français.* » Le nom de cet ancien sulpicien sert à faire enrager les curés !

Dix pas plus loin, vous vous trouvez devant un véritable bijou de la Renaissance : l'hôtel de Vogüé. Nouvelle inscription ingénieusement choisie : « *Caïus-Gracchus Babeuf, écrivain politique, démocrate très ardent, mort sur l'échafaud.* » Ceci, pour faire enrager les aristocrates !

C'est un petit jeu très intelligent !

*
* *

Il n'y a pas un endroit de la ville qui ait échappé à cette fureur de profanation. La place

où se dresse la statue de saint Bernard s'appelle le square Etienne-Dolet. La place Royale est devenue la place du Peuple. Que dis-je ? Une modeste rue à chapelles et à couvents a dû prendre le nom de Victor Dumay, cet obscur rond-de-cuir, qui dirigea autrefois, pour le compte des Loges, l'administration des cultes.

Si c'est une farce, on la trouve du plus mauvais goût. Que ne clabauderaient point les gens qui se la permettent, si le maire d'une ville royaliste faisait apposer sur le local maçonnique une jolie plaque émaillée avec cette inscription : *Place Bouvard et Pécuchet* ? ou bien : *Rue Joseph-Prud'-homme, Boulevard Homais* ? Et, qui pis est, avec commentaires à l'appui !

*
* *

Mais, ripostent ces messieurs, ce n'est point une farce ! Rien n'est plus sérieux. Nous avons nos saints laïques, dont nous tenons à exalter les mérites. Si les plaques d'autrefois avaient, pour les dévots, une vertu édifiante, celles d'aujourd'hui ont une vertu éducative.

En effet, les canonisations républicaines ont remplacé celles du Vatican. Et c'est ainsi que, d'un bout à l'autre du territoire, il n'est si obscure commune qui n'ait son boulevard Raspail ou sa place Blanqui ! De Dunkerque à Perpignan, les nouveaux saints délogent les anciens. A Tarascon, patrie de Tartarin, n'ai-je pas foulé la poussière d'un boulevard Barbès, à moins que ce ne soit d'un boulevard Ledru-Rollin ? Les plus lointaines bourgades coloniales rivalisent, en cela, avec la métropole. A Médéa, sur la limite du Tell algérien, il se rencontre une rue Rabelais et une im-

passe La Boëtie. L'ami de Montaigne et le joyeux curé de Meudon égarés parmi les Bédouins, les Maltais et les Espagnols de Médéa, il y a de quoi rire!... Enfin, n'en doutons point, si Tombouctou ne possède pas encore son boulevard Raspail, cela ne saurait tarder!

*
* *

Malheureusement, par on ne sait quelle ironie du sort, ce calendrier républicain n'est ni très varié, ni très riche en gloires authentiques. Mettons à part Michelet et Victor Hugo, tout le reste n'est que du fretin! Sans doute, feu Carnot et feu Félix Faure furent de très braves gens, mais, tout de même, un peu inégaux à l'honneur de l'apothéose. Alors, de quels mortels privilégiés se compose cette liste glorieuse? — De Raspail et de Blanqui, naturellement: c'est le bouquet. Puis, des vieilles barbes de 48 : Louis Blanc, Ledru-Rollin, Henri Martin!...

Henri Martin! Ah! celui-là, c'est une de nos gloires nationales! Il est partout: son nom fulgure sur les places de nos moindres chefs-lieux de canton. Il a passé les mers. Tunis, qui n'a pas de rue Gustave-Flaubert (si près de Carthage!) doit avoir sa rue Henri-Martin. En tout cas, Alger a la sienne, comme Paris. Par quel mystère, ce médiocre historiographe se voit-il juché sur un tel piédestal? Qui sait le secret? Qui dira pourquoi?... On se perd en conjectures! Pour moi, je me souviens d'avoir lu sur lui un mot plutôt dur, dans la correspondance de l'auteur de *Bouvard et Pécuchet :* « Henri Martin... qui est un pur idiot! » — Je ne le connais pas assez intimement pour reprendre à mon compte ce jugement radi-

cal, mais le souvenir que le collège m'a laissé de son histoire est celui d'une œuvre opaque, indigeste et, çà et là, anti-française.

*
* *

Comme ces nouvelles couches vous font regretter les bons saints de l'ancien temps !

Ceux-là, au moins, n'avaient pas de prétentions intellectuelles, ce qui n'empêchait point beaucoup d'entre eux d'être de grands savants ou de grands théologiens. Ils étaient simples, débonnaires et doux, secourables aux faibles et terribles aux puissants. Ils apparaissaient à l'imagination populaire comme des protecteurs aux mains pleines d'aumônes, des guérisseurs aux mains pleines de remèdes. Saint Martin était un brave homme qui partageait son manteau avec les pauvres, saint Roch et son chien guérissaient les enragés, sainte Barbe était souveraine contre le mal de dents...

Mais à quoi bon gémir ? Nos doléances n'arrêteront pas dans leurs exploits les débaptiseurs de rues. Des Avenues Marat et des Places Fouquier-Tinville nous sont promises. Cela répond au besoin profond qu'éprouve une moitié de l'humanité d' « embêter » l'autre, et cela satisfait la manie qu'ont les imbéciles d'écrire des incongruités sur les murs.

(27 mai 1910.)

LA VAGUE ROUGE

..... Et les grèves se multiplient, comme si c'étaient des parties de plaisir ! Chaque jour amène la sienne, quand ce n'est pas deux ou trois à la fois. Grève des terrassiers, grève des boueux à Paris, grève des inscrits maritimes à Marseille ! Toutes les corporations y passent l'une après l'autre. Tous les matins, en se réveillant, on se demande : « A qui le tour ? » Non moins désastreuse, dans sa marche continue, que le volcan sicilien, la vague rouge étend toujours ses ravages. Notre gouvernement-fantôme est impuissant à l'endiguer ou à la conduire. On se croise les bras en la regardant passer. Les plus courageux font des livres dessus.

La Vague Rouge : tel est, en effet, le titre du dernier roman de Rosny aîné. Admirons le bel exemple littéraire et civique qu'il nous a donné, car il fallait presque de l'héroïsme pour s'attaquer à un semblable sujet par ce temps d'universelle neurasthénie humanitaire. Ajoutons que ce sujet n'est pas précisément pour plaire au commun des

lecteurs. Décrire le « populo » de la Butte-aux-Cailles, avec ses meneurs révolutionnaires, ses braillards et ses ivrognes, ses bouibouis, ses meetings, ses parlottes syndicalistes, voilà de quoi désespérer le romancier le plus intrépide et mettre en fuite le client. Le moindre bourgeois se détourne, d'un air dégoûté, de ces personnages dénués de splendeur, de salles de bain, de domestiques et d'automobiles. Les gens du monde, non moins délicats, ne se doutent pas que pour aller au peuple et le décrire en artiste, il faut être éminemment un aristocrate.

Ces considérations désolantes n'ont pas empêché J.-H. Rosny d'écrire un livre dont la valeur littéraire (qui est grande) ne peut être appréciée ici. Mais il me sera bien permis de dire que cette nouvelle œuvre de l'éminent romancier constitue le plus formidable réquisitoire que j'aie jamais lu, le plus exact, le plus abondamment documenté, contre la bêtise et la lâcheté des masses et contre la tyrannie syndicale, — réquisitoire d'autant plus probant qu'il est exempt de passion et qu'il se dégage en quelque sorte des faits, sans que l'auteur intervienne.

*
* *

Les grèves présentes, passées et futures lui fournissent quotidiennement et lui fourniront de plus en plus une démonstration à l'appui. Celle qui sévit encore une fois sur les inscrits maritimes de Marseille est le commentaire le plus actuel et le plus éloquent de ce beau livre.

S'il y a une grève insupportable et criminelle, c'est bien celle-là ! On ne le sait pas assez à Paris

ni dans le reste de la France. On ignore trop le mal que ces perpétuelles révoltes de nos équipages causent à notre commerce, comme à la population laborieuse de Marseille, qui est la première à en souffrir, — et surtout le déplorable effet qu'elles produisent à l'étranger, les convoitises et les projets hostiles qu'elles inspirent à nos rivaux.

Cette grève à l'état endémique est d'abord exaspérante.

Il faut avoir subi six ou huit jours de panne à Marseille pour s'en faire une idée. Des centaines et quelquefois des milliers de voyageurs restent, ces jours-là, sur le pavé. C'est un affolement dans tous les hôtels. Les chambres sont prises d'assaut. Naturellement, les hôteliers en profitent pour écorcher le plus possible les malheureux passagers qui ne savent où trouver un gîte. A prix d'or, on se case comme on peut dans une mansarde ou dans un cabinet noir. Après cela, il s'agit de tuer le temps jusqu'à ce qu'il plaise à ces messieurs de la Bourse du travail de permettre l'embarquement. Les désœuvrés en sont quittes pour envahir les cafés de la Canebière, les petits théâtres du cours Belzunce et des allées de Meilhan. Mais les gens d'affaires, les fonctionnaires, les travailleurs, tous ceux qui sont pressés de courir à un rendez-vous urgent ou de retourner à leurs occupations, tous ceux-là vivent dans une trépidation de fièvre, sans cesse entretenue et irritée par les fausses nouvelles. Soudain, une rumeur se propage que la grève est finie, que le bateau partira le soir. On se précipite à l'hôtel, on se bouscule pour le départ, — et, le lendemain, on est encore là à se ronger de colère et d'impatience. Bien heureux si un coup

de mistral ou une pluie diluvienne n'achève pas le désarroi de vos nerfs !

Elles sont terribles, ces pluies marseillaises ! Quand elles se décident à tomber, c'est à ne pas mettre un chien dehors. Il faut voir alors les pauvres passagers de quatrième plier l'échine sous ses trombes d'eau et se serrer en grelottant contre les murs des docks. La plupart sont sans abri. Les pieds dans le ruisseau, ils attendent, comme les riches, que les mandataires du peuple souverain daignent abréger leur supplice. Et je ne parle pas du surcroît de dépense que nécessite pour des indigents cette prolongation de séjour. Beaucoup n'auront pas de quoi manger sur le bateau, parce qu'ils auront dépensé à Marseille le peu qu'ils avaient. Admirable résultat de la grève et bien digne de réjouir les cœurs sensibles !

*
* *

Mais les conséquences sont pires pour les commerçants qui se servent de nos Compagnies de navigation. Les Algériens, principalement, sont touchés, eux qui n'ont guère d'autres moyens de transit et de communications que les bateaux français. Vraiment, ils ont le droit de se plaindre ! Voilà des gens qui ne sont jamais sûrs de pouvoir prendre un paquebot au jour dit, qui n'osent pas se déplacer sans risquer un retard, souvent considérable, dans leurs voyages, dont la correspondance arrive de quinze en quatorze ! Une telle situation est déjà extrêmement désagréable. Les pertes énormes et continuellement répétées que les grèves marseillaises infligent au trafic algérien sont quelque chose de plus affligeant.

A l'époque des primeurs, des montagnes de colis-postaux s'accumulent sur les quais de Tunis, de Philippeville, d'Alger et d'Oran, faute de bateaux pour les transporter. Les marchandises se gâtent ou parviennent si tardivement à destination que les clients, déjà pourvus ailleurs, sont obligés de les refuser. A l'époque des vendanges, c'est encore pis ! La culture de la vigne est presque l'unique ressource de l'Algérie. Que devenir si on lui laisse son vin dans ses caves, parce qu'en raison d'une grève marseillaise toujours à craindre, les relations étant sans cesse coupées avec la Métropole, on juge plus prudent d'acheter en Espagne, en Italie ou en Sicile ? — Cet état de choses n'est pas fait, avouons-le, pour nous concilier les sympathies de nos coloniaux. Or, ne l'oublions pas : l'élément français est en minorité dans l'Afrique du Nord. Les Maltais, les Italiens, les Espagnols établis là-bas n'ont pas déjà pour nous une si grande tendresse ! N'est-ce point les pousser à une désaffection complète que de multiplier, comme à plaisir, les entraves qui les contrarient? Beaucoup s'en plaignent bien haut. Ils s'indignent d'être liés par nos traités commerciaux, par nos règlements douaniers, par les minuties tyranniques de notre administration. Le comble serait de les ruiner, de leur refuser les garanties élémentaires de sécurité que tout gouvernement régulier doit à ses gouvernés.

Le plus lamentable, dans tout cela, c'est la diminution de notre prestige, non seulement aux yeux de nos sujets coloniaux, mais de tous nos voisins. Sans doute, des grèves pareilles se produisent dans les autres pays : ce ne sont que des accidents passagers et relativement rares,

tandis qu'à Marseille la grève est permanente. Des spécialistes l'y cultivent avec une persévérance qui ne se dément point. Que penser d'une nation incapable de faire la police chez elle et tolérant, dans son premier port de commerce, une anarchie organisée ?

*
* *

« Le port de Marseille devient impossible ! »

Ce mauvais bruit circule d'un bout à l'autre de la Méditerranée et, habilement exploité par nos concurrents, trouve créance chez nos anciens clients orientaux. Cela se redit partout : à Alexandrie comme à Beyrouth, à Constantinople et au Pirée. Quoi d'étonnant, dès lors, que les voyageurs et les marchandises du Levant commencent à se détourner vers Gênes et Venise ? Gênes surtout semble de plus en plus désignée pour remplacer Marseille, que la démagogie socialiste s'acharne stupidement à fermer au commerce international. Tout le monde en a assez : voilà la vérité ! Les voyageurs de nos Compagnies maritimes, qui se souviennent avec amertume d'être restés en panne à Marseille, désertent les paquebots français. Il y a tant de compagnies allemandes, autrichiennes, italiennes et anglaises qui leur offrent leurs services ! Cette désertion est, dès maintenant, si accentuée que les Compagnies françaises sont obligées d'abaisser leurs prix pour résister, tant bien que mal, à la concurrence. Mais comment lutter contre le gros luxe des bateaux étrangers, — ce gros luxe qui fascine les yeux naïfs des Orientaux ? Et puis enfin comment assurer la régularité des arrivées

et des départs, puisque le commandement est à la merci d'un équipage insubordonné, qui, pour un oui ou pour un non, se fait un jeu de tout planter là ?

Dans ces conditions, non seulement la clientèle s'en va, mais les armateurs se découragent. Bientôt notre marine marchande sera réduite à néant. Les Allemands, si actifs, si entreprenants, sont en train de nous supplanter dans nos propres ports. De quelque façon qu'on envisage la crise, son premier effet c'est la diminution de la main-d'œuvre marseillaise, l'appauvrissement progressif d'une ville où, autrefois, l'or tintait dans toutes les poches. Est-ce donc la ruine et la famine que cherchent les fauteurs de grèves ? On le croirait, en vérité. Car jamais on n'a mis une pareille inconscience, ni une pareille obstination à s'affamer et à se supprimer soi-même. C'est le sauvage qui coupe l'arbre pour en arracher les fruits : de sorte que, dans cette manœuvre impie, antinationale et antihumaine de la grève continue et systématique, la bêtise l'emporte encore sur l'odieux !

(22 avril 1910.)

II

LA DOUCE VIE FRANÇAISE

Qui n'a pas vécu avant la Révolution ignore ce que c'est que la douceur de vivre.

(TALLEYRAND.)

SUR LES TERRASSES DU PEYROU

Je n'ai pas la prétention naïve de découvrir Montpellier, qui est, d'ailleurs, pour moi, une vieille connaissance. Je fus même un peu Montpelliérain, au temps où, comme saint Augustin, j'y enseignais la rhétorique à une jeunesse turbulente. L'Université, marâtre sournoise, m'y abreuva d'amertumes. Mais le charme de Montpellier est si vif, que je ne me souviens plus d'y avoir souffert.

Un de mes amis, qui se gausse volontiers de la littérature régionaliste, me répète, avec obstination : « Il n'y a plus de provinces ! Il y a la *Province* et Paris — et c'est tout ! » Il a sans doute raison pour nos pays du Nord et du Centre, qui se confondent, quoi qu'on dise, dans une même grisaille. Mais le Midi reste le Midi. Montpellier est une de nos villes méridionales les plus fortement caractérisées.

La vieille vie provinciale et traditionaliste s'y perpétue, sans rien rejeter de la vie moderne.

Non seulement Montpellier est, comme Nîmes sa voisine, ardemment royaliste, mais elle est active, commerçante, pleine de mouvement et d'animation. Elle est mondaine, élégante et savante aussi. C'est un véritable centre intellectuel, où se rencontrent des illustrations comme le cardinal de Cabrières et le docteur Grasset, qui sont l'honneur de l'Eglise et de la science française. Enfin elle a, derrière elle, un long passé d'art et de haute culture. Elle possède tout un ensemble de monuments qui en font une des villes les plus curieuses et les plus belles de France.

*
* *

Pour juger combien elle est demeurée la capitale de toute une région, c'est le mardi, jour de grand marché au vin, qu'il faut y venir. De vingt lieues à la ronde, les princes de la futaille s'y donnent rendez-vous, mêlés aux plus modestes vignerons. Tous ces gens-là sont riches, cossus ou aisés. L'Hérault, terre de vignobles, est un pays de grosses fortunes.

Ce jour-là, la place de la Comédie, qui est le forum de Montpellier, regorge de foules accourues de tous les points de la contrée. Elles envahissent les cafés, refluent jusqu'au centre de la place, jusqu'à l'*œuf*, le terre-plein oval, où se dressent les « Trois Grâces » de Pradier, beautés plantureuses qui ne sont pas trop dépaysées dans cette capitale de l'abondance. On débat les prix, les conciliabules s'animent. Puis, quand on s'est bien chamaillé, quand les marchés sont bâclés, soudain, sur le coup d'onze heures, tout le

monde se précipite à table. Les hôtels, comme les cafés, sont pris d'assaut, — tous les endroits où l'on déjeune, depuis les auberges crottées des faubourgs jusqu'aux *Métropoles* et aux *Continentaux* du chef-lieu. On se dispute les places. Les garçons affolés n'entendent plus les commandes.

Cependant, au milieu du tumulte, des gens assis mangent avec sérénité. Montpellier est l'une des dernières villes où l'on mange, — où l'on prend le temps de manger, — et des plats copieux, excellents, qui se succèdent avec une étonnante prodigalité. Un étranger, ignorant des usages, s'il se contente de deux plats, est regardé d'un œil de commisération par les domestiques. Les indigènes en exigent quatre et cinq, sans préjudice des hors-d'œuvre, des entremets et des desserts. Parmi tous ces propriétaires campagnards qui savourent avec lenteur des choses succulentes, il en est plusieurs — cela se devine — qui, sans nulle préoccupation de négoce, sont venus exprès à Montpellier pour faire un bon déjeuner. Et ce bon déjeuner coûte trois francs cinquante dans les premières maisons de la ville, — des prix de l'Age d'or !

*
* *

Mais Montpellier est fertile en jouissances d'un ordre plus relevé. Il y a beaucoup à voir, — beaucoup plus qu'on ne le croit d'abord — dans les petite rues tortueuses de la grande ville.

Jean-Jacques Rousseau, qui y fit un séjour vers le milieu du XVIIIe siècle, a fort maltraité le vieux Montpellier. Il ne s'y plut point. Pour lui, Montpellier est une ville noire et triste, une

ville de charbonniers, et la figure des femmes lui rappelle la couleur des maisons. Mais il était malade, quand il y vint. Il était venu là pour soigner sa poitrine (car Montpellier fut longtemps un sanatorium pour phtisiques : on les y envoyait, comme aujourd'hui à Nice et à Menton). Quand on se croit poitrinaire, il est assez naturel qu'on soit d'humeur chagrine et qu'on aperçoive les choses et les gens sous leur pire aspect. Et puis l'esthétique du citoyen de Genève est déjà tout américaine : symétrie, régularité sont, pour lui, synonymes de beauté. Nul doute qu'il n'ait préféré Turin à Venise, pour laquelle il n'a pas un mot d'éloge. Ce peintre de la nature n'avait point le sens de l'art.

Que les rues du vieux Montpellier soient étroites et enfumées, c'est possible. Mais il suffit d'un rayon de soleil pour leur donner une gaieté et un pittoresque qui vous prennent les yeux tout de suite. Et d'abord, elles portent des noms si jolis, si imprévus, où revit toute l'histoire de la cité : *Rue de la Grande Saunerie, rue de l'Ancien Courrier, rue des Etuves, rue de la Blanquerie, rue Embouque d'or, rue des Trésoriers-de-France...* J'en passe, et de plus suggestifs peut-être.

*
* *

Ces petites rues, emprisonnées entre leurs hautes murailles, avec leurs durs pavés en tête de chat, on ne peut s'y promener sans découvrir, presque à chaque pas, de vieux hôtels, qui sont des merveilles de goût et d'élégance. Tous nos styles y sont représentés, depuis le gothique jus-

qu'au plus pur Louis XVI, en passant par la Renaissance. Les façades ne se distinguent que par une décoration très sobre : des mascarons, des coquilles, des guirlandes, quelquefois des cariatides, pour soutenir les entablements des portails. L'intérieur est plus somptueux. Les cours sont ornées de pilastres et de colonnes. On y voit des escaliers monumentaux, aux cages de pierre ajourée, de grands balcons qui, d'un étage à l'autre, relient deux corps de logis. Ce n'est pas la blancheur lumineuse des patios espagnols et mauresques, avec les dentelles de leurs stucages et les couleurs vives de leurs faïences, ni le faste décoratif et un peu pesant des palais italiens, mais c'est quelque chose de très original aussi et de plus charmant peut-être. L'effet d'ensemble est produit par l'ampleur des lignes, la justesse heureuse et l'harmonie des proportions, le choix discret des motifs ornementaux. A côté de ces vieux logis parés avec cette grâce sobre et légère, les maisons modernes ont l'air de grosses paysannes endimanchées ou de parvenues vulgaires et prétentieuses.

Le plus réussi, certainement, de tous ces édifices, c'est celui qu'on a transformé en tribunal de commerce, et qui servait autrefois d'amphithéâtre anatomique aux chirurgiens de Montpellier. Malheureusement, toute une partie en est fort délabrée. La rotonde centrale, avec ses fenêtres sans vitres, ouverte à tous les vents, a l'air d'une ruine vouée à la destruction. On s'afflige que ce pur bijou de style Louis XVI soit traité si négligemment. Il est vrai que s'il fallait entretenir ou restaurer tout ce que Montpellier contient de reliques architecturales, le budget entier d'une municipalité n'y suffirait pas.

*
* *

Outre le Musée, qui est un des plus riches de France et qui renferme quelques authentiques chefs-d'œuvre, que de choses méritent encore d'être vues, à commencer par la cathédrale ! Mais, quand on parle de Montpellier, il faut se hâter d'en venir au Peyrou, dont la louange est inépuisable et toujours nouvelle.

Cette esplanade exiguë est, en somme, la reine de nos promenades provinciales. Il en est d'elle comme d'un petit nombre d'œuvres fameuses, qui doivent leur valeur unique autant à un heureux concours de circonstances qu'à la volonté ou au génie de l'artiste. Ce sont des « réussites » qui ne se recommencent pas. En réalité, quand on les examine de près, elles ne sont point si extraordinaires. Ce qui les met vraiment à part, c'est la rencontre d'un beau cadre, quelquefois, comme ici, d'un simple accident de terrain, qui donne à leur physionomie toute sa signification. Non seulement le piédestal ajoute à la beauté de la statue, mais aussi l'horizon, le ciel, l'atmosphère où elle se détache.

Tel est le cas pour le Peyrou. Ce parterre de dimensions restreintes, flanqué d'étroites terrasses en contre-bas, doit son aspect grandiose à l'ensemble d'édifices avec lequel il s'harmonise, surtout au merveilleux paysage qu'il domine. L'arc de triomphe, qui ouvre la perspective, l'effigie équestre, qui en occupe le centre, le temple de style rocaille qui la termine, — tout cela, peut-être, ne produirait pas tant d'effet sans la hauteur favorable du site, sans les belles lignes de

la plaine et des montagnes. Et pourtant ce petit temple à lui seul ferait déjà l'orgueil d'une villa princière ! Mais comme il chante sur les fonds bleus des Cévennes, parmi les miroitements de la mer et des lagunes toutes proches ! C'est au crépuscule surtout qu'il faut le voir, quand les reflets de la lumière et des eaux teignent d'un mauve si suave ses colonnes blondies comme des ivoires. L'étendue qu'il commande est vraiment royale. Je me rappelle avoir contemplé, sous son péristyle, des couchers de soleil d'une splendeur presque vénitienne.

*
* *

Oui, les pélerins de la grande beauté classique doivent faire une station pieuse sur le Peyrou. Pour moi, j'y ai goûté les mêmes émotions que dans les villes d'art les plus célèbres des pays méditerranéens. Sans doute, la douceur de la vie montpelliéraine y ajoutait un charme que le simple passant ne peut guère éprouver. Et c'est sur ce charme que je veux finir.

De toutes les villes de province que j'ai traversées, celle-ci est non seulement une des plus riantes, mais la plus avenante et la plus sympathique. L'esprit local, cependant très fort, n'y a point l'intolérance, ni l'étroitesse qui rendent certains milieux régionalistes si insupportables. On y accueille avec bonne grâce l'étudiant et le fonctionnaire, comme le voyageur. L'Université surtout, dont Montpellier se montre très fier, y est entourée de la plus flatteuse considération. Dans les boutiques, on vous appelle « Monsieur le professeur » gros comme le bras. Et cela n'em-

pêche pas les mêmes gens de se montrer également très fiers de leur vieille aristocratie. Comme je m'étais arrêté devant un superbe hôtel, au portail muni de lourds marteaux que surmonte une couronne héraldique, je demandai à une vieille femme, qui passait, quel en est l'heureux propriétaire. Elle me regarda avec stupeur, pleine de pitié pour mon ignorance :

— Mais, monsieur, me dit-elle, c'est M. le comte de Z... !

Le ton dont elle dit cela fut admirable.

(7 septembre 1912.)

SOIERIES DE LYON

La soie est la gloire de Lyon, — une gloire plusieurs fois séculaire. Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en pénétrant dans le vaste hall où sont étalées à profusion les modernes merveilles de l'industrie lyonnaise (1). Certes j'avais déjà admiré, à Lyon même, au Palais de la Bourse, cet étonnant musée rétrospectif, où l'on peut suivre l'histoire de la soie, depuis les tuniques funéraires, retrouvées dans les hypogées d'Egypte, jusqu'aux foulards imprimés à l'effigie de M. Thiers, de Gambetta ou de l'Empereur de Russie. Mais ici, c'est plus impressionnant, parce que c'est infiniment plus divers, plus coloré, plus audacieux, plus ingénieux comme recherches et comme tentatives.

Il y a de tout derrière les vitrines : des tissus bon marché, à la portée de toutes les bourses, et d'autres tellement splendides qu'ils en sont invendables, condamnés à n'avoir jamais que de pla-

(1) A l'Exposition de 1914.

toniques admirateurs. D'abord les articles d'exportation, — ces étoffes bariolées et rutilantes, mouchoirs ou écharpes, qui vont s'épanouir sur les têtes et les épaules des Juives d'Alger, ou des créoles de Cuba. Certaines de ces vitrines ressemblent, de loin, à des volières pleines de colibris et de cacatoès. Ce sont des fusées, des feux d'artifice de couleur à faire pâmer toutes les négresses de Gérard d'Houville. Il y a là des châles aussi légers que ceux de Manille, mais constellés de fleurs plus lourdes, plus somptueuses, des pivoines, des roses, des anémones, des iris, encadrant des paons qui font la roue...

Et, tout à côté, voici des mousselines d'un ton très sobre et très discret : des nuances évanescentes, lilas, roses, jaunes, bleus mourants, pareils aux teintes fugaces de l'absinthe qui se décompose dans un verre d'eau. Au milieu de ces tonalités amorties, éclate, comme une poignée de pétales tombés d'un vase, un amoncellement de fleurs mauves, lie-de-vin et or, d'un tel relief et d'une telle fraîcheur de carnation, qu'elles ne semblent pas tenir au fond blanc diaphane du tissu.

*
* *

Soies exotiques, soies plébéiennes ou bourgeoises font cortège aux soies précieuses, à peine plus éclatantes, à ces étoffes sans acheteurs, œuvres de maîtrise et de virtuosité, où l'imagination découpe des robes et des manteaux de couronnement, des toilettes et des tentures de palais enchanté. Sous ces brocards aux plis roides et magnifiques, on voit des reines et des impératrices agenouillées.

Je m'arrête devant une coulée de faille mauve, d'un mauve foncé, comme un ciel nocturne d'Orient, où tombent, une à une, de lourdes fleurs noires aux pétales ocellés, et, devant cette splendeur sombre, par une subite association d'images, je me murmure la strophe d'ébène des *Orientales :*

> ... Car l'âme du poète, âme d'ombre et d'amour
> Est une fleur des nuits, qui se ferme le jour,
> Et qui ne s'ouvre qu'aux étoiles.

Mais, comme d'une corne d'abondance invisible, autant qu'inépuisable, les soieries décoratives épanchent tout un échevèlement de végétations automnales, des fleurs et des fruits aux chaudes colorations rousses et vineuses, sur des fonds crème ou jaune pâle. D'autres sont en camaïeu, couleur de bluet, comme ces tentures commandées pour le boudoir de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison, tentures qui ne furent jamais livrées et qu'un heureux hasard a fait découvrir. Le lierre et le laurier symboliques s'y enlacent amoureusement. C'est le caprice d'une petite bourgeoise sentimentale. Au contraire, dans la travée voisine, tous les oiseaux des Iles, toutes les fleurs et tous les feuillages des tropiques resplendissent et châtoient sur la moire blanche des tentures destinées à Marie-Louise. L'Autrichienne est meublée comme une créole, tandis que la Créole trahit un goût de Gretchen viennoise...

*
* *

Ce qui frappe, dans ce ruissellement de magnificences, c'en est l'extraordinaire variété. Ces

étoffes ont les aspects multiples des choses vivantes. Comme elles, elles émeuvent tous les sens. Elles sont d'abord une joie des yeux. Elles leur apportent un reflet des levers d'aube et des couchers de soleil. Telle soie blanche brochée d'argent semble découpée dans du givre; telle autre, d'un gris bleuâtre, est pâle et mélancolique comme un morceau de clair de lune. Celle-ci embaume comme un bouquet de fleurs des champs, au temps de la fenaison. Il en est qui, par la profondeur savoureuse de leurs colorations, font songer à des panerées de fraises ou de framboises. On les respire et on les goûte. Et, par les correspondances mystérieuses qu'elles éveillent, elles sont encore musicales. Aériennes, vaporeuses, tramées d'aurore ou de nuit, elles sollicitent des sensations imprécises qui ne peuvent se traduire que par les arabesques des notes. Quelqu'un, près de moi, disait : « Ce sont des rêves tissés. »

Mais, par dessus tout, elles manifestent le prodigieux instinct coloriste des tisseurs lyonnais. Ils ont osé des harmonies de nuances tout à fait étranges et imprévues, dont la plupart sont de surprenantes réussites. Même les pires extravagances du style moderne, ils les ont assouplies, adaptées, rendues acceptables pour le goût le plus difficile. Et, de tout cela, résulte un ensemble d'une richesse et d'un éclat nonpareils. Ce hall des soieries lyonnaises, c'est le Palais de la Splendeur. Avec ses vitrines, où des cascades d'étoffes se déversent en jets multicolores, il évoque une succession de fontaines lumineuses.

Autant que du rêve, on dirait de la lumière tissée. Près de la porte d'entrée, je regardais un ouvrier travailler à son métier. Sous la trame, où

s'ébauchaient les fleurs des broderies, le réseau transversal des fils enroulés aux bobines reluisait et vibrait comme une harpe à la fois lumineuse et sonore. La réalité sortait de la poésie. L'arc-en-ciel collaborait avec le canut en bourgeron, pour créer un chef-d'œuvre de somptuosité, d'élégance et de goût...

(Juillet 1914.)

POUR LES LYS DE FRANCE

J'écris ces lignes dans la démocratique, active, bruyante, commerçante et industrielle Barcelone. La très moderne capitale de la Catalogne espagnole se souvient d'avoir été, jadis, cité comtale. Elle arbore fièrement les armes de ses antiques suzerains. Partout, sur les murs de ses édifices, les grilles de ses parcs, les lanternes de ses lampadaires, s'épanouissent les trèfles à trois feuilles et se dressent les neuf pointes rigides de sa couronne héraldique. Barcelone, ville intelligente et laborieuse, n'éprouve pas le besoin de renier son passé...

J'y songe, avec humiliation, après avoir traversé tout notre ancien Midi royaliste, depuis Aix-en-Provence jusqu'aux derniers villages du Roussillon. D'un bout à l'autre, j'y ai trouvé les stigmates du vandalisme révolutionnaire. La

France d'aujourd'hui semble s'être acharnée stupidement à détruire la France d'hier.

*
* *

Je passe sur cette particulière bêtise maçonnique, qui consiste à débaptiser une vieille rue d'église, pour lui infliger le nom d'un des politiciens de brasserie chers à la secte. Il faut qu'un parvis de cathédrale s'intitule *Place de la Révolution,* et que l'ancienne rue de l'Evêché s'appelle *Rue des Droits-de-l'Homme,* — ces droits que personne n'a défendus comme les évêques, « défenseurs de la cité ». Tant d'ineptie consterne et tant de mauvais goût révolte.

Le plus inepte et le plus odieux, à mon sens, c'est l'espèce de rage que les sectaires ont mise à effacer, à gratter ou à mutiler le vieil écu de France, au risque de découronner lamentablement l'édifice qu'il surmontait. A Montpellier, ils ont martelé les fleurs de lys sur toutes les faces de ce bel arc de triomphe, qui conduit au Peyrou. Même chose à l'hôtel de ville de Béziers, à la bibliothèque de Perpignan. Les frontons dépouillés de leurs sculptures affligent le regard, comme des livres précieux ou rares dont on aurait arraché le titre.

Il est vrai que Paris, ville-lumière, a donné, en cela, l'exemple à la province. Pour ne point parler de ses autres monuments, les attiques du vieux Louvre, autrefois fleurdelysés, ont été martelés par des mains barbares. Laissons de côté l'injure faite à la Patrie bien plus qu'à la Royauté. N'en jugeons que pour la seule beauté : ces mutilations sont hideuses et abominables. Qu'on re-

garde le fronton du Grand-Théâtre de Bordeaux, et l'on sentira de quel merveilleux effet décoratif était notre écusson royal, avec ses fleurs de lys et sa couronne fleurdelysée.

*
* *

Les lys de France !... Leur nom seul enchante. Et leur légende est si gracieuse, d'un symbolisme si profond et si beau !

D'après une tradition vénérable, ils tombèrent des cieux, lorsque saint Rémi, dans la basilique de Reims, versa l'eau du baptême sur la tête de Clovis. Les fleurs célestes auraient ainsi voilé la nudité du roi barbare, frissonnant dans l'eau glacée de la piscine baptismale. La blancheur immaculée des lys symbolisait l'âme nouvelle que la barbarie franque venait de prendre, en entrant dans la communion de l'Eglise de Rome. Le Roi n'était plus le chef de bandes, le Sicambre hirsute et brutal, il devenait « le Sire des fleurs de lys », ainsi que Dante l'appelle encore dans son poème. Par la grâce des lys, il était sacré Roi de France.

Cette légende, Malherbe l'a immortalisée dans une strophe, que nous verrons, peut-être, un jour inscrite sur des banderoles de fêtes et sur des arcs de triomphe :

Donc, après un si long séjour,
Fleurs de lys, voici le retour
De vos aventures prospères,
Et vous allez être, à nos yeux,
Belles comme aux yeux de nos pères,
Quand vous tombâtes des cieux...

Tombées des cieux, elles ont fait le tour du monde. Transplantées par nos pères, elles ont fleuri partout, au delà des mers lointaines. L'Orient les porte encore sur les façades des vieilles églises bâties par les Croisés. A Rome, l'escalier de la Trinité-des-Monts les étale fièrement, sur toutes ses rampes, aux regards enorgueillis du pélerin qui vient de France.

*
* *

Oui, nous avons le droit d'être fiers de nos lys. Nous seuls pouvions les inventer. Tandis que les autres peuples ont choisi pour guidons des oiseaux de proie ou des bêtes féroces — des lions, des aigles ou des léopards — nous autres, nous faisions la guerre, conduits par trois fleurs virginales, nimbées d'azur. Blanches comme la Sagesse, ou dorées comme la Lumière, elles étaient l'image allégorique de l'idéalisme de notre race. Elles exprimaient à miracle sa générosité et son désintéressement.

Ce culte de l'Idéal, si hautement pratiqué par la France monarchique, trouvait une expression non moins éloquente dans le plus illustre et le plus envié des ordres royaux. Les autres ont la Jarretière, ou la Toison d'or, symboles romanesques ou galants. Nous, nous avions le Saint-Esprit, — la Colombe divine, figure de l'Amour et de l'Intelligence.

Qu'on s'arrête un instant, au musée de Cluny, devant la vitrine qui protège les somptueux manteaux des chevaliers du Saint-Esprit. Ce sont de lourdes chapes de velours cramoisi, brodées, du haut en bas, de rayons d'or et de langues de feu.

Le jour de sa réception dans l'ordre, le nouveau récipiendaire apparaissait ainsi comme au milieu d'un buisson ardent, environné de toutes les splendeurs et de toutes les ferveurs de l'Esprit-Saint. Quelle plus magnifique allusion aux flammes purificatrices de la Pensée! Et comme tous ces emblêmes traduisaient bien l'esprit, le cœur généreux de notre France!...

*
* *

Ils en traduisaient aussi le goût, dans ce qu'il avait de plus exquis. Rappelons-nous seulement ce que les artistes de la monarchie, avec leurs doigts ingénieux, avaient fait des lys de France.

Fréquemment, ils les ont traités, non plus comme des figures héraldiques, mais comme des fleurs naturelles. Fragonard en illustrait de charmantes et luxueuses éditions pour fermiers-généraux. Il en fleurissait ses culs-de-lampe et ses frontispices. Les orfèvres les tordaient en appliques, les contournaient en candélabres, qui s'épanouissaient dans la blancheur des boiseries, ou sur les marbres des consoles et des cheminées, comme les gerbes, les bouquets ou les guirlandes d'un jardin de féerie. L'écu de France émergeant parmi des touffes de lys arborescents devenait une véritable fresque allégorique, capable de couvrir et d'orner des murs de palais.

Ceux qui ont eu l'honneur d'être reçus sur l'ancien yacht de Monseigneur le Duc d'Orléans ont pu contempler, dans la salle à manger du navire, une superbe reproduction d'une tapisserie de Mignard, qui est peut-être la plus belle illus-

tration que jamais peintre ait tentée de l'écu royal. Elle accompagnerait très heureusement cet admirable buste de Louis XIV, qu'on a relégué, je ne sais pourquoi, dans la pénombre funèbre de l'Œil-de-Bœuf, et qui ne perdrait rien à se montrer au grand jour, comme à être reproduit un peu plus souvent par le moulage et la gravure. Disposée en toile de fond, elle formerait une prestigieuse auréole pour le « Sire des fleurs de lys ».

*
* *

Autrefois, sans doute, quand on voyageait à l'étranger, on aimait à saluer au passage ces Fleurs de France, qui rehaussaient d'une telle noblesse le drapeau du pays. Aujourd'hui, au contraire, on fait un détour pour ne pas rencontrer l'affreux panonceau républicain, qui déshonore le seuil de nos ambassades.

A vrai dire, nos pauvres représentants sont bien embarrassés pour imiter leurs collègues, qui pavoisent si fastueusement leurs portes aux armes de leurs nations. Quel artiste génial pourrait tirer parti de nos emblèmes révolutionnaires? La sèche imagination d'un David y a tristement échoué. Que faire avec ces deux majuscules commerciales, qui se détachent sur un fond rouge sang de bœuf, comme sur une enseigne de boucher? Et ces faisceaux, ces haches, ces attributs d'abattoir, comment arriver à les ennoblir? Il n'est pas jusqu'au bonnet phrygien, qui n'ait l'air d'une casquette ignoble.

Nos consuls et nos ambassadeurs préfèrent, en général, renoncer à ce symbolisme grossier. Ils

se contentent d'un simple drapeau. Et ainsi la France, à l'étranger, n'a plus d'écusson.

*
* *

Doléances puériles ! dira-t-on. — Erreur ! Cela signifie d'abord que le goût a diminué en France. Et c'est bien quelque chose pour une nation qui se pique, avant tout, d'être délicate et artiste. On me dispensera d'énumérer ensuite nos autres amoindrissements.

Je me souviens d'avoir eu, étant tout enfant, le sentiment très vif et très cruel de cette diminution.

Je venais d'entrer, petit élève de sixième, au lycée de Bar-le-Duc, quelques années après que Raymond Poincaré en était sorti, laissant derrière lui un tel sillage de gloire, que nul prix d'honneur n'a pu l'effacer depuis. Or, un jour, pendant la classe, les externes firent circuler des lithographies coloriées, qui représentaient un vieillard osseux, en redingote noire boutonnant très haut sur un faux-col pointu et une cravate en ficelle. Mon voisin me souffla :

— C'est le père Grévy ! le nouveau président de la République !...

Le père Grévy ! Je considérais d'un œil morne cette redingote d'enterrement, ces favoris de chicaneau, cette lippe serrée comme une bourse d'avare. Ainsi, — pour mon imagination enfantine — ce bonhomme était, maintenant, la France ! Moi qui avais été nourri dans le culte de l'Impératrice et du Prince Impérial, qui avais admiré, dans mes livres d'images, le maréchal de Mac-

Mahon caracolant sur son cheval de bataille, je ne comprenais plus. Certes, j'aurais été bien incapable d'exprimer ce que j'éprouvais. Mais, tout en tournant entre mes doigts la désolante effigie, j'avais l'impression d'une dégringolade, d'une humiliation profonde de mon pays...

(1er octobre 1913.)

« LES MASQUES ET LES VISAGES » (1)

Il y a une phrase de Lamartine que j'ai sue par cœur dès l'âge où l'on se plaît à lire des vers d'amour, et qui me remonte aux lèvres dans toutes mes minutes de mélancolie nostalgique, lorsque je songe aux pays où je me suis arrêté avec le plus de bonheur et d'émerveillement et que, sans doute, je ne verrai pas deux fois. Devant un beau spectacle étranger, elle surgit spontanément, dans ma mémoire, au plus fort de mon émotion, à l'instant précis où je sens que la douceur de la contemplation va s'évanouir ou se mêler d'amertume.

Elle chante ainsi, cette phrase : « Si je revois jamais les collines de Fiesole, que j'ai si souvent montées avec *lui,* en récitant des vers de Dante, en écoutant les aventures de Bianca Cappello, j'irai chercher son nom sur quelque dalle du Campo-Santo de ce village, et m'entretenir de lui avec celle qu'il a tant aimée... »

Lui, c'était un émigré de la Révolution, un

(1) *Les Masques et les Visages,* à Florence et au Louvre. Portraits célèbres de la Renaissance italienne. — Hachette.

M. Antoir, qui devint chancelier de la légation de France, lorsque Lamartine était à Florence. Mais je ne m'intéressais pas à lui. Je ne m'intéressais qu'à cette mystérieuse Bianca Cappello, dont le grand musicien des *Harmonies* écoutait l'histoire en montant la colline de Fiesole.

Je l'avoue, à ma honte, je n'ai jamais voulu percer ce mystère qui l'environnait pour moi. Jusqu'ici, j'ai tout ignoré d'elle. Je la préférais confondue avec les héroïnes de Dante, — Béatrice, qui apparut à son amant, sur la neuvième heure, dans une robe couleur de sang; Françoise de Rimini, qui mourut pour son amour; la Pia, qui s'éteignit de langueur dans la Maremme...

*
* *

Bianca Cappello n'était donc pour moi qu'un beau nom mélodieux, évocateur de poésie romanesque et mélancolique. Et voici qu'après tant d'années de confiante et discrète admiration, on vient, comme à Lamartine, de me conter son histoire. Si ce n'était pas sur la colline de Fiesole, c'était devant un paysage au moins aussi beau que celui de Florence.

Sous les oliviers de ma colline provençale, en face de la baie des Anges, j'ai lu le beau livre que M. Robert de la Sizeranne vient de consacrer aux plus séduisantes figures de la Renaissance italienne : Giovanna Tornabuoni, la belle Simonetta, Tullia d'Aragon, Isabelle d'Este, « la première dame du monde », enfin Bianca Cappello.

M. Robert de la Sizeranne est, à l'heure présente, notre esthéticien national, quelque chose comme le Ruskin français. Non seulement la

technique des maîtres n'a pas de secrets pour lui, mais il connaît les grandes époques de l'art, dans tous leurs dessous, comme un historien professionnel. Lorsque, arrêté devant un portrait célèbre du Louvre ou des *Uffizi,* il nous convie à chercher, sous le masque plus ou moins conventionnel imaginé par le peintre, le visage véritable du personnage représenté, nous pouvons suivre avec une entière confiance un guide aussi sûr et aussi bien informé, un écrivain qui sait peindre avec les mots, un critique qui sait voir et qui sait faire voir.

Je dois l'avouer pourtant : *Les Masques et les Visages* n'ont contenté qu'à demi ma vieille passion pour Bianca Cappello. C'est la faute de cette étrange femme et non celle de l'auteur. Le masque ôté, son visage et son âme restent, pour moi, enveloppés du même mystère. Elle m'est encore, après que j'ai lu son aventure, presque aussi énigmatique que, lorsqu'à quinze ans, je me répétais avec exaltation la phrase de Lamartine : « Si je revois jamais les collines de Fiesole... » Mais que cette aventure est singulière et passionnante !...

Ecoutons M. de la Sizeranne nous la raconter !

*
* *

Cette Bianca, cette Blanche si ténébreuse, qui passa presque toute sa vie à Florence et qui devint grande-duchesse de Toscane, était née à Venise. Son existence n'a guère été qu'un long roman d'amour, extrêmement embrouillé et compliqué.

Elle appartenait à l'une des plus illustres

familles de la sérénissime république, celle des Cappelli : ce qui ne l'empêcha pas de se faire enlever, à seize ans, par un petit commis florentin, un certain Pietro Bonaventuri, qui travaillait chez son oncle, Florentin lui aussi, et banquier, dont la boutique se trouvait non loin du palais de la jeune patricienne, à *Sant'Apollinare al ponte storto*.

Ce fut un affreux scandale dans Venise. L'oncle Bonaventuri fut immédiatement arrêté, enfermé dans un cachot, où il subit la torture. Quant aux deux coupables, on mit leur tête à prix, et l'arrêt en fut prononcé solennellement du haut du Rialto. Des gondoliers soudoyés aidèrent à leur fuite. Par une nuit noire de novembre, ils les passèrent de l'autre côté de la lagune. L'auteur de *Masques et Visages* nous montre les deux proscrits « voguant sur les eaux mortes, vers Fusina, enlacés et frissonnants, tandis que les premières lueurs du jour éclairent faiblement les rives plates et les maigres arbustes de la *terra ferma,* où ils vont aborder. Ils emportaient les malédictions de toute une ville, quelques bijoux du palais des Cappelli et l'idée qu'ils allaient vivre en plein ciel... »

L'enchantement fut de courte durée.

*
* *

Naturellement, ils se réfugièrent à Florence, chez le père de Pietro, un greffier du commerce, qui habitait, sur la place Saint-Marc, une étroite maison à deux fenêtres de façade, que l'on voit encore. Ils commencèrent par se marier, à l'église. Après quoi, ils eurent une petite fille, qui s'ap-

pela Pellegrina — nom symbolique pour l'enfant de l'étrangère.

Cependant, Pietro épouvantait sa femme, en lui répétant que des espions et des sbires de la république vénitienne le poursuivaient et le traquaient dans les rues de Florence. Seul, le grand-duc — qui était alors Francesco de Médicis — pouvait le protéger et le sauver de ses ennemis. Il s'adressa donc au souverain, qui savait déjà son escapade et qui, sans la connaître, portait le plus romanesque et le plus tendre intérêt à la jeune femme du plaignant, cette passionnée et cette imprudente Bianca, dont tout le monde parlait. En échange de sa protection, il désira la voir. Le mari consentit. La belle-mère elle-même s'entremit pour ménager au prince des rencontres avec sa bru.

Bientôt le couple fut comblé des faveurs ducales. Pietro obtint la charge de maître de la garde-robe et reçut en cadeau un palais au bord de l'Arno. Tout semblait à souhait pour l'heureux ménage, lorsque Pietro, par une belle nuit d'août, fut assassiné, en rentrant du palais Strozzi, où il avait soupé et mené grande fête. Eplorée, Bianca s'alla jeter aux pieds du prince, en criant : « Justice! justice! » Celui-ci admira fort cette fidélité à la mémoire d'un époux qui n'avait pas été précisément très fidèle, et toute la ville s'extasia sur ce noble exemple d'honneur conjugal.

Le résultat, facile à prévoir, c'est que le grand-duc fut plus épris que jamais de la belle Vénitienne. Quelque temps après, il lui écrivait ce billet charmant, qui accompagnait l'envoi d'une petite cire peinte : « Bien-aimée Bianca, — de Pise, je vous envoie mon portrait, que m'a fait

notre maître Cellini. *En lui, prenez mon cœur.* Don Francesco. »

N'est-ce pas délicieux? Il est probable que la veuve de Pietro ne s'offusqua point de cet aveu princier, et qu'elle savait à quoi s'en tenir depuis longtemps.

Ce qui devait arriver arriva. Un descendant des Médicis pouvait s'unir, sans trop grande mésalliance, à la fille des Cappelli. Il n'y avait qu'un obstacle à ce mariage : c'est qu'il existait déjà une grande-duchesse, une Autrichienne, laide, petite et malgracieuse, qui, néanmoins, avait donné beaucoup d'enfants à son mari. Mais, un jour, comme celle-ci était en état de grossesse avancée, on la laissa choir sur les marches du palais, si heureusement pour les projets de Francesco, qu'elle mourut sans trop tarder. Et l'heureuse Bianca devint grande-duchesse à son tour.

On s'étonna bien, dans le peuple, de ce que les circonstances, et des circonstances tragiques, — l'assassinat de son mari, le trépas lamentable de l'Autrichienne — eussent toujours si bien servi sa fortune. On l'appela même « la Sorcière ». Mais, en somme, nul grief précis ne put être articulé contre elle. Les haines expirèrent devant son parti-pris d'universelle bienveillance et la dignité de sa vie.

Cette aventurière fut le modèle des épouses et des amantes. Toute sa vie elle demeura unie de cœur à son nouvel époux. Elle le suivit même dans la tombe. Une fièvre pernicieuse les prit tous les deux en même temps. Le plus grand chagrin de Bianca fut de ne pouvoir être au chevet du grand-duc, pour l'assister à ses derniers moments. Se sentant très mal elle-même, elle manda son confesseur et lui dit :

— Faites mes adieux à mon seigneur Francesco de Médicis et dites-lui que je lui ai toujours été très fidèle et *très aimante*. Dites-lui que ma maladie n'est devenue si grande qu'à cause de la sienne, et demandez-lui pardon si je l'ai offensé en quelque chose...

*
* *

A part quelques épisodes secondaires, que j'ai dû omettre, voilà tout ce que nous savons d'elle. Avais-je raison de dire que le mystère de sa destinée n'en est pas éclairci ?

Quelle part active a-t-elle eue dans sa surprenante fortune ? Et, pour appeler les choses par leur nom, a-t-elle fait assassiner son mari ? Est-elle responsable de la mort si opportune de l'Autrichienne ? Ou bien s'est-elle bornée à profiter des circonstances, et n'a-t-elle dû son élévation qu'à son charme et à sa beauté ? Autant de questions à jamais insolubles. La mystérieuse Bianca a emporté son secret avec elle.

Ou bien encore faut-il penser que, ce mystère, c'est nous qui le créons bénévolement ? Nous compliquerions à plaisir une âme des plus simples. Regardons le portrait de Bianca par le Bronzino. Elle nous apparaît comme une matrone sage et modeste, sachant son rang, certes, mais respectueuse de toutes les disciplines. Si quelqu'une s'est pliée docilement aux règles sociales, il semble que ce soit bien celle-là.

Seulement, cette belle personne, si froide et si compassée en apparence, cachait peut-être une âme brûlante de passion et éperdument romanesque. De son mieux, elle se serait appliquée à mettre son caractère en accord avec les mœurs

et les conventions de son temps. Ce n'est pas en vain qu'on a subi dès le berceau la discipline patricienne. Bianca était, au fond, la femme d'un seul amour et l'épouse d'un seul homme. Après le scandale de son enlèvement, elle ne songe plus qu'à se faire pardonner, en menant la vie régulière d'une petite bourgeoise de Florence, et surtout elle ne songe qu'à aimer son mari. Celui-ci la trompe. Alors elle reporte sur un autre son grand amour déçu. Le hasard voulut que cet autre fût un souverain et que le mari volage tombât sous les coups d'une bande d'assassins. Mais la fille d'un sénateur de Venise pouvait prétendre à la main d'un Médicis — et les assassinats qui nous scandalisent si fort n'avaient pas alors tant d'importance.

Croyons-la donc lorsqu'à son lit de mort elle disait à son confesseur : « Dites à mon seigneur Francesco que je lui ai toujours été fidèle et très aimante. » Cet unique amour aurait rempli sa vie. De là l'auréole de poésie qu'elle conserve en dépit des vilains soupçons qui pèsent toujours sur sa mémoire.

*
* *

Et de là vient aussi, sans doute, la pieuse sympathie qu'elle inspirait au vieux M. Antoir, cet émigré qui accompagnait Lamartine dans ses promenades autour de Florence. Ame romanesque et fidèle, le vieillard se reconnaissait en Bianca Cappello... Mais laissons parler le poète des *Harmonies*. C'est une strophe de sentiment perdue dans ses « commentaires », et à laquelle il ne manque que la mesure du vers.

« M. Antoir avait un secret dans sa vie. Le secret

de tout Italien, c'est un amour. Il aimait, depuis vingt ans, une Florentine de la bourgeoisie, sans fortune comme lui. Ainsi que tous les soupirants de ce pays de la constance, où le sentiment se change en culte, il portait chaque matin un bouquet de fleurs à la fenêtre grillée de la maison qu'habitait sa Béatrice. Il passait toutes les soirées avec elle et avec ses sœurs et les conduisait à la promenade dans ces beaux bois qui bordent l'Arno. Leur amour n'était qu'une amitié passionnée, une habitude douce, une résignation à deux dans la douleur. La pureté de ce sentiment en avait conservé la fraîcheur : ils se voyaient toujours à vingt ans. »

Heureux M. Antoir ! Se reconnaîtrait-il dans ces lignes poétiques, comme Bianca Cappello se reconnaîtrait dans les gloses des historiens modernes ? Envions du moins cet obscur fonctionnaire d'avoir eu pour collègue — et pour secrétaire — le jeune Alphonse de Lamartine.

(19 août 1913.)

LAMARTINE ITALIEN

« Je suis Français par le cœur et Italien par les sens », a dit quelque part le poète des *Méditations*. Plus tard, au seuil de la vieillesse, au milieu des pires amertumes, lorsqu'il se rappelait sa jeunesse errante et triomphante, il écrivait, avec un accent de nostalgie mélancolique : « J'habitais alors l'Italie, cette seconde patrie de mes yeux et de mon cœur. »

Il ne se vantait point. Entre 1810 et 1830, il y a fait d'assez longs et d'assez fréquents séjours. D'abord, à vingt ans, son aventure napolitaine avec Graziella, la fille du pêcheur de Procida. Il passa tout un hiver à Naples, après s'être arrêté à Turin, à Milan, à Florence et à Rome. Il y revint quelques années plus tard, comme attaché d'ambassade. Enfin, de 1825 à 1828, il habita Florence, en qualité de secrétaire de la légation de France. Il y avait trouvé, à deux pas de la *Porta Romana,* « un logement un peu vieux, un peu sale, mais à souhait pour moi, dit-il : belles écuries, immenses remises, cour, jardins et ter-

rasses, vignes et cyprès tout à l'entour, et la vue et l'air borné seulement par les collines du Midi... » Ce qui lui plaît surtout, c'est qu'au bout de « dix pas de pavé », on peut galoper dans les avenues du *Poggio imperiale*. Tous les matins, il monte à cheval. Sa jeune femme l'accompagne. Il est heureux.

*
* *

Notons qu'à chacun de ses séjours, Lamartine a vu l'Italie en amoureux, ou dans tout l'enivrement du succès. En 1811, c'est Graziella qui lui embellit Naples et son golfe. En 1820, il s'y retrouve en pleine lune de miel. En 1825, à Florence, il arrive en poète officiel de la monarchie. Il vient d'écrire *Le Chant du sacre,* et il se croit à la veille d'être nommé ambassadeur, comme Chateaubriand. Nul doute que ces aimables circonstances n'aient beaucoup contribué à exalter ses admirations et ses enthousiasmes de poète pour la terre classique de la beauté. En tout cas, je me demande si parmi nos écrivains les plus fervents de l'Italie, il en est un qui l'ait *sentie* comme lui, je ne dis pas : *vue*. On comprendra pourquoi tout à l'heure. Même les Italiens les plus épris de leur pays — un d'Annunzio par exemple — ne nous donnent point une impression plus profonde, ni plus originale.

Tous ces jours-ci, à Nice, devant la Baie des Anges, dans le débordement des roses printanières et la griserie des orangers en floraison, en face de cette Italie qu'il a tant célébrée, j'ai relu, en un vieux volume piqué de taches de rousseur, *Les Harmonies* de Lamartine. Ces grands alexandrins sonores, berceurs, azurés et

splendides comme la mer, accompagnent merveilleusement la mélodie continue du paysage marin que j'ai sous les yeux. L'avouerai-je pourtant? Les « commentaires » ajoutés après coup par le poète m'émeuvent peut-être davantage. Cette prose chantante vaut pour moi les plus beaux vers. Ces lignes de glose ensevelies par lui au bas des pages et que, j'en suis sûr, personne ne lit, me rendent toute l'âme italienne de Lamartine.

Il les a écrites, lorsqu'il était pauvre, pour faire de la copie, pour grossir une édition payée d'avance par l'éditeur. Le malheureux grand homme gaspillait, sans savoir, son trésor intérieur. Dans ces notes, simple acompte jeté magnifiquement à ses créanciers, c'est une part de sa jeunesse qui revit. C'est l'émotion d'autrefois dans sa fraîcheur, — le son tout pur de la harpe éolienne.

*
* *

En ce temps-là, les voyages avaient un charme que les chemins de fer ont tué et que l'automobile ne nous restituera point. Le temps des chaises de poste et des diligences! La poésie de la Route! Le rêve de Madame Bovary!... Mais écoutons le poète des *Harmonies* nous « commenter » une nuit d'été sur le golfe de Gênes :

« C'était en 1824. Je voyageais entre Gênes et la Spezzia. Une lune splendide éclairait la mer. Les pins parasols, les oliviers, les châtaigniers, les rochers de la côte obscurcissaient la terre. A chaque tournant du cap, à chaque échancrure de la rive, à chaque embouchure des montagnes de Gênes, la scène changeait. Le vertige de la

course fougueuse des chevaux s'ajoutait au vertige de l'admiration pour ce sublime et mystérieux spectacle. Les parfums qui s'exhalaient des champs de fleurs cultivées pour ces bouquets dont les Génois ont fait un art, une tapisserie végétale, achevaient de m'enivrer. Ce fut une ivresse de la terre, de la mer et de la nuit, une fièvre d'enthousiasme pour ce beau pays...

« J'aime mieux le balancement d'une seule voile de pêcheur sur les lames bordées d'écume de ce golfe ; j'aime mieux l'ombre d'un pin d'Italie, transpercée d'une pluie de rayons de lune sur cette grève ; j'aime mieux les grands bras d'un châtaignier de ces montagnes penchées sous le vent tiède, sonore et embaumé de l'Apennin, que les deux ou trois cents vers dans lesquels j'ai tenté de me réfléchir à moi-même cette nuit... »

On n'ose pas le contredire. Pour moi du moins, j'aime mieux le « commentaire » que « l'harmonie » qui le précède, — belle sonate, un peu monotone, où l'âme s'assoupit comme au déferlement sans fin des vagues. Sauf quelques longueurs encore, — j'ai écourté le passage, — il a enfermé en trois ou quatre phrases de prose toutes les images et toutes les émotions essentielles de cette nuit féerique.

*
* *

Ce qu'il sent surtout, c'est le côté idyllique de la campagne italienne, la beauté, la volupté du paysage et de la vie, l'air de joie que respirent les êtres et les choses.

Par un après-midi radieux de Toscane, il ver-

sifie la *Pensée des morts*. Mais de quels spectacles joyeux cette pensée est sortie ! Le poète villégiaturait alors dans la campagne de Lucques, « cette Arcadie de l'Italie »... « Souvent, dit-il, je gravissais, le matin, les sentiers rocailleux, qui mènent au sommet de ces montagnes, d'où l'on aperçoit les maremmes de Toscane et la mer de Pise. Rien n'était triste alors dans ma vie, rien n'était vide dans mon cœur. Un soleil, répercuté par les cimes dorées des rochers, m'enveloppait, les ombres des cyprès et des vignes me rafraîchissaient ; l'horizon des mers m'élargissait le ciel et ajoutait le sentiment de l'infini à la voluptueuse sensation des scènes rapprochées que j'avais sous les pieds...

« Je ne rencontrais, sur les bords des sentiers, que des moissonneurs, des vendangeurs, des bœufs accouplés ruminant à l'ombre, pendant que des enfants chassaient les mouches de leurs flancs avec des rameaux de myrte ; des muletiers ramenant aux villages lointains leurs femmes qui allaitaient leurs enfants, assises dans des paniers ; des moines, le rosaire à la main, bourdonnant leurs psaumes, comme l'abeille bourdonne, en rentrant à la ruche avec son butin ; des frères quêteurs, le visage coloré de soleil et de santé, le dos plié sous le fardeau de pain, de fruits, d'œufs, de fiasques d'huile et de vin qu'ils rapportaient au couvent. Il n'y avait là rien pour la tristesse et la mort. Qu'est-ce qui me ramena donc à cette pensée ?

« Quoi qu'il en soit, j'écrivis les premières strophes de cette harmonie aux sons de la cornemuse d'un pifferaro aveugle, qui faisait danser une noce de paysans de la plus haute montagne, sur un rocher aplani pour battre le blé, derrière

la chaumière isolée qu'habitait la fiancée. Elle épousait un cordonnier d'un hameau voisin, dont on apercevait le clocher un peu plus bas, derrière une colline de châtaigniers C'était la plus belle de ces jeunes filles des Alpes du Midi, qui eût jamais ravi mes yeux. Elle m'apporta des raisins, des châtaignes et de l'eau glacée, pour ma part de bonheur. Je remportai, moi, son image. Encore une fois, qu'y avait-il là de triste et de funèbre ? Eh bien, la pensée des morts sortit de là... »

Qu'on relise lentement ce morceau, qu'on s'arrête sur les chutes de phrases musicales : « Les maremmes de Toscane et la mer de Pise... » — qu'on s'abandonne un instant à la suggestion des images : « les moines bourdonnant leurs psaumes, la cornemuse du pifferaro aveugle... l'eau glacée, pour ma part de bonheur... » — et l'on estimera peut-être que, dans notre langue, il n'y a guère de pages d'une aussi suave beauté, et qui nous apportent, avec cette grâce aisée et noble, l'air même et le nonchaloir d'une belle journée d'Italie.

*
* *

Et les fastueuses villas italiennes, leurs jardins, « leurs pelouses enserrées de cyprès, précédées de colonnades de marbre entrevues derrière la fumée des jets d'eau » ; les vieux palais de Rome, de Naples, de Florence, comme il les a aimés ! Avec quelle joie naïve, il montait, en invité des ambassades, leurs larges escaliers, ordonnés pour le déploiement des pompes princières ! Il ne les aime point en esthète qui met un nom sous chaque tableau d'une galerie fameuse, qui

s'extasie sur une majolique ancienne ou une dentelle de Burano, mais en voluptueux qui se laisse aller au charme facile et abondant de la vie italienne.

La Florence romantique de 1830 le ravissait. Il y goûta de belles heures, malgré ses occupations diplomatiques, qui semblent lui avoir été légères. Sitôt fermés les bureaux de la Légation de France, — « après les dépêches écrites, nous dit-il, je montais à cheval sur le quai de l'Arno. Je sortais de la ville par une de ces belles portes antiques qui conduisent aux campagnes voisines; j'errais seul entre les haies de figuiers, d'oliviers, de cyprès, qui revêtent ces collines d'une draperie un peu pâle, mais douce aux yeux, et j'écoutais les inspirations fugitives, presque toujours pieuses, qui me montaient de cette terre au cœur.

« Le soleil couché, je rentrais par les longues rues sombres, pavées de dalles retentissantes et tout embaumées par l'odeur de résine, qui s'exhale des charpentes des maisons et des palais de Florence, faites de bois de cyprès... Puis j'allais au théâtre assoupir mon âme et laisser ravir mes sens au son de la poésie de Rossini, dont une seule note vaut tous nos vers... »

*
* *

Il allait aussi rêver dans les églises, celles de la Renaissance et celles du XVIIIe siècle, les plus anciennes comme les plus modernes. Il se plaît dans toutes. Chose remarquable, en plein triomphe du gothique (Hugo va écrire sa *Notre-Dame de Paris*), il avoue son peu de goût pour les sombres

architectures des pays du Nord : « J'aime mieux, dit-il, les églises d'Italie, peuplées de tombes, de statues, de tableaux, véritables musées religieux, où l'on sent à la fois la hauteur, la grandeur et la sérénité lumineuse d'un culte plus moderne. La cathédrale n'est qu'un vaste sépulcre. Tout y est sombre, tout y gémit, rien n'y chante. Les voûtes sonores des églises d'Italie chantent d'elles-mêmes. Ce sont les temples de la Résurrection.

« J'allais souvent aux heures brûlantes du milieu du jour, à Florence, errer dans ces belles nefs de *San-Spirito,* de *Santa-Maria Novella* ou du *Duomo*. Ce furent ces églises qui m'inspirèrent cette hymne. Après les mers, après les Alpes, après les forêts et leurs murmures, ce qui contient le plus de poésie, c'est un temple... »

C'est ainsi qu'il commente une « harmonie » peut-être un peu vague, un peu pompeuse, mais dont le titre seul me plongeait dans des extases, au temps de mon adolescence : « *Hymne du soir dans les temples... A Madame la Princesse Aldobrandini Borghèse.* » Le déroulement de ces syllabes chantantes était pour moi comme un grand air d'orgue, sous une voûte d'église, à l'entrée d'un cortège nuptial ou triomphal. Lamartine jouait des mots, comme Rossini jouait des sons. C'est, avant tout, un musicien, et c'est par là encore qu'il est un Italien.

*
* *

Ou plutôt non : il n'est de nulle part, et il est *d'ailleurs*. Cest pourquoi, s'il a si profondément senti l'Italie, il ne l'a point *vue* comme nos des-

cripteurs modernes. Un musicien ne voit pas, il chante.

Lamartine a chanté comme un homme de la Méditerranée, qui se contente de jouir de la douceur de son ciel, de l'éternelle beauté de sa terre et de sa lumière, et qui y goûte une grande joie. Il est un pur instinctif, un primitif. Ni l'art, ni la littérature ne l'intéressent, en Italie. Au fond, il préfère Naples à Rome, Lucques et Fiesole à Florence. Il n'est sensible qu'à la nature et à la volupté.

Il a eu beau célébrer son Milly, sa Bourgogne vineuse, les prairies de la Bresse et les montagnes du Bugey. Il a eu beau parcourir l'Italie, la Grèce et l'Orient, en pèlerin passionné : il plane au-dessus de tous ces pays. Il n'est ni Français, ni Grec, ni Latin : lui, le grand cygne mélodieux, il est du pays de l'Azur.

(24 mai 1913.)

LE MORCEAU

Le monde entier sait que M. Gabriele d'Annunzio est actuellement l'hôte de Paris — et personne n'ignore non plus qu'il y est pour cause de littérature : il s'y livre à la documentation d'un futur roman parisien. De ce roman, comme jadis de *Chantecler,* nous ne saurons sans doute rien jusqu'au jour triomphal de sa publication. En attendant, l'illustre romancier-poète nous avertit cordialement que nous aurons une surprise : il a changé son esthétique. Quel ne fut pas mon étonnement, l'autre soir, de l'entendre ainsi résumer son nouveau credo littéraire :

— Et surtout pas de morceaux !

On peut interpréter diversement cette phrase sybilline. Mais il est difficile de n'y point lire la condamnation, sinon de tout ce que nous aimâmes, du moins de ce qui nous éblouit davantage dans l'œuvre du maître italien !... Comment ! Plus de morceaux ? M. Gabriele d'Annunzio, semblable à ce personnage de la comédie antique, est l'Homme qui se châtie lui-même dans ce qu'il a de plus cher et de plus précieux. Le morceau !...

Lorsqu'il professait à l'Ecole normale, Ferdinand Brunetière, après avoir mis en pièces un écrivain considérable, mais quelque peu hétérodoxe, avait coutume de terminer son exécution par cette formule consolante : « Et quoi qu'on y puisse justement reprendre, il n'est pas moins assuré que, tout de même, les morceaux en sont bons ! »

Les morceaux de d'Annunzio sont non seulement bons, mais admirables. Certains s'imposent au souvenir et vous chantent naturellement sur les lèvres, comme de grands airs d'opéra : ainsi, dans *L'Enfant de Volupté,* la symphonie sur la « Béatitude puerpérale de Septembre », — dans *Le Triomphe de la Mort,* l'élévation sur les voix de la Mer et ses langages innombrables, — dans *Le Feu,* le mythe quasi homérique de l'Orgue de Verre.

M. d'Annunzio va-t-il, désormais, nous priver — et se priver lui-même — de ces merveilleux développements ? Rassurons-nous, il n'y parviendra point, — pas plus que Wagner, qui, lui aussi, pour réagir contre les « morceaux » de la musique italienne, préconisait la « mélodie continue ». Or, les morceaux foisonnent dans l'œuvre du grand compositeur allemand. Personne même n'en a inventé de plus complets, de plus faciles à détacher de l'ensemble.

*
* *

En sacrifiant le « morceau » dans son futur roman parisien, l'auteur de *La Ville morte* pense-t-il se rapprocher davantage de notre esthétique française ?

Mais nos prosateurs les plus fêtés aujourd'hui accusent des tendances nettement contraires.

Maurice Barrès, par exemple, procède, au fond, comme le d'Annunzio d'autrefois : il est presque tout en morceaux. Qui ne se souvient de ces strophes étonnantes sur le Rossignol, dans *Les Amitiés françaises,* de la série de petits poèmes en prose qui composent un *Amateur d'âmes,* — et surtout de ce récitatif épique sur les funérailles de Victor Hugo, qui se dresse au milieu des *Déracinés,* comme un arc de triomphe au-dessus de la petite agitation utilitaire de nos villes modernes ?

Veut-on des exemples moins contemporains ? Renan, à qui l'on a fait, je ne sais pourquoi, une réputation d'atticisme, est peut-être, de tous nos auteurs, le plus fertile en morceaux. Les fabricants d'anthologies n'ont, comme on dit, qu'à se baisser pour en prendre. Il y en a tant qu'on ne sait lesquels choisir et que l'attention s'y éparpille, depuis la fameuse tirade de *La Vie de Jésus :* « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur !... » jusqu'aux phrases qui terminent le dernier volume de l'*Histoire d'Israël,* en passant par la trop célèbre *Prière sur l'Acropole.* Et les critiques ont beau jeu de montrer combien tout le reste est lâché et faible de style, en comparaison de ces morceaux très travaillés, et même, parfois, — chose surprenante en un auteur si grave, — amoureusement fignolés.

Va-t-on restreindre les exemples à des écrivains de pure lignée gauloise, les plus indemmes de recherche et de déclamation, comme un Jules Lemaître ? Chez ceux-là aussi, on retrouve l'ingénieux artifice du morceau. Pourquoi s'en plaindre ? C'est de bonne rhétorique ! Vous rappelez-vous certaines pages des *Contemporains,* où, justement, à propos de ce même Renan, revient, toutes

les dix lignes, comme un refrain : « Et pourtant, cet homme est gai ! » Avec la tirade : « Aimer Molière... » de Sainte-Beuve, c'est un des plus grands airs de bravoure qu'ait lancés la critique française.

Enfin, il n'est pas jusqu'à M. Anatole France lui-même qui ne file, de temps en temps, son petit couplet.

*
* *

Allons au fond de la question : j'entends bien qu'en proscrivant le morceau, on prétend s'insurger une fois de plus contre le vieux et inextirpable romantisme — ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal. Et conséquemment on s'imagine ainsi revenir à la pure tradition classique. Or, précisément ces classiques, dont tout le monde parle et que personne ne lit, ont pratiqué le « morceau » avec plus d'intempérance peut-être que les romantiques.

Mais Racine ? dira-t-on... Eh bien, oui ! Racine comme les autres ! De même que l'abbé Delille se glorifiait, en ses descriptions, d'avoir fait un chameau, un jeu d'échec, une cafetière et tant d'aurores et de couchers de soleil, qu'il ne pouvait les compter, de même Racine a fait le *Récit de Théramène,* le *Songe d'Athalie,* la *Conférence de Mithridate à ses enfants* et un nombre considérable d'autres morceaux non moins brillants, qui éclatent dans la nudité élégante de ses tragédies.

Si l'on se détourne discrètement de cette rhétorique un peu montée de ton, on se rejettera sans doute sur tel autre passage connu, comme la *Prière d'Iphigénie,* qui est, en vérité, délicieuse, et qui est encore un « morceau ». Mais cela, on

ne voudra point l'avouer. Il y va de l'honneur de Racine de n'avoir jamais fait de morceaux! Pareillement, on ne veut point reconnaître ce qu'il y a, chez lui, je ne dis pas d'invraisemblable et de romanesque, mais de violent, de déclamatoire et, parfois, de brutal. Ne voir en lui que le seul auteur de *Bérénice* est, on en conviendra, un jeu très distingué, mais bien paradoxal. Et réduire sa tragédie à n'être qu'une conversation sous un lustre, entre gens parfaitement bien élevés, c'est l'appauvrir singulièrement.

*
* *

En réalité, l'art de nos grands classiques est d'une complexité et d'une souplesse bien plus grande que l'on ne croit généralement. La liberté de leur composition — liberté inconnue des modernes — s'inspire de la plus orthodoxe tradition gréco-latine. Un Virgile, un Sophocle, un Aristophane déconcerteraient nos contemporains par la façon audacieuse dont leurs fables sont traitées et ils les scandaliseraient par l'abondance de leurs « morceaux ». Le sec développement linéaire leur est inconnu. Sans cesse, ils admettent des épisodes, des intermèdes mythologiques ou lyriques, que nous taxerions hardiment de « hors-d'œuvre ».

Que dis-je? Ces hors-d'œuvre sont exigés, obligatoires. Ils étaient attendus par le public. Tout à coup, dans la comédie aristophanesque, le rythme changeait, la lourde cadence anapestique ébranlait la scène, annonçant l'entrée du chœur et le chant formidable de la Parabase, qui était un brusque saut du poète en pleine et immédiate réalité. Dans l'ode triomphale, on pouvait prédire

à point nommé le commencement du récitatif héroïque ou mythique. Et ce récitatif s'insérait dans la trame de l'ode, sans aucune de ces transitions, épaisses comme des câbles, dont nos lyriques d'aujourd'hui ont toujours besoin.

Ainsi, ces œuvres antiques nous apparaissent comme de vivantes architectures d'idées, de sentiments et d'images ; et les différents motifs ornementaux de ces palais ou de ces temples imaginaires n'ont pas plus de cohésion *logique* entre elles qu'il n'y en a entre le portique de l'Erechtheion et la balustrade à cariatides qui lui fait pendant. Il suffisait que les parties se fondissent dans une harmonie agréable à l'œil ou à l'imagination, que tel morceau fût balancé par le suivant, en vertu d'affinités esthétiques qui échappent d'abord à la raison raisonnante.

Nous autres, nous continuons à composer comme des vaudevillistes. C'est la composition théâtrale qui domine toute notre littérature. Et quel théâtre !... Un divertissement d'après dîner ! Il faut que l'intrigue ou le récit ne fatigue pas trop la tête du spectateur ou du lecteur. Exposition, nœud, péripéties et dénouement, voilà ce que nous imposons à nos auteurs depuis bientôt trois siècles. Etendue sur ce lit de Procuste, il n'y a pas une œuvre classique qui resterait intacte.

*
* *

Mais non seulement le « morceau » se justifie par la tradition dont les néo-classiques se réclament imprudemment : il est encore fondé en nature.

A moins d'ironiser de parti-pris, de se renfer-

mer dans une plate et médiocre histoire, de vouloir en dégager précisément une impression de platitude et de médiocrité, il est impossible qu'il n'arrive pas un moment, au cours du récit, où l'émotion s'exalte, où la vision de l'écrivain s'élargit, devient plus profonde ou plus aiguë. Alors le « morceau » s'impose à l'écrivain, comme un soulagement. Il est réclamé comme un plaisir par son public. Evidemment, dans un petit sujet, cet émoi se circonscrira rapidement. Deux ou trois phrases suffiront pour le traduire. Dans un sujet plus vaste, le morceau s'étalera aussi plus copieusement. Et point n'est besoin qu'il sorte *logiquement* de la fable. L'essentiel est qu'il soit amené par l'auteur, souhaité en secret par le lecteur, sollicité doucement par l'ambiance et par l'âme même de l'œuvre; enfin qu'il y éveille, d'un bout à l'autre, des correspondances et des résonances aussi précises que mystérieuses.

Cela revient à dire que le lyrisme est au fond de toutes les œuvres d'imagination, — qu'il soit contenu, ou qu'il déborde, qu'il affecte la concision intense d'un Stendhal, ou au contraire l'ampleur torrentielle d'un Hugo. Ce lyrisme, dès qu'il se soulève, suscite immédiatement le « morceau », comme le rythme plus joyeux de la vie suscite le chant.

Admettons qu'il y ait des sensibilités paresseuses, ou pauvres ou timides, ou, comme on dit aujourd'hui, très « surveillées » : à moins d'être tout à fait nulles, elles n'échappent point à cette loi du rythme. Il n'y a que les impuissants qui n'aient pas de « morceaux ».

(Mai 1910.)

UN LIVRE

Voici un livre, en effet. Je veux parler de *L'Océan* de Charles Géniaux. Bien que je connaisse et que j'aime l'auteur depuis longtemps, j'avoue qu'à la seule lecture du titre, j'eus un mouvement de défiance. « L'Océan ! » Une telle enseigne, au seuil d'un roman, me parut à la fois bien fastueuse et bien vague. Ayant tourné la feuille de garde, je lus cette dédicace : « A Son Altesse la Princesse Lucien Murat, née Rohan-Chabot. » Les princesses, l'Océan, toute la lyre ! Je me disais : « Folie des grandeurs ! »

C'est dans ces sentiments assez tièdes que je m'embarquai sur l'*Océan* de Charles Géniaux. Le départ, je dois l'avouer aussi, fut un peu houleux. Je m'impatientais de ne pas distinguer tout de suite et bien nettement le sujet du livre. Puis, peu à peu, je le vis se dessiner avec une puissance, qui fit taire toutes mes objections. Le

paysage où se déroule la fresque tourmentée et douloureuse du récit, ce paysage, brossé avec une fougue et une intensité extraordinaires, me remplissait d'une mystérieuse horreur. De la foule indigente et rude qui s'y agite, se levaient des personnages héroïques, austères, ou pitoyables, en qui s'incarne l'âme indomptable et pourtant résignée de la vieille Armorique, pliée sous le poids des misères et des vices héréditaires, sous les fatalités du sol et de la mer, et pourtant frémissante d'une énergie inépuisable, soulevée par un grand souffle spiritualiste, plus fort que le souffle dévastateur de ses tempêtes.

Et je compris que le titre du livre n'est que le nom de son principal personnage, l'Océan, l'éternel Ennemi, contre lequel la terre bretonne, depuis des millénaires, par les bras et les cœurs de générations innombrables, soutient le combat tragique de son existence. Et je compris aussi que la dédicace à Mme la Princesse Murat, « cœur breton », en qui se perpétue la splendeur de la Race, n'est pas une vaine élégance.

*
* *

Je connais mal la Bretagne, l'ayant à peine entrevue, il y a bien longtemps. A vrai dire, pour mes yeux de Lorrain déraciné, rien n'existe que les pays du Midi, ou, plus exactement, du Sud, — les grandes étendues désolées et radieuses des régions désertiques. J'ai donc mal vu la Bretagne. C'était en été. Je m'en souviens comme d'un pays triste et doux, environné d'une mer toute bleue, où, parfois, les couchers de soleil

déployaient, dans le ciel embrasé, une étonnante magnificence.

La Bretagne de Géniaux est tout autre. Elle est âpre et funèbre. Il l'a peinte presque uniquement en ses aspects d'automne et d'hiver. C'est bien ainsi, sans doute, que la voient ses héros, les sardiniers de Penmarch, pour qui la terre natale n'a guère de sourires et pour qui la mer est le lieu où l'on peine. Une mer glauque, presque toujours méchante, une mer démontée, parcourue sans cesse par la cavalerie des vagues aux crinières d'écume, écrasée et creusée par les masses roulantes et hurlantes de la rafale; une presqu'île minée par le flot, réduite à l'état squelettique et sur qui plane la perpétuelle menace des eaux; une atmosphère de brouillard, hachée par l'embrun; les ténèbres denses de la nuit que déchire, par intervalles, l'éclair tournant du phare d'Eckmühl, lumière spectrale, où surgissent, dans le noir, des profils d'usines et de cabarets, où se démène une humanité empoisonnée d'alcool, mais enragée à vivre, — voilà le décor.

Et, sur ce fond lugubre, l'éternelle histoire d'amour, une idylle sévère et poignante, véritable fleur d'amertume, comme il en peut pousser sur ces plages inhospitalières. Fanch Trémeur, patron sardinier, sauveteur par profession et par vocation, s'éprend d'une jolie fille de Penmarch, qui, naturellement, ne l'aime point. Elle n'aime point ce marin sobre et dur, cet homme de devoir, parce qu'elle devine dans son cœur une rivale — la mer. Et pourtant, le rude amant dédaigné meurt de son amour. Il se tue volontairement dans un sauvetage désespéré, d'un héroïsme fou. Ses pêcheurs, soulevant le corps roide entre

leurs bras, le ramènent d'abord au logis, comme s'il vivait toujours. Ils frappent à la porte de sa mère, la veuve Trémeur, qui, depuis la mort de son homme, n'a jamais souri :

— Madame Trémeur, ouvrez, madame Trémeur !... Comme ça, on vous ramène votre fils !...

Rapidement, ils s'agenouillent, ils pleurent devant le cadavre, et ils s'en vont : il faut rentrer au plus vite le canot de sauvetage dans son abri. Et puis, la besogne quotidienne les attend, la lutte ininterrompue contre le vent et la houle. Modeste épisode d'une histoire sans fin, le geste héroïque de Trémeur est éternellement à recommencer.

*
* *

Sans doute, à feuilleter distraitement ce livre, beaucoup s'empresseront d'y dénoncer un revenant du naturalisme. Terrible accusation ! Aujourd'hui, il est de bon ton de se signer à ce nom maudit. Si nous connûmes autrefois une Terreur naturaliste, nous connaissons à présent une Terreur du doucereux, qui est proprement effroyable. Nous naviguons en pleine préciosité, nous nous enlisons dans le marécage du Tendre. On attend un Boileau pour mettre à la raison nos Cathos et nos Trissotins.

Est réputé *naturaliste* tout ce qui est fort et franc. Les critiques eux-mêmes n'y regardent pas de si près. Des analogies les plus extérieures dans la forme, ils concluent à l'identité du fond. Or, le livre que voici, s'il s'apparente, par la richesse descriptive, aux œuvres naturalistes, s'en distingue absolument par les tendances et par l'inspiration. Et d'abord, il est chaste. C'est le

grand signe : Zola et son école ne le furent jamais. S'il n'est pas précisément optimiste, il respire, d'un bout à l'autre, une énergie virile et confiante, qui est à l'antipode du pessimisme noir de nos devanciers. Loin de ridiculiser ou d'avilir les humbles, il les comprend, il les excuse. Il déborde de tendresse, de pitié, et, redisons-le encore, d'héroïsme. En face des éléments aveugles et stupides, la volonté humaine est exaltée.

Evidemment, l'art n'en est point gracieux. Mais pourquoi proscrire la force au nom de la grâce, comme si, d'ailleurs, elles étaient incompatibles? Pourquoi imiter en cela la sottise des naturalistes? Parce que les orchidées sont en vogue, pourquoi condamner les violettes et les pois de senteur, ou réciproquement? Par exemple, il est vraiment incroyable que les pasticheurs du classicisme, dans ce qu'il a de pire, essaient de nous imposer leur triste manie, comme la seule forme d'art française et même possible.

Tous les impuissants se ressemblent en cela. Ils sont comme le renard de la fable qui, parce qu'il a la queue coupée, voudrait que tout le monde se la coupât.

Ce qui me frappe, au contraire, dans le livre de Géniaux, c'est la vigueur du tempérament qu'il décèle. Or le tempérament est peut-être la moitié du génie. Je sais bien qu'il a, aujourd'hui, mauvaise presse. Il est devenu synonyme de verbalisme, de virtuosité facile, voire d'inintelligence et de vulgarité. Et je reconnais très volontiers que les naturalistes sont, en grande partie, responsables de cette erreur. Certes, ils furent gens de tempérament, mais la plupart sans culture, sans goût, sans ouverture d'esprit, aboyant contre toutes les traditions, tant litté-

raires que sociales, par routine romantique et révolutionnaire. Et ainsi ils ont discrédité le tempérament.

Mais celui-ci, si instinctif qu'il soit, peut très bien s'allier avec toutes les qualités et toutes les préoccupations qui font le civilisé supérieur, l'écrivain de haute culture classique. Gœthe, Flaubert en sont de parfaits exemples. Il n'existe même d'écrivain complet qu'à cette condition, et c'est une des bizarreries de notre époque qu'il y faille insister avec force sur cette vérité, qui, en d'autres temps, serait une pure banalité. Sans le tempérament, sans la vocation impérieuse qui fait que l'on se donne à l'art avec une passion exclusive et jalouse, il n'y a plus que des amateurs. Je me hâte de reconnaître d'ailleurs que l'art des amateurs a sa place à côté de l'autre, — mais non pas au préjudice, ou jusqu'à la négation de l'autre.

*
* *

Il y a donc du tempérament dans le livre de Géniaux. Il y a aussi un sujet — un beau sujet : chose rare aujourd'hui. Rien de plus naturel pourtant qu'un écrivain de race se choisisse d'instinct une matière digne de lui.

Néanmoins, c'est une mode, à présent, de se rejeter sur les sujets les plus ingrats ou les plus microscopiques, afin de briller davantage par sa virtuosité, ou sous prétexte que le sujet le plus humble contient des abîmes de poésie ou de sentiment accessibles aux seuls malins. Elégamment, on nous prévient dès le début d'une histoire, que l'aventure en est banale, les personnages quelconques, le milieu et le décor insigni-

fiants. Et l'on prétend nous y intéresser quand même. On y arrive en effet, mais au prix d'un long ennui d'abord, et, ensuite, d'une supercherie, en fraudant avec les règles du jeu qu'on a posées soi-même, en réintroduisant subrepticement dans l'histoire les « beaux sentiments » qu'on avait prétendu en bannir, en exprimant avec de grands mots des actions ou des émotions fort communes. C'est ainsi qu'on parvient à gonfler ce qui, naturellement, est plat, et à exalter ce qui est médiocre.

Les romans conçus selon cette méthode paradoxale peuvent bien offrir un certain charme de nouveauté. Mais que ce charme est fragile! Ce sont des triomphes sans lendemain, des réussites sans avenir. Les heureux auteurs de ces acrobaties littéraires si distinguées ressemblent à ce petit acteur d'Antibes, dont on a retrouvé, par hasard, l'épitaphe, après des siècles d'oubli : *Biduo saltavit et placuit,* il dansa et il plut... oui, pendant deux jours!

Heureusement, des œuvres comme *L'Océan* de Géniaux nous apportent le témoignage que la grande tradition du roman n'est pas interrompue. Depuis quelque temps, d'autres indices nous avaient déjà confirmés dans cette espérance. Les romans catholiques d'Emile Baumann, *L'Immolé, La Fosse aux lions,* et, tout récemment, la puissante et un peu étrange nouvelle de Gaston Chérau, *Le Monstre,* nous ont prouvé que la littérature romanesque n'a point renoncé ni aux sujets riches, ni à la couleur, ni à l'imagination, ni à l'ampleur de la composition.

Encore une fois, il serait absurde, au nom de cette forme d'art, de condamner et de proscrire toutes les autres. La tyrannie de la mode est

chose insupportable et odieuse. Espérons seulement que les grandes qualités, les vertus cardinales du roman vont lui revenir et qu'à côté de l'art des amateurs, — lequel est capable des plus brillantes rencontres, — on consentira de nouveau à faire une toute petite place à l'art des artistes.

(7 septembre 1913.)

LA QUESTION DU LATIN

Le latin est à l'ordre du jour.

On renonce à compter ceux qui s'instituent les champions des vieilles humanités à peu près expulsées de nos programmes scolaires. C'est une véritable émulation, non seulement parmi les gens de lettres, mais même parmi « les gens de mathématiques », comme disait Brunetière. Si le latin, suivant une phrase célèbre, est le pain de toute une catégorie de professeurs, les scientifiques, convenons-en, mettent une coquetterie chevaleresque à défendre le bien d'autrui.

Ainsi, le latin, étonné, voit accourir à son secours une foule de personnes qui, jusque-là, n'avaient jamais pensé à lui. Tel qui est inexpert à traduire la moindre phrase de Tite-Live crie à la décadence du génie français, parce que nos lycéens ne pratiquent plus aujourd'hui le *Conciones*. Mais quoi? le latin est à la mode. On a l'air d'y être compétent. Et puis, cela vous fait toujours une petite réclame très distinguée.

*
* *

J'avoue que, pour ma part, je ne saurais trop applaudir à cette belle croisade conservatrice. En un temps où tout ce qui fut la France s'en va peu à peu sous les coups des sectaires, il est réconfortant de voir quelques bons esprits s'efforcer pieusement de sauver au moins les débris du passé. Mais je crains qu'un zèle un peu inconsidéré n'égare ces hommes de foi et qu'ils ne plaident point leur cause comme il faudrait.

En effet, les arguments qu'ils invoquent sont, avant tout, utilitaires. Or le caractère propre du latin, et son principal mérite, c'est de ne servir à rien. Ensuite, ces arguments utilitaires prennent, sous certaines plumes, on ne sait quelle vague teinte démocratique. Or la culture latine, convenablement entendue, est la plus aristocratique qui soit.

On nous dit : « Nos jeunes gens écrivent mal le français, parce qu'ils ne savent plus le latin. Et ils ne savent plus composer ni exposer leurs idées, parce qu'ils délaissent les auteurs anciens, nos maîtres dans l'art de la composition. Donc, revenons au latin, étudions les rhéteurs de Rome, si nous voulons avoir des bacheliers capables de mettre une phrase française sur ses pieds, ou des ingénieurs aptes à rédiger un mémoire. »

Tout cela me paraît fort contestable, ou, en tout cas, à côté de la question.

*
* *

Le français s'apprend-il par le latin ? Ce ne serait qu'un jeu de démontrer que, pour le fond

de la langue, pour les mots de formation populaire, leurs étymologies ne figurent point, ou, pour ainsi dire point, dans les textes classiques, — je veux dire ceux qu'on explique sur les bancs. La majeur partie en est tirée du bas-latin, qui n'est guère près de pénétrer, que je sache, dans nos collèges. Quant aux mots de formation savante ou littéraire, il est bien certain qu'ils dérivent du latin classique. Mais — si l'on ne quitte pas le terrain utilitaire — quel besoin y a-t-il d'imposer à des enfants la tâche difficile et longue d'apprendre toute une langue morte, sous prétexte de leur faire entendre, en leur propre langue, une centaine de mots d'origine étrangère? L'usage et les dictionnaires y suffisent amplement. La preuve, c'est que beaucoup de nos contemporaines, qui n'ont jamais ouvert une grammaire latine, écrivent le français, non seulement d'une manière charmante, mais bien plus *française* que maint professeur de Sorbonne qui a passé sa vie dans le latin.

Allèguera-t-on qu'elles ignorent l'histoire des mots et les variations de leur sens? Je l'accorde — et j'accorde aussi que, si cette connaissance n'est pas indispensable à un écrivain de race, un érudit, un lettré doit connaître l'histoire de la langue. La majorité des Français n'en a que faire. On peut sentir toutes les finesses de Corneille et de Racine sans savoir le latin. Le catalogue de leurs latinismes tient en deux ou trois pages. Quel besoin, je le répète, d'apprendre toute une langue morte, pour s'expliquer, dans ces auteurs, une cinquantaine d'expressions ou de tournures exceptionnelles.

*
* *

J'irai même plus loin. Je rappellerai aux défenseurs utilitaires du latin, que le génie de la langue latine est très différent du génie de la nôtre — autant qu'une langue synthétique peut différer d'une langue analytique : et ainsi, bien loin que *le sens du français* s'acquière par la pratique des auteurs latins, ce serait plutôt le contraire qu'il faudrait soutenir.

Que la version latine, le thème latin soient des exercices d'ingéniosité, de sagacité, d'assouplissement intellectuel, je n'y contredis pas. Mais qu'ils apprennent le français, c'est ce qui me paraît bien improbable. Les habitudes de la pensée latine sont trop dissemblables des habitudes de la pensée française ! J'en appelle à tous ceux qui ont eu à écrire des thèses latines sur des sujets français et modernes. Tandis que le grec ancien se prête sans trop de peine à l'expression de nos idées, le latin y répugne d'une répugnance presque invincible. Le moule de la phrase latine est une gêne pour notre pensée analytique française.

Cela est si vrai qu'au XVIIe et au XVIIIe siècles, les gens à latin de l'antique Sorbonne éprouvaient des difficultés incroyables à écrire en français : leur cerveau latinisé était rebelle à l'expression littéraire dans leur propre langue. Lorsque le bon Rollin, à l'âge de soixante ans, s'essaya, pour la premiere fois, à s'exprimer en français dans son *Traité des Etudes,* tout le monde s'étonna qu'il y eût si bien réussi. Et le chancelier d'Aguesseau, le félicitant de son ouvrage, lui disait sans trop d'ironie : « Vous parlez le français comme votre langue naturelle. » Ces hommes

du XVIIIe siècle, meilleurs humanistes que nous, n'attendaient point du latin ce qu'il ne pouvait pas donner.

*
* *

Qu'on feuillette, enfin, si l'on en a le courage, les préfaces d'éditions classiques rédigées, dans la première moitié du XIXe siècle, par des professeurs qui n'enseignaient guère que le latin : leur phrase est d'une lourdeur inimaginable, et, si l'expression n'est pas absolument impropre, elle est singulièrement pénible et embarrassée. Ces pédagogues pouvaient être très forts en discours latin : ils n'avaient pas le sens du français.

Si donc, pour des érudits, des philologues, la connaissance du latin contribue, dans une certaine mesure, à la connaissance scientifique du français, il est inexact, dans la pratique, que cette connaissance facilite l'aptitude à s'exprimer et à écrire dans notre langue.

Les auteurs latins peuvent-ils, du moins, enseigner à nos jeunes gens les secrets de la composition française ?

J'en doute encore. Dernièrement, on a mené grand bruit autour de la lettre d'un directeur de compagnie industrielle se plaignant de ce que ses subordonnés fussent incapables de construire un rapport de fin d'année ; à l'en croire, l'abandon du latin en était la cause. Cela me paraît un aperçu plus littéraire que scientifique. Car, enfin, voit-on un ingénieur composant ses rapports sur le modèle des harangues de Cicéron ou même des discours abrégés de Tite-Live ?

La vérité, c'est que les procédés de composition propres à l'esprit français ne ressemblent

que d'une façon lointaine aux procédés de composition des rhéteurs et des poètes anciens. Le plan d'une harangue cicéronienne, avec ses lieux-communs, ses digressions, ses narrations interminables, son exorde pris de très haut, est impossible à reproduire pour des modernes ; pratiquement, la valeur pédagogique en est presque nulle.

*
* *

Même en se plaçant au point de vue restreint de la culture esthétique, on sera amené à faire des réserves pareilles pour les poètes et les prosateurs latins. Un poète français qui composerait comme Virgile (je ne parle pas des lyriques grecs, dont la composition est encore, pour nous, une énigme), ce poète-là serait accusé de verser dans le hors-d'œuvre et de cultiver le morceau au détriment de l'ensemble. L'ordonnance d'une tragédie ou d'une comédie ancienne est aussi éloignée qu'il se peut de nos règles scéniques. Que dire, après cela, du roman, le plus libre de tous les genres? Etant donné les exigences de l'esprit français et les tendances littéraires actuelles, un roman construit, par exemple, sur le modèle de *l'Ane d'or* d'Apulée, passerait pour très mal composé.

Je le regrette. Je trouve que la composition française, comparée à celle des auteurs latins, même classiques, a quelque chose de sec, de raide, d'étique, de contraire au libre mouvement de la vie, comme au grand sens de la beauté. Mais enfin, c'est ainsi ; de sorte qu'au point de vue purement scolaire autant qu'au point de vue de la haute culture, les grands écrivains latins ne peuvent pas être pour nous des maîtres aussi bienfaisants qu'ils devraient être.

*
* *

Et pourtant, comme tant d'autres, je suis un partisan convaincu du latin et des vieilles humanités... Mais à une condition, c'est qu'il soit bien entendu que cet enseignement n'a point un caractère d'utilité.

Ce serait lui ôter toute signification et toute efficacité que d'en faire un auxiliaire de l'enseignement du français. Les littératures anciennes doivent être enseignées pour elles-mêmes, et cela dans un esprit littéraire : c'est-à-dire que l'enseignement secondaire doit revenir à ses traditions délaissées, sans nulle concession aux méthodes primaires. Rien ne serait plus désastreux que d'enseigner le latin selon ces méthodes-là, comme font les Allemands dans leurs gymnases et comme la Sorbonne d'aujourd'hui aurait une tendance fâcheuse à le faire. Si antidémocratique que cela soit, il importe que les deux ordres d'enseignement demeurent séparés.

Il ne s'agit nullement d'emmagasiner des règles de grammaire, des faits et des dates, de se perfectionner en français, de se munir d'un gagne-pain quelconque : il s'agit de sauver et de maintenir nos traditions d'art et nos traditions intellectuelles.

Culte du bien-dire, culte de la beauté, élégance, précision, concision et clarté de la pensée, les vieux maîtres de Rome nous ont appris tout cela. Si ce n'est pas de *cela* qu'il s'agit, je me demande à quoi le latin peut bien nous servir.

(9 juillet 1911.)

« EN GRÈCE »

Tel est le titre d'un splendide et monumental volume, paru voilà deux ans, et que connaissent bien les lettrés et les amateurs. Son poids, sa magnificence, l'espace qu'il occupe vous étonnent d'abord. Lorsqu'il l'ouvrit pour la première fois, un de mes amis me disait : « Ce n'est plus de la typographie, c'est de l'architecture ! » Mais le contenu du volume tient toutes les promesses de la façade. Jamais la Grèce classique, la Grèce des ruines et des grands paysages, n'a été représentée aux yeux par des images plus belles, plus complètes, ni plus véridiques.

L'un des auteurs, M. Frédéric Boissonnas, a illustré le volume d'une série de photographies et d'héliogravures qui sont considérées par les gens du métier comme le dernier mot de l'art. Et son collaborateur, M. Daniel Baud-Bovy, y a joint, sous la forme d'un récit rapide et coloré, un commentaire qui n'est point inégal à un si redoutable sujet : c'est tout dire. Ecrire, aujourd'hui, sur la Grèce, est une entreprise tellement difficile, qu'il

faut admirer l'écrivain, s'il réussit à se faire lire avec agrément et profit.

Engagés par le succès de cette première publication, MM. Boissonnas et Baud-Bovy en préparent, en ce moment, une seconde, qui comprendra, cette fois, la description de la Grèce maritime, les Cyclades et la Crète : horizons tout neufs, véritable révélation pour la plupart d'entre nous.

Ces livres ne sont pas seulement des monuments typographiques. Ils marquent la reprise d'une très ancienne et très intelligente tradition, commencée au XVIIIe siècle par la Société des dilettantes anglais, continuée chez nous, à la même époque, par nos amateurs, dont le plus célèbre est Choiseul-Gouffier, l'auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce*. Replacer les ruines et, en général, les débris de l'art antique dans leur cadre naturel, essayer de les ranimer et de les réchauffer un peu à la lumière qui les éclaira, au temps de leur splendeur intacte, en un mot demander à la Grèce d'aujourd'hui de nous conduire doucement vers celle du passé, — telle est l'idée sous-entendue ou exprimée dans cette sorte d'ouvrages.

*
* *

Reconnaissons-le d'abord : la Grèce est une pièce si considérable de notre armature intellectuelle qu'on ne peut y toucher sans ébranler tout le reste. Mais on a tellement bâti sur le bloc fondamental qu'il se laisse malaisément découvrir. La superstition littéraire prend souvent de simples trompe-l'œil, d'éphémères cailloutages pour les assises mêmes du temple. Ne lui soyons pas trop sévères. Acceptons les égarements du

culte comme un hommage intentionnel rendu à la divinité véritable.

A vrai dire, il y a bien des façons de concevoir la Grèce antique : presque toutes sont légitimes, à condition qu'elles ne soient pas exclusives, qu'elles essaient de se compléter, de se concilier et de se limiter entre elles.

On peut s'imaginer l'Hellade comme une sorte d'Arcadie poétique et plastique, petit monde idéal, composé d'après les plus frappantes images de la statuaire, de l'architecture ou de la littérature helléniques. Forcément, c'est là une construction assez arbitraire, où le caprice et la mode jouent un grand rôle, où la part de la réalité se mesure à la somme de nos connaissances, toujours bien incertaines, ou bien superficielles. La Grèce de Racine et de Fénelon n'est pas celle d'André Chénier, qui ne ressemble guère à celle de Leconte de Lisle, laquelle ne nous satisfait plus aujourd'hui.

Avec moins d'ambition peut-être, on peut aussi concevoir la Grèce comme un pur idéal de culture esthétique et littéraire. L'héritage grec se réduirait à un certain nombre de préceptes généraux concernant l'art de parler, d'écrire, de sculpter et de bâtir. C'en est assurément le plus solide et le plus durable, ce qu'il y a d'intangible dans notre tradition intellectuelle, bien que ces préceptes tout généraux soient sujets, dans la pratique, à une foule de conditions nouvelles, imprévues des anciens. Par eux, nous touchons à des réalités ; quand nous en discutons, nous savons ce que nous voulons dire. Nous pouvons nous moquer des gens qui dissertent sur l'atticisme d'Anatole France ou sur le style platonicien de Renan : nous démêlons fort bien ce que c'est qu'un écri-

vain attique, et à quoi se reconnaît une phrase de Platon.

Mais nous voulons davantage : nous prétendons saisir, dans la Grèce ancienne, une réalité historique. Alors commencent des difficultés inextricables. D'abord, notre science est courte. Les ordinaires littérateurs se fabriquent une idée de la Grèce au hasard des lectures : quelques chants d'Homère, une tragédie de Sophocle, un dialogue de Platon, plus ou moins bien traduits, leur suffisent. Même parmi les professionnels, combien ont lu les textes, — tous les textes ? On citait autrefois Fustel de Coulange comme ayant accompli cette prouesse. Il n'a pas eu d'imitateurs... Ensuite, ces textes sont en petit nombre ou ils nous renseignent mal, ou pas du tout, sur ce que nous tiendrions le plus à savoir. Beaucoup, et de très importants, — ont péri dans le naufrage du monde antique. Et ainsi notre information admet bien des lacunes.

A supposer même que les livres puissent nous fournir tout l'enchaînement chronologique, tout le squelette de l'histoire, il nous manquerait encore, pour la comprendre, l'intuition des milieux et des âmes, qui, à de pareilles distances, n'est plus guère possible. Des voyages aux tombeaux des races mortes, la perception de vivantes et persistantes analogies pourraient peut-être nous aider à vivifier les vieux textes. Mais les hommes de cabinet ne s'en soucient point. En général, plus une histoire est savante, moins elle satisfait notre curiosité.

*
* *

Veut-on se borner à la connaissance des monuments figurés, — à celle de l'art grec, isolé des

autres manifestations du génie hellénique, les difficultés sont presque aussi invincibles. Ces monuments sont rares, beaucoup plus rares que les monuments écrits; ils sont éparpillés dans tous les musées de l'Europe ou réduits à l'état de vestiges évanescents. L'histoire de l'art grec se résume en quelques faits insuffisamment connus et reliés entre eux par d'obscures hypothèses. Comment asseoir un jugement d'ensemble sur des données aussi incomplètes? La technique, dans ce qu'elle a de plus élémentaire, nous échappe souvent. Nous ne savons même pas comment les temples grecs étaient éclairés.

Ce qu'il y a de pire, c'est que ces monuments, déformés ou mutilés par le temps, ont pris, pour nous modernes, un sens qu'ils n'avaient pas pour les anciens. Ce sont des *ruines*. Or, rien de plus romantique que la ruine. Elle est quelque chose de vague et d'inachevé, d'absolument contraire à la perfection, au *fini* recherchés par le génie grec. Les Propylées d'aujourd'hui sont une porte ouverte sur le Rêve. Ils ne disent rien de précis, ils ne parlent plus un langage vraiment classique à l'esprit qui les contemple.

La terre même qui a produit cette plastique et cette architecture merveilleuse — la Grèce enfin, — nous la voyons autrement que les Grecs. Nous aimons et nous décrivons la nature pour elle-même. Eux, s'ils étaient poètes ce n'était pas précisément la nature qu'ils voyaient, mais les dieux dont elle était pleine. D'ordinaire, ce n'était point tant son détail pittoresque qui les enchantait, que ses commodités ou son agrément, ce qu'elle avait de bon ou d'aimable.

Ils n'étaient pas plus exigeants que les Orientaux d'aujourd'hui. L'ombre d'un figuier, la fraî-

cheur d'une source, l'opulence d'une treille chargée de grappes comblaient tous leurs besoins d'imagination. Et puis, ils voyaient petit. Leur vision ne s'échappait guère hors d'un cercle restreint, où elle aimait à se reposer sur quelques objets agréables et familiers. J'ai, en ce moment, sous les yeux, une des meilleures illustrations de Boissonnas. Elle est d'un très grand effet : c'est la terrasse de Delphes, penchée au bord de son précipice, toute blanche sous la noirceur des roches perpendiculaires qui la surplombent. L'ensemble, tout contracté qu'il est, est immense et écrasant.

Or, je suis bien sûr que jamais un Grec n'a vu Delphes sous cet aspect formidable : ce qu'il en apercevait, c'était le fronton d'Apollon, les édicules des trésors, le bassin de Castalie avec sa grotte tapissée d'ex-votos et enfumée par les lampes perpétuelles. Son œil répugnait à ces vastes perspectives qui nous plaisent tant : il les supprimait d'instinct du champ de sa vision. Cette vue de Delphes, pourtant d'une exactitude scrupuleuse, lui eût semblé presque fausse. En réalité, c'est une image romantique, où, pour le goût ancien, la nature tient trop de place.

*
* *

Renan disait donc vrai dans sa *Prière sur l'Acropole* ! Outre nos ignorances irrémédiables, nous apportons, en Grèce, un cœur et un esprit profondément gâtés. Mais il serait puéril et vain de vouloir nous changer. Nous ne deviendrons jamais, — même par un effort surhumain de la pensée, — des contemporains de Périclès. S'il en est ainsi,

— pour tous ceux qui ne sont ni des historiens, ni des esthéticiens de profession, — n'est-il pas plus sage d'accueillir simplement la Grèce d'aujourd'hui telle qu'elle s'offre à nous, avec la splendeur de sa lumière, la parure de ses ruines et de ses paysages ?

Il ne s'agit point de piétiner le passé. Au contraire. Arrivons en Grèce, si nous pouvons, avec une mémoire ornée des plus belles formes et des plus beaux souvenirs de l'art et de la littérature des anciens Grecs. Mais ne repoussons point la beauté présente. Essayons seulement de prolonger la vision antique par la vision moderne et de sauver du passé tout ce qui peut en ressusciter en nous. La tradition n'est point autre chose : c'est le passé toujours vivant. Il est bien entendu que nous ne pouvons pas voir le Parthénon dans l'esprit et avec les yeux d'un Athénien du ve siècle. Nous ne le tenterons pas, mais nous ne négligerons rien des circonstances et des motifs actuels qui peuvent nous le rendre intelligible ou sensible. Nous ne refuserons pas plus l'aide de la lumière et de l'atmosphère que celle des érudits. Si, avec l'idée d'ordre et de perfection qu'il symbolise pour nous, il lui faut, pour nous émouvoir plus intimement, la grandeur de son cadre, les reflets délicats des aurores et des crépuscules sur les dorures de ses marbres, nous l'avouerons en toute candeur, et nous nous livrerons, en toute sécurité, à l'émotion de notre cœur corrompu.

L'essentiel est de venir là sans pédanterie, le cerveau libre de tout système. A un esprit nourri des lettres anciennes, les ruines et les paysages de l'Hellade ne sauraient être insignifiants. Spontanément, ils nous émeuvent. Il suffit de les regarder avec amour... Nous sommes dans l'Ar-

chipel, nous louvoyons parmi les îlots. La caïque s'avance avec précaution. Voici Délos qui se dessine faiblement dans les pâleurs de l'aube. La mer est calme, lumineuse et suave, plissée à peine, çà et là, par les ondulations des vaguelettes autour des écueils, qui se réfléchissent, dans le cristal sans fin des eaux molles, comme des morceaux d'ébène. Le soleil monte, le Cinthe surgit peu à peu. Toute dorée et toute rose d'aurore, la coupole de la montagne apollinienne domine la terre fauve et le lac sacré, pur miroir, qui dort à ses pieds. Bientôt, l'île entière est rose, elle flotte dans l'or fluide du matin. Là-bas, au bord du rivage, se dresse la blancheur solitaire d'une colonne... Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, ni de feuilleter des livres, ni de descendre dans les tranchées des fouilles ouvertes autour des vieux sanctuaires. En cette minute, la beauté du monde est telle que tout ce qui sommeillait dans ma mémoire de lambeaux d'hymnes homériques et d'épithètes laudatives, tout cela s'éveille et se colore à mesure que le soleil se lève. Devant cette montée triomphale de l'astre, le mythe de la divinité de la lumière reprend un sens. Pour le pèlerin barbare qui contemple et qui s'étonne en son cœur, Délos la pierreuse est toujours l'île d'Apollon...

*
* *

Nous mettre sous les yeux un reflet certain de ces grands spectacles, voilà donc le service que nous rendent les auteurs de ce somptueux livre : *En Grèce*. Il est joyeux, ce livre ; il est tout palpitant de l'allégresse du voyage, tout imprégné

d'odeurs marines et de senteurs forestières, comme, dans l'Archipel, lorsqu'on est appuyé au bastingage du bateau, ou, dans les sentiers du Péloponèse, lorsqu'on suit la mule de l'agoyate.

En nous offrant, non seulement l'image des ruines et des paysages sacrés, mais aussi celle du berger et du paysan grecs, il nous ouvre des perspectives sur l'âme secrète de la race, il laisse transparaître à travers l'effigie moderne le fantôme du passé aboli. Il nous communique enfin des impressions vives qu'aucun texte, aucune glose érudite ne sauraient nous donner.

(2 mai 1912.)

III

NOS AUTRES FRANCES

La Patrie n'est pas là où dorment les morts : elle est partout où la France est vivante.

L'ALGER NOUVEAU

Une capitale ! C'est l'impression que j'ai eue tout de suite en débarquant. Autrefois, Alger n'était qu'une préfecture exotique. Je l'ai habité pendant dix ans, et voilà bientôt dix ans que je n'y suis revenu. En cet espace de temps relativement court, la transformation a été si rapide et si subite qu'au premier abord je ne m'y retrouvais plus. J'errais comme un étranger dans des quartiers jadis déserts, où j'avais eu mon logis. Des terrains vagues sont devenus des squares entourés de maisons neuves à cinq étages. On y a tracé de longues rues à arcades, on a démoli les anciens remparts, comblé les fossés des fortifications. Des boulevards en gradins escaladent les pentes abruptes de la zone militaire. Une immense avenue de près de six kilomètres se développe le long de la mer, qu'elle surplombe, depuis Saint-Eugène jusqu'aux environs du Jardin d'essai. A cet élargissement de la ville correspond une augmentation surprenante de la population. Il y a vingt ans, Alger ne comptait pas beaucoup plus de quatre-vingt-dix mille habitants. Ils sont aujourd'hui cent soixante-

dix mille. Reconnaissons que la ville s'est annexé les communes suburbaines. N'importe : la progression est d'environ quarante mille en dix ans. Un pareil phénomène de croissance ne peut guère se constater qu'en Amérique.

Si l'on veut en avoir la sensation immédiate, encore qu'un peu gênante, qu'on aille se documenter dans le populaire faubourg de Bal-el-Oued. Je me flatte de l'avoir connu assez bien, voilà quelque quinze ans. J'y ai placé la scène de mes premiers romans. Il n'était, en ces lointains parages, cabaret espagnol où je n'eusse quelques amis, parmi les gratteurs de guitare, habitués de ces lieux. J'y suis retourné un dimanche, et j'ai cru découvrir un pays inconnu. Non seulement l'aspect avait changé, mais les mœurs et la population du quartier. Ces petites rues de banlieue que j'avais vues si paisibles autrefois — à peine un peu plus animées le dimanche — étaient envahies par des foules en liesse, des foules tellement compactes que je m'y frayais difficilement un passage et que les tramways avaient peine à circuler. Le plus merveilleux, c'était la foison des enfants, un grouillement de bambins, à se demander où ils ont pu trouver des papas et des mamans pour les mettre au monde.

*
* *

Et ces foules populaires ne sont pas oisives et misérables comme celles de l'Italie ou de l'Espagne méridionale. Partout, on a l'impression d'une ruche en pleine effervescence. Cet élan d'activité, qu'on ne soupçonnait guère il y a vingt ans, est peut-être ce qui m'a le plus frappé

en arrivant ici. On sent un peuple qui a confiance dans son énergie, dans son avenir et dans les ressources de sa terre. Toutes les promesses, qu'il donnait depuis longtemps à ceux qui savaient l'observer avec sympathie, ont été tenues.

Des industries diverses sont en train de s'essayer. Mais la culture de la vigne domine tout. La dernière récolte a été excellente pour les colons. Celle-ci, paraît-il, s'annonce encore meilleure. Le vin coule à flot dans les fermes du Sahel. En files ininterrompues, des charrettes chargées de futailles ébranlent les voûtes sonores des quais de la Marine, encombrent les routes poudreuses où elles arrêtent les automobiles.

Hier, en traversant la région de Cherchell et de Marengo, je regardais avec admiration les interminables vignobles qui ont fini par conquérir le sol : labeur presque héroïque, si l'on songe à l'énormité de l'effort et à la promptitude avec laquelle il a été mené ! A chaque station du chemin de fer sur route, je respirais les émanations capiteuses des cuves de fermentation. Des ouvriers agricoles en bourgerons bleus, des Arabes en chéchias roulaient des tonneaux, poussaient des wagonnets... Quelle bonne odeur saine de labeur et de vie intense s'exhale de ce pays à la fois si neuf et si vieux, que l'intelligence et l'activité françaises ont régénéré !

*
* *

Cette fièvre de travail, ce grand mouvement de négoce et d'affaires ne nuisent point à l'antique beauté de la ville. Les Algérois, quelles que soient leurs occupations utilitaires et pratiques,

se soucient extrêmement de l'entretenir et d'y ajouter.

Ils bâtissent avec une prodigalité infatigable. Les terrains, me dit-on, ont décuplé de valeur pendant ces dix dernières années, et les constructions nouvelles qui s'y pressent me paraissent, en général, fort bien comprises. Avec ses rues larges et aérées, ses avenues monumentales, l'Alger moderne est en passe de devenir une des villes méditerranéennes les plus confortables et les plus agréables à regarder.

L'innovation la plus heureuse, peut-être, ç'a été de reprendre le vieux style indigène et de l'adapter aux exigences de la vie européenne. Des reconstitutions charmantes ont été réalisées en ce genre. Les coteaux de Mustapha et de Saint-Eugène se sont couverts de blanches villas, surmontées de la kouba mauresque et émaillées de faïences peintes. Rien de gracieux, dans la verdure sombre des cyprès et des eucalyptus, comme ces blancheurs claires et ensoleillées, où luisent doucement les polychromies décoratives chères aux anciens architectes du Moghreb.

Mais on a tenté davantage encore. De véritables édifices néo-mauresques, palais scolaires ou administratifs, s'élèvent un peu partout, dans l'Alger moderne. On y voit une préfecture qui ressemble à un Eden-théâtre, un bureau central des postes qui a toute la majesté d'un Alhambra, une gendarmerie nationale qu'on prend d'abord pour un Alcazar. On peut en sourire, on peut se moquer de cette architecture d'exposition universelle et, par exemple, regretter qu'on ait écrasé la charmante petite mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman sous la lourde masse de la médersa musulmane; néanmoins, l'idée étant admise, j'estime

qu'on ne pouvait guère en tirer un meilleur parti. Il suffit, pour rendre hommage au goût des Algériens, de se rappeler les bâtisses similaires qui déshonorent les rues du Caire et d'Alexandrie. Là-bas, c'est le triomphe de la pacotille et de la caricature carnavalesque. Ici, le sens français de la mesure a tempéré très à propos l'exubérance et l'enflure africaines.

Et puis enfin, il fallait *cela* pour le touriste qui, autrefois, pouvait se plaindre qu'Alger manquât de couleur locale. Aujourd'hui, on lui sert, au débarquer, un Orient de la Place Clichy, qui est exactement à sa portée et qui satisfait tout son idéal d'exotisme.

*
* *

Aux autres, à ceux qui savent voir et qui voyagent uniquement pour le plaisir de leurs yeux, le vieil Alger ménage toujours d'abondantes consolations. Je le dis bien haut, parce qu'on l'ignore trop en France, parce qu'on y est injuste pour les beautés pittoresques d'Alger et de l'Algérie, il n'y a rien de pareil dans tout l'Orient. La Casbah est un coin à peu près intact de vie musulmane au milieu d'une grande ville européenne. Tunis même n'offre rien d'aussi franc, d'aussi nettement caractéristique. Les mœurs indigènes y sont déjà contaminées par l'influence orientale. On y sent le bariolage levantin. Que dire, après cela, de Constantinople, de Smyrne, de Beyrouth, du Caire! Pour la beauté du costume, la fierté des types humains, l'absence de servilité et de parasitisme, Alger est cent fois au-dessus de toutes ces villes trop vantées.

Quant à l'aspect de la rue, il est autrement

original en Algérie qu'en Orient. Seulement, la couleur en est un peu crue et barbare, les odeurs un peu violentes pour les sensibilités des ordinaires voyageurs, pour tous ceux qui se font d'une ville un idéal de propreté à l'anglaise et qui en sont restés à la conception romantique de l'exotisme. Pour moi, après avoir erré dans tous les pays de l'Islam méditerranéen, je reviens toujours, avec le même frémissement de curiosité et d'allègre admiration, dans les petites rues ombreuses de la casbah d'Alger. Je ne vois que celles de Damas qui en approchent, et encore de bien loin : la physionomie n'en est pas aussi tranchée ni aussi vigoureuse.

Le charme incomparable, c'est de les parcourir le soir, quand elles sont silencieuses, plongées dans une pénombre un peu inquiétante, où l'on n'entend d'autre bruit que le souffle ténu d'une flûte arabe, derrière les hauts murs blanchis à la chaux, le heurt d'un marteau contre une porte basse et bardée de fer, dans les profondeurs d'une ruelle tortueuse, voûtée comme une cave; et surtout, le matin, quand les petites vestes roses des enfants papillonnent sur les placettes et dans les carrefours; que les colliers de piments et les quartiers de viande rouge éclatent aux éventaires des revendeurs et des bouchers indigènes, et que, tout à coup, dans l'écartement de deux pignons, derrière un minaret de mosquée, on aperçoit la mer bleue et la courbe harmonieuse des rivages.

*
* *

Ainsi, l'Alger mauresque, avec son décor puéril et charmant, ses populations aux draperies

flottantes, aux belles poses et aux calmes attitudes, empêche l'Alger moderne de glisser à l'inévitable vulgarité des villes actives et commerçantes. Le regard, froissé par les laideurs inséparables de la vie utilitaire, s'y repose aussitôt en des spectacles de beauté.

Nul lieu au monde plus éducatif que celui-là pour le jeune Français qui fait ses années d'apprentissage. Dans ce pays encore à moitié militaire, où l'histoire héroïque de la conquête est inscrite à chaque pas, où l'action civilisatrice accomplit maintenant des prouesses, où le travail humain s'organise avec une vigueur et une audace devenues trop rares chez nous, où la splendeur des ruines antiques rivalise avec celle des paysages, — il écoutera la leçon exaltante du passé, et il verra se dresser devant lui, en un vivant exemple, toutes les vertus viriles de notre race.

(27 octobre 1911.)

LE LYCÉE D'ALGER

A mon grand regret, je n'ai pas connu le *Vieux bahut,* l'antique bâtiment mauresque, qui, jusqu'en 1868, fut le lycée d'Alger. Je ne le connais que par les gravures anciennes et par la pieuse description qu'en a donnée Charles de Galland, un de ses plus brillants élèves. C'était, paraît-il, une ancienne caserne de janissaires turcs, qui s'élevait à l'extrémité de la rue Bab-Azoun, au bord du fossé des fortifications.

Poétique détail : on l'appelait la *Caserne des buveurs de lait.* En vrais Turcs, les farouches soudards qui l'habitaient étaient très friands de lait frais. Pour s'en procurer à bon compte, ils trouvaient tout simple d'arrêter à la porte de la ville — devant leur porte — les petis ânes des laitiers arabes et de prélever leur part sur la marchandise. Comme ils auraient pu prendre tout, étant maîtres et seigneurs, on leur était reconnaissant de se contenter d'une seule mesure de lait. Nous autres Roumis, nous avons changé ces habitudes, et c'est sans doute une des raisons entre mille qui nous valent le mépris des Arabes.

A partir de 1848, le lait des fortes études remplaça, pour les nouveaux hôtes de la caserne, le

petit lait des fellahs du Sahel. On nous assure que non seulement on y faisait maigre chère, mais que le logis désaffecté n'était pas très commode, qu'il était sale et délabré. N'empêche : indignons-nous contre ceux qui l'ont démoli. C'est un de ces nombreux actes de vandalisme qui finiront par transformer l'Alger mauresque en une grande ville européenne, aussi banale que confortable.

Il pouvait être inhospitalier : qu'il était pittoresque, ce Vieux bahut, si j'en juge d'après les estampes de l'époque ! Ses murs blanchis à la chaux et percés de petites fenêtres grillées se dressaient sur un escarpement de rochers, qui surplombaient la mer : un vrai décor romantique, où s'évoquent toutes les turqueries de 1830, celles de lord Byron et celles de Victor Hugo. A regarder ces vieilles images, des alexandrins, aussitôt chantent dans la mémoire :

La fenêtre, enfin libre, est ouverte à la brise :
La sultane regarde; et la mer, qui se brise
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots...
La lune était sereine et jouait dans les flots.

Je ne plains pas les petits prisonniers, qui, de leurs dortoirs, ou de leurs salles d'études, avaient, pour se consoler, un horizon pareil. Mais le proviseur surtout était gâté. Les panneaux de son cabinet, pur bijou de style arabe, disparaissaient sous un revêtement de faïences peintes. Les plafonds, dorés et rehaussés de couleurs vives, reposaient sur des colonnes de marbre blanc à chapitaux ioniques, les plus élégantes peut-être de la vieille cité barbaresque... Heureux proviseur ! C'était trop beau ! Il a fallu jeter par terre toutes

ces merveilles, abattre les colonnes. Comme des captives de guerre, les vainqueurs les ont enlevées et transportées chez eux. Aujourd'hui, ces tristes exilées décorent, au palais de Mustapha, la salle à manger de M. Lutaud, gouverneur général de l'Algérie.

*
* *

Certes, le nouveau lycée est bien au-dessous de l'ancien, pour le pittoresque. C'est la grande bâtisse administrative, dans sa nudité géométrique. Mais son emplacement et son cadre sont admirables. Après vingt ans, je retrouve encore toutes fraîches mes émotions de l'arrivée.

De la cour d'honneur, par-dessus le fronton de la chapelle — tout à coup, on découvrait un dédale de petites rues, en amphithéâtre, et, plus près du regard, émergeant au-dessus des terrasses du lycée, la minuscule mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman, flanquée de son minaret quadrangulaire, toute blanche sous sa couronne de vertes faïences. Ces blancheurs tranchaient, avec une extraordinaire intensité lumineuse, parmi les feuillages du jardin Marengo. Un palmier recourbé, comme suspendu dans le vide, s'échevelait au-dessus des rampes du jardin. Plus haut s'étageaient les décombres vermeils des remparts turcs, les hautes maisons blanches et bleues de la Casbah, avec leurs fenêtres tournées, comme des yeux émerveillés, vers la mer.

Gaieté matinale du grand ciel pur, où montait ce fond de tableau, vision continuelle de la mer, — de la mer omniprésente, étalée en une immense nappe de turquoise au bas de l'esplanade de Bab-el-Oued. Splendeurs de la mer, splen-

deurs du ciel, — je ne me souviens plus d'autre chose, quand je pense au lycée d'Alger. Matins d'hiver, où les fantômes des monts Kabyles transparaissaient à travers les brumes féeriques qui flottaient sur le golfe. Crépuscules d'été où le miroir uni des eaux reflétait immensément la tristesse somptueuse des couchers de soleil !... Vous jouissiez de tout cela, collégiens étourdis par la griserie de l'adolescence. A toutes les heures du jour, vous voyiez ce spectacle changeant, surgir, infini et radieux, sous les arcades de vos préaux.

*
* *

Et quels jolis chemins conduisaient chez vous ! Si jamais le chemin des écoliers fut celui de la fantaisie amusante, c'est bien ici. Je me souviens. On descendait les rues de la haute ville, toutes bruyantes de l'allègre agitation du réveil. On frôlait les petits ânes chargés de couffins, qui, d'un pied si fringant, trottaient sur les dalles glissantes. Au coin de la rue Kléber et de la rue d'Anfreville, où Fromentin planta si souvent son chevalet, on saluait les vieux Turbans, gravement accroupis sur les nattes d'un café maure, entre un narguilé et un jeu d'échecs. Parfois, au fond d'un carrefour, étroit comme un couloir et profond comme un puits, une négresse drapée de rouge apparaissait, portant sur sa tête une cruche de cuivre, — et les murs sombres du carrefour s'empourpraient soudain au passage des loques éclatantes.

La rue Bab-el-Oued elle-même, si envahie par le grouillement européen, avec ses boutiques maltaises qui fleurent la saumure et le poivre

rouge, cette rue commerçante et triviale arrêtait les flâneurs. On lançait un coup d'œil vers l'échoppe du barbier indigène, terrible et ventru comme un ogre, qui, d'un bras vigoureux, collait au mur la nuque du patient, en brandissant son rasoir, — et l'on s'attendait presque à voir la tête tomber au tranchant de l'acier, tellement le geste était farouche.

Au contact de ces natures énergiques et simples, on redevenait simple soi-même. On dépouillait tout snobisme. On entrait sans façon dans les cabarets populaires. Entre deux classes, mon collègue de philosophie et moi nous avions coutume d'aller boire du vin d'Espagne dans une obscure bodega de la rue Sidi-Hellel. C'était un misérable chais, où les tonneaux s'alignaient le long de la muraille. Un grand garçon brun, qui sentait encore la rudesse sauvage de la huerta valencienne, prenait un verre épais posé sur un tonneau. Après l'avoir rempli, il s'avançait sur le seuil de la taverne et, silencieusement, il élevait, dans le soleil éblouissant de la rue, le verre d'alicante, qui resplendissait, limpide et chaud, comme une topaze. Ce breuvage merveilleux coûtait deux sous, mais il valait pour moi tous les trésors de Golconde.

Après avoir bu un tel cordial, on pouvait, d'un cœur raffermi et presque joyeux, se remettre à éplucher des dissertations françaises et des versions latines.

*
* *

On s'y remettait tout naturellement, sans ennui ni dégoût.

Jamais les textes anciens ne m'ont parlé avec

une plus vive clarté que dans les hautes salles claires du lycée d'Alger, au rythme de la mer toute proche, en face des palmiers et des fourrés pleins de rossignols d'un beau jardin d'Afrique. La race drapée de laine blanche qui nous entourait nous rapprochait doucement de la *gens togata,* — des ancêtres spirituels qui vinrent ici bâtir leurs forums et leurs temples.

Et, en même temps, nous songions, avec une angoisse secrète, que le flot méditerranéen expire aux bords de ce pays brûlant : ce sont les plages dernières de la latinité. De toutes les ruines accumulées sur cette terre rebelle, de toutes les pages anciennes que nous déchiffrions ensemble, il sortait pour nous, héritiers d'un passé si lourd, comme une exhortation silencieuse à persévérer dans notre effort de conquête, à nous *maintenir* au moins, par la pensée et par les armes, en face de la barbarie jamais vaincue.

(1er avril 1912.)

PRINTEMPS D'ALGER

A mon ami Charles de Galland.

C'est un émerveillement. Après tant d'années d'absence, je n'en avais plus idée. Même autrefois, lorsque je vivais ici, dans ma maisonnette ensoleillée du Télemly, d'où j'embrassais du regard l'immense panorama du golfe et des montagnes, je ne me rappelle pas avoir éprouvé une joie semblable devant l'éveil printanier sur les pentes fleuries du Sahel. Décidément, pour sentir profondément un pays, il faut le voir ou le retrouver en étranger, lui apporter des sens tout neufs. Pourtant, rien n'a bougé, les grandes lignes du paysage sont toujours les mêmes. Du pont du bateau qui contourne le môle de l'Amirauté, je reconnais mes horizons familiers et le visage éblouissant de la grande ville blanche que j'ai tant aimée. Seulement, là-bas, sur la crête du coteau de Mustapha, les cyprès du cimetière ont grandi. C'est la première chose qui me frappe

en arrivant. Autrefois, quand j'arrivais, je ne voyais ni les cyprès funèbres, ni les tombes...

*
* *

Tout de suite, au sortir de la fraîche ventilation marine, l'étourdissement du soleil africain, une sorte d'ivresse passagère qui va se dissiper avec l'accoutumance, pour me reprendre quand je descendrai plus avant vers le Sud. Nice et la Riviera, que je quitte, n'ont pas une atmosphère aussi chaude, aussi soyeuse et caressante. De ce côté-ci de la mer latine, la lumière est plus dorée, l'azur est plus dense et plus bleu : tout est monté d'un ou deux tons plus haut que sur la rive provençale.

Mais ce qu'il y a de vraiment extraordinaire pour mes yeux dépaysés, c'est le foisonnement, le débordement des plantes, des verdures, des arbres et des fleurs : cette splendeur végétale, cet élan éperdu des sèves vers la force du soleil. En débarquant, j'aperçois les hautes terrasses du boulevard de l'Impératrice toutes pavoisées de palmes et de guirlandes, dans le papillotement des drapeaux et des oriflammes. Alger est en fête. Bataille de fleurs, triomphe du Printemps, un triomphe qui dure toute la saison ! A côté de moi, des jeunes filles de France s'en ébahissent : « Ici, disent-elles, la mi-carême ne leur suffit pas. Ils prolongent la fête jusqu'à Pâques fleuries... »

Nous cheminons jusqu'aux anciennes portes d'Isly, sur une véritable litière de fleurs et de feuillages. Dans les rues de Mustapha, une cohue d'automobiles et d'attelages, corbeilles de fleurs

mouvantes qui disparaissent sous leurs parures d'aubépines, d'œillets, d'anémones, de giroflées blanches et roses, d'où jaillit, çà et là, comme une flamme, un calice pourpre d'hibiscus. Des bandes de masques papillonnent parmi la presse des voitures, et les oripeaux éclatants roulent pêle-mêle avec le chatoiement des corolles emportées dans le souffle chaud de la course.

Et, par-dessus ces saturnales printanières, les jardins en terrasses épanchent l'enchevêtrement de leurs bougainvilliers, de leurs banxias et de leurs roses grimpantes.

*
* *

Jardins d'Alger! Enclos de silence et de recueillement, alcôves pleines d'ombre tiède et de parfums trop forts! J'ai voulu revoir ceux où j'allais rêver jadis, après les ardeurs de la méridienne : humbles promenoirs publics, ouverts à la flânerie des indigènes, comme le vieux jardin Marengo, débonnaire et provincial, avec ses plates-bandes qui semblent faites pour l'ébaudissement d'un propriétaire campagnard; — immenses pépinières, comme le jardin d'Essai, livré, en ce moment de l'année, à toute la violence des pousses végétales. C'est la minute précise de leur gloire éphémère. Déjà le soleil trop ardent commence à les flétrir. Quand l'été d'Afrique aura passé sur eux, ce seront des lieux de sécheresse et de désolation. En ces premiers jours d'avril, ils ne sont que joie, fraîcheur, luxuriance épanouie. Ils ont l'abandon farouche des jardins d'Orient : de grands espaces incultes où se lâche la folle exubérance de l'orgie vernale, et, à côté

de ces précipices de verdure, des coins discrets, modestes, d'une grâce et d'une intimité charmantes. Tout ce qui fait le bonheur du sage Musulman : un buisson de roses qui s'effeuillent dans un étroit bassin encadré de faïences aux tons effacés, le torse svelte d'une colonne enlacée par les lianes frêles des volubilis, une treille de glycines, aux grappes lourdes, toutes vibrantes d'abeilles, qui défaillent dans la véhémence des odeurs...

Oh ! la jolie chose que ces jardins d'Alger ! Il faut les voir à travers le grillage d'une petite fenêtre mauresque. Le *quadro* est tout composé : au premier plan, débordant l'appui de la fenêtre, une tige vigoureuse à laquelle se balancent, comme d'enfantines lanternes vénitiennes, des campanules orangées, puis, au milieu d'un carré de roses, un jet d'eau qui s'égoutte dans une vasque envahie de papyrus ; à la limite du jardin, un long cyprès doré, et, tout de suite, par delà des profondeurs de verdures invisibles, la mer immobile et bleue, le ciel infini, et, tout au fond, tout au fond, les cimes neigeuses des monts kabyles.

*
* *

Mais, sur cette terre heureuse, la végétation humaine est encore plus exubérante que l'autre. Après les jardins, j'admire les foules d'Alger. Elles me stupéfient. Je ne m'y reconnais plus. A toutes les heures du jour, c'est le bourdonnement d'une ruche, le dense va-et-vient d'une fourmilière. Dans les rues trop étroites, les tramways ne peuvent plus circuler. Ces Algériens, ils sont trop vraiment. Ce fleuve de chair, qui coule entre les

berges des maisons, vous inquiète : il va déborder, tout briser et renverser sur son passage. Au Caire, le quartier commerçant du Mousky n'a pas une circulation plus intense que, dans cet Alger nouveau, la rue d'Isly ou la rue Bab-Azoun. Cela rappelle le regorgement prolifique des grandes villes d'Orient et d'Extrême-Orient. De même qu'ici la profusion des roses finit par les avilir, la profusion de la plante humaine finit par lasser l'attention : toute cette chair n'a plus de prix.

Quel changement en moins d'un quart de siècle ! Quand je songe à l'Alger de 1890, je vois une petite ville de province, nonchalante et comme engourdie de soleil. Dans ses quartiers européens, elle avait même un aspect plus français que certaines de nos villes méridionales — Marseille ou Toulon. Aujourd'hui, elle est tout à fait la grande ville cosmopolite, active et peuplée, dont la croissance continue recule indéfiniment les faubourgs. Pour la fin du siècle, Alger aura cinq cent mille habitants. Dès maintenant, dans les quartiers neufs de Bab-el-Oued, on a l'illusion de Naples ou de Barcelone.

C'est la cuve sans cesse en travail où bout le « sang des races ». Comme la cuve des vendanges, elle est pleine de déchets, de lie et d'écume. Mais elle dégage un arome de vie si puissant que les plus délicats en sont grisés. Et puis, la cuve féconde, qui contient dans ses flancs la grosse liqueur populaire, peut aussi élaborer les liqueurs de choix dont le bouquet réjouira plus tard le palais des raffinés.

Il m'a suffi d'en respirer l'odeur, pour me retrouver dans l'état d'esprit où j'écrivis mes premiers romans. Plus que jamais, j'ai foi dans les destinées de cette chère grande ville et de notre

Afrique française. Quand on débarque ici, la pensée encore salie et attristée par les scandales de notre politique, inquiet pour une France sans enfants et qui ne veut plus, suivant l'inepte formule, que vivre bêtement sa vie, on éprouve un réconfort. On n'est pas humilié, comme lorsqu'on rentre d'un voyage en Allemagne ou en Italie. A Alger, j'ai la même impression exaltante que dans les rues de Gênes ou de Milan. Sous mes yeux, marche un peuple qui sait où il va, qui croit en son étoile et qui se sent riche d'avenir.

Le présent, pour lui, est déjà suffisamment fortuné. Et voilà encore un grand changement que je salue avec joie. En quelques années, Alger est devenu riche. Autrefois, je l'ai connu presque pauvre. Aujourd'hui, comme à Alexandrie ou au Caire, l'aristocratie commerciale se plaît à étaler sa jeune opulence. Une frénésie de luxe et de plaisir s'est emparée de ces gens sobres et besogneux. Les petits théâtres, les restaurants de nuit se multiplient. Chose inouïe pour les vieux Algériens, on est en smoking dès cinq heures du soir. Le champagne coule à flots dans des établissements, autrefois modestes, où l'on ne débouchait de vieux Médéa que pour les grandes occasions. On achète les limousines les plus coûteuses. Tout le long des rues qui montent à Mustapha supérieur, une trombe continuelle d'automobiles ébranle les vitres des hôtels et des palaces tout battant neufs.

*
* *

La pluie d'or qui s'est abattue sur ce pays a touché non seulement les citadins, mais le peuple

famélique et âpre des vieux colons. Ces braves gens, faute d'habitude, en ont eu, paraît-il, la tête quelque peu dérangée. On égaie le touriste qui passe en lui contant, à ce sujet, des histoires invraisemblables. C'est à qui vous citera l'aventure de ce vieux Mahonnais qui, affolé par une aubaine inespérée, ne sachant que faire de tant de billets bleus, et emporté soudain par une démence sardanapalesque, s'offre une cuvette et un pot à eau tout en or. Et cet autre, qui fait capitonner de satin bleu la chambre de sa femme et de ses filles, qui leur achète à chacune un piano, le plus lourd, le plus doré et le plus cher qu'il peut trouver. Après quoi, cette famille, nourrie jusque-là dans la simplicité rustique, se blase sur tant de magnificences, ferme à clé les belles chambres, avec leurs pianos somptueux, et se remet à vivre, comme devant, dans la cuisine de son gourbi.

Et cette anecdote plus extraordinaire encore : dans un pays perdu de l'intérieur, des colons, inondés, eux aussi, par la pluie miraculeuse, se réunissent et délibèrent sur la façon la plus éclatante de célébrer un pareil événement. Enfin, on décide qu'on fera venir un aviateur ! A frais communs, on paye le voyage de l'homme volant, le transport de l'appareil, et, sous les yeux des Arabes ahuris, on se donne ce spectacle princier d'un homme qui vole pour la plus grande gloire de quelques vignerons enrichis.

Sans doute, il est permis de sourire de ces extravagances. Les esprits chagrins ont beau jeu pour prophétiser qu'une telle prospérité ne durera pas. Il n'en est pas moins vrai que l'élan est imprimé vers une production et un trafic plus intenses. Et puis enfin, quand on a goûté à la

richesse, on ne peut plus se contenter du pain bis de la médiocrité. Les Algériens, qui ont touché à l'or, ne voudront pas redevenir pauvres.

*
* *

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que tout cela s'est accompli par la seule vertu du sol et de la race. Nos gouvernants, hélas! n'y sont pour rien. Pire que l'incompréhension administrative est l'indifférence de la mère-patrie. Il suffit qu'une question algérienne soit portée à la tribune pour que le vide se fasse immédiatement sur les bancs de la Chambre.

Et pourtant un jour viendra où nos neveux, s'ils feuillettent l'histoire de l'Algérie française, avoueront que, depuis ses revers, la France n'a rien fait de plus grand.

(29 avril 1914.)

LE JARDIN DES PRINCESSES

Dans ce quartier mystérieux de la vieille ville mauresque que je croyais si bien connaître, j'ai fait une découverte... Un jardin ! Le jardin des Princesses !

Pour quiconque a seulement parcouru cette Casbah, c'est bien le lieu du monde où l'on s'attend le moins à rencontrer un jardin. Que dis-je ? Un bouquet d'arbres, un pied de verdure y semblerait paradoxal. Et pourtant il y a des arbres à la Casbah, mais si bien cachés derrière les hauts murs enduits de chaux blanche des mosquées et des petites chapelles funéraires que le Roumi qui passe, en quête de costumes et d'architectures exotiques, ne s'en avise même point.

La Casbah est un monde fermé, un vieux coin d'Islam plein de surprises et aussi de secrets, difficiles à pénétrer, non seulement pour le passant distrait, mais pour le dilettante épris de vie arabe. Merveilleusement défendu contre les curiosités profanes, le jardin des Princesses est comme le cœur tragique et silencieux de ce pays étrange et si farouchement clos.

*
* *

Pour mieux en sentir le charme triste, il faut avoir erré longuement, amoureusement dans tout ce réseau de ruelles ombreuses ou violemment ensoleillées qui l'entourent. Je ne connais pas de promenade plus amusante, plus riche de couleur et d'imprévu. D'abord le nom seul des rues vous met l'imagination en fête. Quel est l'officier de bureau arabe, le rond-de-cuir désœuvré et romantique, qui, au temps de la conquête, inventa ces noms extraordinaires ? Il mériterait assurément de donner le sien à quelque boulevard de l'Alger moderne.

Grâce à cet anonyme de génie, une méchante plaque indicatrice clouée sur un mur décrépit vous évoque toute l'Afrique de la légende et de l'histoire, avec sa flore et sa faune, avec ses aspects éternels et ses grands payages tandis que l'azur du ciel se découpe entre les hauts murs des maisons étagées qui descendent vers la mer et les mâtures des navires.

Rue de la Mer-Rouge, rue des Pyramides, rue de la Girafe, rue du Palmier, rue de la Grenade !... C'est l'Afrique du « Tour du Monde » et des livres d'images — oasis, caravanes, chameaux et chameliers, explorateurs et tueurs de lions. Là-bas, *rue des Lotophages :* un saut brusque en pleine antiquité homérique... Les Syrtes de la Lybie fument derrière la ligne des sables. Ulysse et ses compagnons débarquent sur l'inhospitalière côte africaine. . *Rue Hannibal* ! on songe à Carthage, on voit Salammbô, qui danse sur sa terrasse, au clair de lune, devant le golfe endormi !... *Rue Micipsa, rue Jugurtha, rue Caton, rue Salluste :*

histoire numide et romaine ! Sophonisbe, réfugiée dans son harem, à la pointe du rocher de Cirta, boit la coupe de poison envoyée par son amant. Le conquérant latin, le sénateur ou le proconsul se prélasse, à l'heure de la sieste, dans le xyste ou sur le belvédère de sa villa... *Rue des Abdérames, rue des Maugrebins, rue Barberousse* ! Voici le flot de l'Islam envahisseur, l'Afrique des croisades, des corsaires, des esclaves, et aussi celle des *Mille et une nuits*. Enfoncez-vous maintenant dans ce couloir obscur, aux demi-ténèbres douteuses, sous l'enchevêtrement des rondins de thuya qui soutiennent les étages en surplomb : c'est la *rue Médée,* ou, plus sinistre encore, la *rue du Diable,* — l'Afrique des sorcières et des djinns, des vendeuses de philtres, des incantations et des maléfices.

*
* *

Le matin, à l'aube, cette Casbah voilée et taciturne a des ébats de vie joyeuse, des carrefours et des placettes, où les marchands de fleurs et de légumes étalent les trésors éclatants de leurs éventaires. Et, comme des torrents qui dévalent entre de sombres roches, elle a deux ou trois longues rues toutes vibrantes de lumière, toutes fourmillantes de haillons multicolores, toutes pleines de cris et d'odeurs. C'est le moment où les marchands de poisson montent ses escaliers, en tapant sur les plateaux de leurs balances et en balançant leurs corbeilles dégouttantes d'eau de mer.

Mais la vraie Casbah n'est pas là, dans ce tumulte et ces couleurs ardentes du réveil. La vraie ne se livre point ainsi aux regards du passant.

Elle est retirée, murée et comme ensevelie derrière une triple barrière d'ombre, de silence et de refus. Ses maisons, presque sans ouvertures, ne reçoivent la lumière que du dedans. Ses portes basses, percées d'un guichet où s'encadre parfois une face méfiante, repoussent le visiteur par tous les clous et par toutes les pointes de leurs ferrures. Elle est comme en état de défense permanente. Le soir surtout, après le couvre-feu, cette solitude et cette obscurité prennent quelque chose de menaçant. On monte dans le noir et dans le silence. On glisse sur les marches grasses et dans le détritus des ruisseaux. Le labyrinthe voûté n'en finit pas. Anxieusement, on cherche, à chaque détour, la lueur amie d'un bec de gaz... Soudain, un frôlement presque imperceptible. On se retourne. Un fantôme drapé de blanc vous suit. Il vous suit longtemps. Ses pas ne font point de bruit sur les dalles. Et puis, tout à coup, il disparaît derrière une de ces portes bardées de clous, qui se referme sur lui, sans faire plus de bruit que ses pieds nus.

*
* *

C'est dans cette partie muette et jalousement close de la Casbah que j'aurais cherché, si l'on ne m'avait averti, le mystérieux jardin des Princesses. Eh bien, non ! Il s'ouvre, ce jardin caché, sur une des rues les plus bruyantes et les plus animées de la vieille ville, une rue tout encombrée de petites boutiques, de bains et de cafés maures, à deux pas de la mosquée Safir. Cent fois, j'étais passé devant son seuil banal, sans me douter qu'il y avait là des morts illustres. Il fallut que mon ami Charles de Galland, l'actuel

maire d'Alger, très fier de sa découverte, — car c'est lui qui, le premier, a découvert le jardin des Princesses, — m'y conduisit par la main.

*
* *

Nous entrons dans un corridor misérable, tout pareil à ceux des maisons de pauvres, qui bordent la rue. Selon la disposition des vieux logis mauresques, il se recourbe, se coude et s'étrangle comme une souricière, il a des inégalités de niveau, des marches inattendues. Enfin, tout au bout, dans une vague pénombre, un réduit de sabbat où d'horribles vieilles sont accroupies autour d'un plateau, parmi des enfants qui jouent avec un chaudron troué.

A la vue des intrus, une des vieilles se lève, farouche, refoulant l'injure qui lui monte aux lèvres : elle a reconnu le chef des Roumis. Elle s'incline devant le maître détesté, et, résignée à cette invasion sacrilège, mais la rage au cœur, elle pousse une porte dissimulée dans un retrait du corridor. Un flot de lumière jaillit. Nous sommes dans un jardinet souffreteux, sorte de terrasse en pente douce, que les maisons voisines enserrent comme un préau de prison.

Et c'est cela le jardin des Princesses ! Non, pas même un jardin, mais un cimetière. Il est vrai que, pour les Musulmans, c'est très souvent la même chose.

A l'ombre de trois figuiers malingres, entre la Kouba du vénéré marabout, Sidi ben Ali ben Mhamed et le tombeau de Sidi Brahim ben Mouça, se dressent deux petites stèles de marbre blanc aux chevets des deux lits funéraires où reposent

deux princesses, mortes avant l'âge, dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté, et qui furent l'ornement du harem :

Les stèles ne rappellent que leurs noms et la miséricorde infinie d'Allah :

« *Voici le tombeau de Fatmah Ben Hassan Bey. Que Dieu lui pardonne ainsi qu'à tous les musulmans! Amen, amen!* » Et plus loin : « *Voici le tombeau de celle qui est en la possession de Dieu : N'Fissa, fille de feu Hassan Pacha. Que Dieu lui soit miséricordieux ainsi qu'à tous les musulmans! Amen, amen!* »

*
* *

C'est tout! Je suis d'abord un peu déçu. Cette sécheresse, cette nudité hautaine de l'Islam me font mal à l'âme. Pas de phrases, pas la moindre parure pour voiler l'horreur de la mort! Les jeunes filles mortes n'ont pas une fleur sur leur tombe.

Ce pauvre jardinet, quelle misère, quelle aridité et quelle désolation! L'incurie musulmane s'y trahit, dédaigneuse des odeurs, des chiffons et des débris accumulés! Je regarde autour de moi, hésitant à faire un pas, tant je me sens, ici, un étranger, presque un profanateur. J'avance avec précaution vers les stèles. Aussitôt, des ramiers, perchés sur les branches noueuses des figuiers, s'envolent avec un grand bruit d'ailes. Un chat famélique, aux oreilles pointues, se hérisse sur mon passage. Et la vieille, qui s'est assise là-haut, tout au bout de la terrasse, qui se tient loin de nous, comme si nous étions des pestiférés, nous lance des regards à la fois inquiets et indignés. Elle se demande par quel caprice

incompréhensible nous sommes venus, puisqu'il n'y a rien à voir dans ce taudis. Ou peut-être que nous méditons quelque noir dessein contre ses morts, une désaffectation du cimetière, une violation des sépultures sacrées? Cette défiance, cette hostilité latentes me deviennent une véritable gêne. Et pourtant la vieille se trompe. Si je suis un étranger dans ce sanctuaire du souvenir, je ne suis pas un indifférent. Ce lieu sans beauté et sans joie m'intéresse. Il s'en faut qu'il soit banal, je le sens avec force. Et, tandis que je considère les tombes, et la vieille, sauvagement accroupie dans sa pose de gardienne des morts, je sens aussi la grandeur toute spirituelle de la scène.

Cette pauvresse en guenilles entretient un culte. Elle veille sur une tradition. Quand tous les autres oublient, même les croyants, ses frères, elle reste fièle à la mémoire de ses princes. Elle atteste que la mort ne termine rien, et qu'au jour fixé, l'âme des ancêtres sortira des tombes pour souffler au cœur des descendants dégénérés les résolutions héroïques. Ce culte solitaire, elle croyait pouvoir au moins le rendre en paix à ses morts, loin des regards sacrilèges des vainqueurs. Et voici que nous sommes venus, que nous avons violé son secret! C'est pourquoi une douleur si évidente contracte son visage, et c'est pourquoi tant de haine flambe dans ses yeux.

*
* *

Nous avons conscience de tout cela. Mais mon ami ne veut pas laisser la vieille gardienne sur cette impression désolante. De Galland est admirable dans son rôle de Père de la Cité. Il connaît

son peuple. Il est né dans le pays. Il sait les mots capables d'apaiser et de toucher les cœurs musulmans.

Doucement il s'approche de la misérable, lui glisse dans la main une offrande pour les vénérés marabouts, et il lui dit à peu près ceci :

— C'est bien : Tu nous a donné une grande joie ! Je te remercie. Mais pour que notre joie soit plus grande, tu vas faire une chose : tu vas dire une prière, d'abord pour mon ami qui est là, et puis une autre pour moi !...

A ces mots inespérés, les traits du vieux visage se détendent. Elle sourit, elle est heureuse comme un enfant. Ainsi l'Infidèle, lui aussi, se prosterne devant les saints tombeaux ! Il est vaincu par la lumière de la Vérité !... Et la voilà qui s'avance, très grave, très digne vers la kouba du pieux marabout. Les deux paumes ouvertes, dans l'attitude des suppliantes antiques, elle en fait lentement le tour, en murmurant une psalmodie.

La Bédouine en haillons est transfigurée. Elle est hors de sa race, hors de sa religion. Ce n'est plus qu'une vieille femme qui prie, et qui, pour un moment du moins, pardonne à ses ennemis.

Une telle prière, dite pour moi et par une telle bouche ! Cette pensée m'émeut profondément, — et c'est de tout mon cœur que je m'associe à la psalmodie de la gardienne des morts, à cette humble invocation au Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui est le même pour le Chrétien et pour le Musulman.

(Mai 1914.)

NOS ÉGLISES D'AFRIQUE

C'était au cours d'un récent voyage en Algérie et en Tunisie... Durant des lieues, nous avions vu se dérouler, de la portière du wagon, la nudité inexorable de la grande plaine numide, où rien ne surgit, sinon, de loin en loin, quelques tentes bariolées de Bédouins nomades. On se sentait perdus dans ce pays âpre et dur. Rien n'y parle à nos yeux leur langage coutumier. Et puis, tout à coup, un clocher apparaissait dominant un petit troupeau de maisons — un clocher tout pareil à ceux de chez nous. Le train s'arrêtait, et pendant deux minutes, on était en France. On s'efforçait d'oublier le minaret de la mosquée voisine, on se laissait aller à la douceur de l'illusion, jusqu'au moment où le petit clocher français s'enfonçait derrière les ondulations de la grande plaine étrangère...

Je me rappelai alors mes séjours dans les villages du Tell algérien et mes entretiens avec nos

colons. Certes, ces braves gens ne sont pas précisément des dévots. Et cependant tous, ou presque tous, ils tiennent extrêmement à leur clocher.

Ils y tiennent, parce qu'en face se dresse, d'ordinaire, une mosquée et que la mosquée, pour eux, c'est l'Islam, l'Arabe — tout ce qu'ils détestent — tandis que l'église, c'est la France tutélaire. Sans doute, leurs clochers n'évoquent point des souvenirs aussi riches, aussi intimes que les vieux clochers de nos campagnes : la plupart sont tout neufs. Néanmoins, tels qu'ils sont, ils leur présentent une image naïve de la patrie, non point assise tranquillement chez elle, dans sa sécurité séculaire, mais debout, en sentinelle avancée, sur une terre souvent hostile : ce qui est peut-être une raison de l'aimer davantage.

Si ces églises n'ont point de passé, en revanche, il y a, à côté d'elles, des ruines aussi parlantes, aussi chargées de sens et de souvenirs et qui doivent être aussi sacrées pour les Français de là-bas que pour les Français de France, nos plus vénérables cathédrales : ce sont les ruines chrétiennes — basiliques, nécropoles ou simples chapelles — dont le sol de l'Algérie et de la Tunisie est couvert, et qui, datant des premiers siècles du christianisme, attestent que l'Islam est, ici, un intrus.

*
* *

On sait que, du Maroc à la Tripolitaine, les monuments chrétiens abondent en Afrique.

Il n'est presque pas de ville ou de bourgade qui

n'ait sa basilique romaine ou byzantine. Fréquemment, dans celles de ces villes ou de ces bourgades qui se sont relevées depuis la conquête française, la petite église moderne étale fièrement les débris des sanctuaires auxquels elle succède après quatorze siècles. Ici, c'est un sarcophage, vide peut-être des ossements d'un martyr, qui sert de maître-autel. Ailleurs, des colonnes anciennes ont repris leur place aux deux côtés de la nef. Ailleurs encore, on a encastré dans un mur quelque morceau de bas-relief figurant le monogramme du Christ ou les symboles eucharistiques. Un peu partout, il suffit de fouiller presque à fleur de terre pour ramener au jour les ustensiles consacrés au culte des morts. Dans toutes les églises d'Algérie, on pourrait rallumer demain les vieilles lampes qui ont brûlé, voilà quatorze cents ans, sur les tombeaux des martyrs africains.

Evidemment ces reliques et ces ruines sont très inégales comme importance et comme valeur d'art, bien que toutes nous intéressent et nous touchent de très près. On voudrait les préserver aussi longtemps que possible de la destruction totale, même les plus chétives ou les plus misérables. Le clergé s'y emploie dans la mesure de ses ressources et de son pouvoir, qui sont malheureusement très limités. Les archéologues, eux aussi, font bien quelque chose pour les ruines. Mais ils ont une tendance fâcheuse, qui est d'abandonner ces ruines à leur triste sort, dès qu'ils en ont déménagé tout ce qui peut se transporter dans un musée, ou tiré ce qui est utile à leurs travaux personnels. Quant aux municipalités, elles s'en désintéressent complètement, sauf le cas où ces vieilles pierres sont

assez curieuses ou forment un assez beau tas pour attirer les touristes et alimenter ainsi le trafic des gargotiers locaux.

*
* *

Dans ces conditions, les Arabes ont beau jeu pour achever l'œuvre de destruction commencée par le temps. Les Arabes sont les pires ennemis de nos monuments chrétiens — et romains en général. Cette haine ne date pas d'hier. Au commencement du siècle précédent, un voyageur anglais s'en indignait dans la préface d'un livre sur l'Algérie : « Quand les Arabes, conduisant leurs troupeaux, trouvent quelque chose qui a du rapport au christianisme, c'est pour eux un vrai plaisir et même un *devoir religieux* d'y faire tout le dégât possible. » Vers la même époque, un consul d'Angleterre, en résidence à Alger, s'exprimait à peu près de la même façon à la vue des monuments antiques saccagés par les indigènes : « Ces ruines sont plutôt l'effet d'une violence barbare et d'une rage brutale, que l'œuvre lente des siècles. »

Aujourd'hui, cette rage de destruction continue à sévir plus ou moins ouvertement.

L'administration, comme les municipalités, laisse faire, ou se borne à des mesures de protection tout à fait dérisoires et inefficaces. Lorsqu'il s'agit de quelques pans de murs restés debout par miracle, les pouvoirs publics sont, à la rigueur, excusables de ne point s'en préoccuper. Mais lorsque des édifices à peu près intacts, de vastes ensembles architecturaux, dont

le plan tout entier est encore reconnaissable, sont quotidiennement souillés et mutilés par les Arabes, cela devient un véritable scandale.

Je n'ai pas la prétention de dresser ici un état des lieux, pour les besoins de la cause. Les curés d'Algérie pourraient en dire long sur ce sujet. Je me contenterai de citer deux localités ou l'incurie administrative à l'égard des ruines chrétiennes m'a particulièrement révolté : Tipasa et Tébessa.

*
* *

Il y a quinze ans, lorsque je les vis pour la première fois, les ruines de Tipasa étaient un émerveillement pour le touriste. Elles avaient été récemment fouillées par un de nos plus éminents archéologues français, M. Stéphane Gsell. Toute une ville romaine venait de ressusciter, avec ses thermes monumentaux, sa nymphée, son théâtre, ses remparts et ses tours. On s'y promenait en pleine antiquité, arrêté, à chaque pas, par des débris qui, sans doute, ne brillaient point par une beauté singulière, mais qui, tous, vous captivaient. La partie la plus originale peut-être, en tout cas la plus touchante pour les chrétiens, c'était la grande nécropole de l'Ouest, creusée au flanc d'une colline qui domine la mer. Partout des sarcophages émergeaient du sable, littéralement gorgé de cercueils. Les chambres funéraires taillées dans le roc montraient des peintures murales semblables à celles des catacombes de Rome. Les saints du pays y avaient une chapelle élevée par les soins d'un évêque de Tipasa, — l'évêque Alexandre, comme une inscription latine

l'apprenait aux passants. Deux basiliques, dont l'une dédiée à sainte Salsa, la martyre locale, étaient encore assez complètes pour que l'érudition pût en restituer les moindres détails d'aménagement.

La plus importante de ces basiliques est flanquée d'un baptistère, dont la piscine s'arrondit au sommet d'un rocher à pic, à demi-rongé par les flots. De cet endroit, le néophyte amené au baptême n'apercevait plus que la mer et le plein ciel. Je me rappelle toujours mon émotion lorsque j'y pénétrai pour la première fois et que j'y déchiffrai, sur la mosaïque du pavement, des lettres latines qui disaient : « *Celui qui cherche la vie éternelle, qu'il se lave dans cette eau, et il verra les célestes royaumes.* » Ce cri d'immortalité jaillissant par-dessus les cercueils vides de la nécropole, au milieu d'un grand paysage à la fois pastoral et funèbre, et se perdant dans les profondeurs du ciel bleu, empruntait des circonstances et des lieux une sublimité étrange...

J'y suis revenu, ces temps-ci. J'ai cherché le baptistère de Tipasa. Mais je ne m'y retrouvais plus. Les mosaïques ont été enlevées. La chapelle de l'évêque Alexandre disparaît sous des fourrés lentisques. Une tribu de Bédouins a installé ses cambuses au milieu des tombes de la nécropole, que recouvrent des amas d'immondices. Un sarcophage sert d'abreuvoir aux ânes du campement.

Quant à la basilique de sainte Salsa, elle est bloquée par une autre tribu de nomades, dont les gourbis et les tentes, sans compter des chiens dévorants aux crocs toujours dressés, interdisent à peu près l'accès du vieux sanctuaire. Tous les baudets et toutes les chèvres du douar s'ébattent au milieu des ruines, qui n'ont guère d'autres vi-

siteurs. Le temps est proche où ce ne seront plus que des carrières à l'usage des Arabes, qui viennent déjà y chercher des matériaux de construction pour leurs masures.

*
* *

A Tébessa, le spectacle est encore plus affligeant. Et pourtant, s'il est une vieille ville africaine dont les ruines devraient être entretenues avec un soin pieux, c'est bien celle-là. Aucune, pas même Thimgad, ne vous offre une image aussi saisissante de ce que fut une cité romaine. Son enceinte est si bien conservée qu'aujourd'hui encore elle sert de mur de défense. Elle a un temple qui peut rivaliser avec la Maison-Carrée de Nîmes. Un arc de triomphe, dédié aux Césars Septime-Sévère et Caracalla, ferme la perspective d'une de ses rues principales. Toutes ces vénérables architectures sont étonnammant dorées par le soleil. Et quand, sous la Porte du patrice Solomon, on voit s'encadrer un cavalier arabe drapé dans les plis de son burnous blanc, le mirage antique devient presque une réalité.

Mais le joyau archéologique de Tébessa, c'est, en dehors des remparts, la basilique chrétienne avec son monastère, — véritable ville religieuse à côté de la ville guerrière. Le sanctuaire est précédé d'une vaste cour quadrangulaire, entourée de portiques et divisée autrefois par des piscines. Un escalier monumental conduit à la basilique, dont la nef, les bas-côtés et l'abside ne sont qu'à demi démantelés. Et, tout autour, se pressent une foule de bâtisses : oratoires, chapelles, cou-

vents, nécropoles, hôtelleries et écuries pour les pèlerins. Aucun texe ne peut nous renseigner plus abondamment sur la vie chrétienne primitive.

Or, ces belles ruines, si instructives et si complètes, sont devenues inabordables, tellement les Arabes des environs se sont acharnés à les salir. C'est, pour eux, réellement un acte de dévotion, que de venir y déposer leurs ordures. Des tours de force ont été accomplis pour souiller jusqu'aux chapiteaux des colonnes. Si l'on s'aventure dans cette sentine, on ne sait où poser le pied. Il faut fuir au plus vite, tant la pestilence est insupportable. Et les remparts byzantins sont dans le même état : impossible d'en approcher. Ce ne sont pas seulement des dépotoirs, mais des latrines publiques.

*
* *

On pensera peut-être, après cela, que nos colons, pour tolérer de pareilles ignominies, ne se soucient nullement des antiquités et des gloires africaines. Ce serait une erreur que de le croire. Le culte du passé se traduit quelquefois chez eux, sous une forme naïve, mais si touchante ! J'en pourrais citer vingt exemples ! A Souk-Ahras, patrie de saint Augustin, n'ai-je pas vu un café à l'enseigne de cet illustre Père de l'Eglise — et même un bar placé sous l'invocation de sainte Monique !

En réalité, les colons sentent très bien qu'en face de l'Islam les ruines chrétiennes et romaines s'élèvent non seulement comme des témoignages

de la force latine, mais comme des titres de possession antérieurs à ceux des Arabes. S'ils ne les défendent pas mieux, c'est qu'ils sont pauvres et que l'administration leur refuse les moyens matériels de le faire. Pourtant, dans la plupart des villes et des villages d'Algérie, cette défense ne nécessiterait pas de grands frais. Point n'est besoin d'un appareil de clôture. Un garde-champêtre y suffirait.

(11 janvier 1912.)

IV

LA CHÈRE ET MALGRACIEUSE ESPAGNE

« Donne-lui tout de même à boire ! » dit mon père.

(VICTOR HUGO.)

LES DEUX ESPAGNE

De Barcelone à Cadix, de Murcie à Santander, la Péninsule est, paraît-il, en ébullition. Nous n'avons rien à envier à l'Espagne, qui est en train de se lancer à fond dans l'anticléricalisme. Les partis avancés y réclament, à cor et à cri, la revision du Concordat, et la guerre y est déclarée, comme chez nous, aux congrégations. Des meetings ont eu lieu dans tous les centres imposants. Des processions laïques ont parcouru les grandes artères de Madrid. Les femmes elles-mêmes s'agitent. Des adresses couvertes de signatures ont été envoyées à M. Canalejas pour l'encourager dans sa politique de résistance au Vatican. Enfin, le romancier Pérez Galdos, sans doute jaloux de la gloire d'Emile Zola, s'est mis à la tête du mouvement et réchauffe les enthousiasmes libres penseurs par des proclamations enflammées.

Et, d'autre part, on nous apprend que les catholiques résistent vigoureusement à la poussée anticléricale. Leurs meetings répondent à ceux de l'adversaire. Manifestations contre manifestations. Dames contre dames ! L'autre jour, quinze mille d'entre elles se sont réunies autour de l'évêché de Barcelone, pour protester contre les

intentions du ministère. Quiconque est un peu au courant des choses de là-bas, sait que la victoire, — si victoire il y a, — sera chèrement achetée (1).

*
* *

C'est que le catholicisme espagnol est autrement fervent et surtout autrement combatif que le nôtre. Ces hommes ont l'intrépidité que donnent les convictions absolues. Pour eux, en dehors de la vérité religieuse, il n'y a rien... Je me rappelle qu'au lendemain des désastres de Cuba, j'exprimai mes condoléances à un prêtre aragonais :

— Qu'importe ! me répondit-il superbement : l'Espagne est le pays du monde où il y a le plus de foi !

Il fallait entendre de quel ton et de quelle lèvre cela était dit !

Ainsi donc le sentiment que sa foi était partagée par la grande majorité de ses compatriotes suffisait pour faire oublier à ce bon Espagnol les défaites de la patrie. En cela, il ne s'illusionnait point. Les républicains et les socialistes eux-mêmes sont bien forcés de reconnaître qu'en Espagne le catholicisme détient une énorme influence. Par ses œuvres sociales, il a pénétré profondément dans les masses populaires. L'enseignement est presque tout entier entre ses mains. Il a des défenseurs convaincus dans l'élite intellectuelle de la nation. Enfin et surtout, il a pour lui son prestige séculaire, qui est à peine entamé.

Ce prestige a été jusqu'ici tellement domina-

(1) Le mouvement n'aboutit à rien et M. Canalejas fut assassiné.

teur que sa diminution partielle fait présager aux esprits non avertis une véritable révolution de l'autre côté des Pyrénées. En tout cas, ils constatent que deux Espagne sont actuellement dressées l'une contre l'autre. Et ce fait leur paraît inouï, — précurseur des pires bouleversements. En réalité, il en a toujours été ainsi. La crise actuelle n'est qu'un épisode de la lutte qui se soutient, depuis des siècles, entre les deux moitiés de l'âme espagnole.

*
* *

J'y songeais, ces jours-ci, en lisant un livre de haut style castillan, récemment traduit en français, et dont la lecture est singulièrement suggestive et attachante. Il s'agit d'un roman intitulé : *La Gloire de Don Ramire*. L'auteur, M. Enrique Larreta, qui est bien connu des lettrés parisiens, nous y raconte, avec une science des mieux informées et un rare don évocateur, précisément un épisode des luttes religieuses de la Péninsule, la dernière révolte des Morisques, sous le règne de Philippe II. C'est le suprême assaut de l'Islam africain et des sectes dissidentes contre le catholicisme monarchique et national : un des plus passionnants et des plus magnifiques sujets qu'un écrivain puisse choisir.

Le héros du livre symbolise tout ensemble l'Espagne catholique et celle des conquistadors. C'est l'homme de Foi, d'abord ardent à la volupté et forcené dans l'action. Mais que dis-je : l'action? Ce mot a quelque chose de positif et de méthodique qui répugne à la libre fantaisie du pays de Don Quichote et de Don Ramire. C'est l'*aventure* qui est le vrai mot. Courir l'aventure,

fût-ce en imagination, comme l'héroïque amant de Dulcinée, quel délicieux vertige ! On part, on suit le muletier, ou le contrebandier qui passe. On s'arrête dans des villages lépreux, mais aux noms sonores et aux murs transfigurés de soleil. Et puis, un beau soir, dans Cadix ou San-Lucar, on s'embarque sur une galère, comme le jeune Ramire. Les trois lanternes de poupe s'allument, et les navires prennent la grande route de l'Atlantique... Puis, la première fièvre de jeunesse et d'imagination une fois calmée, le réalisme foncier de la race prend sa revanche. A se froisser durement aux plus misérables réalités, le héros picaresque non seulement s'assagit, mais acquiert une vue plus juste et plus perçante des choses. La vanité de son effort, — et de tout l'effort du monde, — lui apparaît. Comme dans le tableau célèbre de Valdès Léal, il pèse tout au poids de l'éternité. Son réalisme radical en arrive à supprimer ce qui n'est que l'ombre de l'existence véritable. Après avoir épuisé les ivresses de l'action, le hidalgo éperdu de gloire ne peut plus aimer que celles de la Foi. Le coureur de monde n'a plus d'autre refuge que le Ciel. Et ainsi Don Ramire est non seulement un homme d'action, mais un réaliste qui va jusqu'au bout de la réalité.

*
* *

M. Larreta ne l'entend pas précisément ainsi. Il insinue que son héros, une fois dépouillé de son prestige chevaleresque, n'est plus qu'un pauvre fou, halluciné de chimères, un fanatique à la cervelle étroite ; et, bien qu'il vise à l'impartialité de l'historien, il a des indulgences excessives pour ceux qui symbolisent l'autre Es-

pagne, — l'Espagne islamique, aussi ennemie du catholicisme que de la royauté castillane et de l'unité nationale. Dieu me pardonne! il nous représente presque les Morisques comme les champions de la Civilisation contre la Barbarie chrétienne !

Il faut connaître bien imparfaitement l'âme fermée et dure de l'Islam, pour se laisser aller à d'aussi décevants paradoxes. Je ne veux pas, ici, rechercher si, par exemple, les trop fameuses écoles de Cordoue furent autre chose que des officines de compilation et de mnémotechnie. Mais, quand on me parle du Maure agriculteur et quand on explique par son expulsion la stérilité de la Péninsule, je ne puis m'empêcher de penser à ce que le Maure musulman a fait de l'Afrique romaine, au désert que l'Islam installe partout où il passe.

Au fond, quand on pousse un peu les défenseurs du Turc, de l'Arabe ou du Maure, leur dernier argument (et M. Enrique Larreta n'y a point manqué !) c'est que les Musulmans sont des gens qui se lavent, tandis que les chrétiens ne se lavent point. Supériorité bien discutable d'ailleurs, car tous ceux qui ont vécu en Orient savent que la propreté du *Mousslim* se limite strictement à son corps, ou à telles parties de son corps, — et qu'elle ne s'étend ni à son habitation, ni même, parfois, à ses vêtements. Le « sale chrétien » n'a pas eu besoin d'être averti par ceux de l'Islam pour apprendre à se laver. Toutes nos vieilles villes avaient, au moyen âge, leur *Rue des Etuves*. Et ces étuves sont un legs de la civilisation gréco-romaine, à laquelle les Arabes, — qui n'ont jamais rien inventé, — n'ont fait, en somme, que les emprunter.

*
* *

J'insiste sur ces griefs, — malpropreté, paresse, obscurantisme, — parce que les ennemis du catholicisme espagnol les lui adressent encore aujourd'hui. Les anticléricaux d'outre-Pyrénées les répètent à satiété contre leurs compatriotes catholiques.

Or, tout proteste contre de pareilles calomnies. Les pamphlétaires qui dissertent *à priori* sur la paresse espagnole et qui en découvrent la cause dans le catholicisme, usent de mille détours sophistiques pour expliquer, par exemple, l'activité de Barcelone et de toute la Catalogne. D'après eux, si les Barcelonais travaillent, c'est évidemment parce qu'ils sont républicains et libres penseurs. Et voilà pourquoi votre fille est muette !

Que des écrivains à prétentions intellectuelles osent encore nous resservir cet argument de réunion publique, j'avoue que cela me passe ! Le catholicisme n'a rien à voir dans cette affaire. Quand les Espagnols ne travaillent pas, c'est qu'il n'y a personne pour les employer. Une telle inertie est malheureusement trop fréquente dans les régions pauvres de la Péninsule. Là, tout fait défaut : les ressources matérielles, les capitaux, l'initiative privée. On végète dans une médiocrité routinière et, en somme, fort plaisante, sans que la religion en soit le moins du monde responsable.

En réalité, sitôt que les Espagnols — indistinctement — sont mis dans les conditions requises pour travailler, ils accomplissent des tours de force dont nos Français ne sont plus trop capables.

Moi qui avais contre eux tous les préjugés anglo-saxons, j'ai dû maintes fois proclamer qu'ils sont des travailleurs infatigables et qui défient à peu près toute concurrence. Je les ai vus à l'œuvre en Algérie et dans leur pays même : ces hommes sont admirables d'endurance, d'énergie et de sobriété.

Ce sont les jardiniers de Majorque qui ont créé toute la banlieue d'Alger. Et ce sont, en grande partie, leurs compatriotes de Valence et d'Alicante qui ont transformé le Sahel et le Tell algériens en un immense vignoble. Pour défricher, pour moissonner et pour vendanger, nos colons sont obligés de recourir à eux : aucun Français ne voudrait accepter un travail aussi pénible et aussi peu payé. Même en Andalousie, la patrie classique de la paresse, ils se précipitent à la besogne, dès que le moindre appât de lucre leur est offert. Avec quel amour les mineurs d'Huelva collectionnent les beaux sterlings bien trébuchants, que la Compagnie anglaise leur verse chaque quinzaine ! Ces joueurs de guitare ne boudent ni le pic ni la pioche, pour peu qu'ils aient avantage à prendre de la peine.

J'ai vécu quelque temps dans un village perdu de la province de Valence : nos hôtes étaient assurément fort pauvres, mais je n'ai pas remarqué qu'ils fussent moins laborieux que nos paysans français. Ils étaient aux champs du matin au soir. Avec des outils et des moyens de transport rudimentaires, ils se donnaient beaucoup de mal pour un chétif résultat. Si misérable, néanmoins, que fût leur vie, ces gens simples et pieux y gardaient une décence que l'on ne connaît plus guère dans nos campagnes.

*
* *

Rude manœuvre, l'Espagnol se révèle, quand il le veut, un commerçant très entreprenant et très audacieux. Sans doute, ses procédés de négoce sont un peu barbares et arriérés comme ceux des Levantins — des Grecs, des Syriens, des Juifs et des Arabes. Nul ne s'entend comme lui à mettre une place en coupe réglée. C'est un négrier impitoyable qui a besoin d'être lâché dans la brousse coloniale, pour y pirater à son aise et y déployer toutes ses facultés. Mais, avec ses défauts — sa brutalité, sa ruse carthaginoise, ses instincts d'usurier (je parle surtout, ici, du colonial) — il excelle à capturer les banknotes et à édifier des fortunes souvent fort imposantes.

Laissons les cas individuels. Il est certain qu'il ne manque aux Espagnols pris en bloc que la volonté persévérante et surtout l'occasion d'exercer leurs naturelles aptitudes à toutes les formes de la vie pratique. Rien ne le prouve mieux que l'extraordinaire développement industriel de la Catalogne et des provinces cantabriques. Or, ces dernières sont parmi les plus catholiques de la Péninsule.

Les deux Espagne ne diffèrent donc pas, comme on voudrait nous le faire croire, par des qualités foncières qui seraient tout à l'avantage des libres penseurs. Il n'y a entre elles qu'une stérile dispute d'idées. Nous savons assez, nous autres Français, à quel affaiblissement des querelles de ce genre peuvent mener un pays.

(Septembre 1910.)

UN BEAU TYPE D'AVENTURIER

Il s'appelait Alonso Contreras (1), et naquit dans « la très noble ville de Madrid », sous le règne du roi Philippe II. Ses parents, comme il le dit lui-même, « vieux chrétiens purs de sang maure et de toute condamnation du Saint-Office, étaient pauvres et vécurent en état de mariage, selon le commandement de notre Sainte Mère l'Eglise ». Ils eurent seize enfants, dont Alonso était l'aîné. Le capitaine — il tient à ce qu'on le sache — n'avait pas à rougir de ses origines.

Evidemment, les mémoires de Bernal Diaz sur la conquête du Mexique nous ont déjà révélé des types extraordinaires d'aventuriers. Mais Bernal, authentique hidalgo, est un homme austère, qui considère le métier des armes comme une espèce de sacerdoce. Alonso, véritable enfant du peuple, y voit surtout la joyeuse et fructueuse aventure. C'est un bon soldat, assez léger de scrupules, vo-

(1) *Les Mémoires du Capitaine Alonso Contreras*, traduction Marcel Lamy et Léo Rouanet. Librairie Edouard Champion, Paris.

lontiers pillard et prompt aux mauvais coups, pas tout à fait sacripant, mais ayant vécu avec des sacripants et sentant lui-même la hart : il faillit, plusieurs fois, être pendu. En se racontant avec complaisance, il nous peint à merveille ses camarades, gens de sac et de corde pour la plupart, et, en même temps, il précise nos idées sur ces armées du vieux temps, recrutées trop souvent parmi des individus qui, aujourd'hui, seraient des criminels de droit commun.

*
* *

Et pourquoi ne pas l'avouer tout de suite ? Sa première action d'éclat fut un meurtre. A l'âge de douze ou treize ans, il tua à coups de canif un de ses petits condisciples, dont le père, un alguazil, l'avait fait fouetter jusqu'au sang par le maître d'école. Notons ce geste révélateur. C'est la première explosion de sa nature violente et brutale. Contreras a le sang chaud, mais il ne sera jamais un assassin vulgaire. En bon Espagnol, il tue pour venger son honneur. Ne pouvant s'attaquer au père, il s'en prend à l'enfant.

Ce gamin a un prodigieux sentiment de sa dignité. La femme d'un orfèvre, chez qui on l'a mis en apprentissage, ayant voulu l'envoyer chercher de l'eau à la fontaine, il lui jette la cruche à la figure, en vociférant : « — Je ne suis pas un valet ! »

En vérité, Alonso n'est point né pour servir. Ou, s'il faut absolument servir quelqu'un, eh bien, il servira le Roi !... Service du Roi ! Mots magiques pour les imaginations juvéniles d'autrefois ! C'était, en somme, un service fort dur, mais

qui semble avoir été compatible avec des libertés difficiles à concevoir pour nous. Et puis, en ces temps monarchiques, le prestige du maître rejaillissait un peu sur les serviteurs.

Pour servir le Roi, le jeune Alonso acceptera les pires humiliations, lui si fier et si vindicatif. D'abord, en sortant de chez l'orfèvre, il s'engage comme marmiton, parmi les vivandiers d'une compagnie qui va s'embarquer à Barcelone. Entre Villefranche et Savone, il reçoit, sur son bateau, le baptême du feu. A Naples, il est enrôlé dans un régiment d'infanterie, composé des pires garnements. Bientôt, à la suite d'une querelle où il est compromis, il s'enfuit à Malte, prend du service sur « les galères de la Religion », et ne tarde pas à devenir capitaine.

*
* *

Le voilà bien à son affaire, cet Espagnol de pur sang chrétien, dont les pères n'ont pas cessé, depuis des siècles, de combattre le Maure. Il continue leur croisade à sa façon. Sur les galères de la Religion, il écume les mers du Levant, traquant le Turc et le Barbaresque, n'épargnant même pas, à l'occasion, ses frères chrétiens, tuant, suppliciant, pillant le plus qu'il peut, pour revenir ensuite à Malte manger le produit de ses prises en de folles orgies.

Puis, un beau jour, le mal du pays le tourmente. Le farouche matamore a envie d'embrasser sa mère. De retour à Madrid, il est nommé alférez, toujours dans un régiment d'infanterie. De là, il repart pour le Levant, « pirater un brin », revient encore en Espagne, où un de ses

chefs veut lui faire un passe-droit. Mais Contreras ne se laisse pas marcher sur le pied : « Je pris une mule, dit-il, et m'en fus à l'Escurial parler au Roi. » — Tout simplement! Le pourfendeur d'infidèles ne s'embarrasse point pour si peu. Il est reçu par le Roi, comme il sera reçu, plus tard, par le Pape. Et même il ne se gênera pas pour déclarer à Sa Sainteté ce qu'il a sur le cœur :

— Le trésor de l'Eglise ?... Mais, Très Saint Père, c'est pour des hommes tels que moi qu'il est fait !... Pour des hommes qui se sont éreintés au service de la foi catholique !...

Le Roi lui donne raison, comme le Pape. A la suite de quoi, un méchant coup d'épée, envoyé par lui à un tabellion, l'oblige à se sauver au plus vite. Dégoûté de la Cour et du monde, Contreras veut se faire ermite. Il achète même, dans cette pieuse intention, ce qu'il appelle « les ustensiles nécessaires » : un cilice, des disciplines, un froc, un cadran solaire, force livres de piété, des semences, une tête de mort et une petite houe...

Des gens, voyant son bagage, lui dirent :

— Señor, où allez-vous avec tout cela ?

— Servir quelque peu un autre Roi, car je suis las ! répondit ce vaillant guerrier.

*
* *

Mais on le déniche dans son ermitage. Il est soupçonné d'être venu en Espagne pour susciter un soulèvement des Morisques, ces Maures convertis qui étaient si sévèrement surveillés. Son déguisement ecclésiastique, ses nombreux voyages en Barbarie, sa connaissance de l'arabe ou du

sabir méditerranéen, autorisent ces soupçons. On prétend même qu'il est le Roi de ces hérétiques. Il est emprisonné, mis à la torture, sur le point d'être pendu. Enfin, il prouve son innocence et, miraculeusement sauvé, cuirassé par ces épreuves, le voilà qui se remet à courir le vaste monde.

Il s'embarque pour les Flandres, où il prend du service, redescend en Italie, en traversant à pied toute la France. Il y est arrêté comme espion et, encore une fois, sur le point d'être pendu. Relâché, il s'en va de nouveau pirater en Barbarie, puis guerroyer aux Grandes-Indes, contre Walter-Raleigh.

Au retour, il sollicite, à Madrid, un poste d'amiral, est nommé par le Pape chevalier et commandeur de Malte. Il reçoit le gouvernement militaire de Pantellaria, et, ensuite, de différentes villes italiennes. Ses prouesses et aussi ses extravagances finissent par lui faire une légende. Il est connu à Rome, à Naples, en Sicile, et même à la Cour d'Espagne. Le capitaine Contreras a son heure de célébrité. Lope de Véga s'inspire de son aventure, lors de l'affaire des Morisques, pour écrire un drame : *Le Roi sans royaume*. Il paraît même que le « Phénix des poètes » avait l'intention de composer une épopée sur les exploits du matamore. C'est sans doute ce qui donna à celui-ci l'idée de rédiger ses mémoires. L'attention flatteuse du public et des beaux esprits de la Cour lui fit croire de plus en plus qu'il était un personnage.

Après ce court instant d'éclat, il rentra dans l'obscurité. La fin de sa vie nous est absolument inconnue. Comment mourut cet étrange héros ? Sur l'échafaud ou dans un cloître ? Les deux hypothèses sont également permises.

*
* *

Est-il besoin d'ajouter que Contreras n'est nullement un écrivain ? Mais il conte avec une fougue et une rapidité qui entraînent. Ce soldat sans culture a des trouvailles d'expression à rendre jaloux les gens du métier. En trois phrases, il peint le retour à Palerme d'une flottille décimée par les Barbaresques. Des mères et des fiancées sont là, sur le port, demandant aux survivants des nouvelles de ceux qui ont péri : « Force était bien de leur répondre : « Morts ! » parce que telle était la vérité. *Et les femmes hurlaient à faire pleurer les rames des galères.* »

En tous cas, c'est peut-être la physionomie d'aventurier la plus complète et la plus fortement caractérisée que nous ayons.

Contreras est soldat dans l'âme. Il adore son métier, il en aime tout aussi bien le danger que la parade. Il est paradeur et glorieux de sa personne. Les beaux uniformes, les belles armes le transportent. Il ne se sent pas de joie lorsqu'il décrit l'entrée d'un régiment dans une ville : « J'entrai en la place suivi de mon alférez, de mon étendard et de quatre-vingts cavaliers bien armés : les soldats avec leurs écharpes rouges et mon frère, lequel me servait de lieutenant, en queue de sa compagnie, tout à fait magnifique. *Je vous laisse à penser quelle entrée nous fîmes !...* »

Il est soudard presque autant qu'il est soldat, pillard et forban sans scrupules. Mais il ne s'abaisse point jusqu'à être voleur. Le sentiment de l'honneur l'en empêche. A Naples, un de ses camarades, un Valencien de son régiment, donne un coup d'épée à un promeneur pour lui voler sa

cape. Contreras se scandalise : « Pour Dieu ! dit-il, sommes-nous venus ici faire les tire-laine ?... »

Il est honnête à sa façon, honnête comme il est brave. Et il l'était jusqu'à la témérité et jusqu'à la folie. Il perdait conscience du péril et ne sentait pas les coups. C'est sans doute pourquoi il est si dur pour autrui. Il traite l'ennemi comme l'ennemi lui-même traitait, en ce temps-là, le vaincu. Avec passion il assouvit sa vengeance et il y goûte une joie mauvaise. Disons-le sans ambages : Contreras était cruel. Lui qui a frôlé de si près la potence, il ne cache point sa satisfaction d'avoir branché haut et court quelques demi-douzaines de mauvais gars. Quand il condamne au fouet des soldats maraudeurs, il ne manque point de les faire panser « avec sel et vinaigre, à la façon des galères », et il se délecte à nous le raconter.

*
* *

Et pourtant, ce dur-à-cuire était pitoyable au pauvre monde. Par exemple, il s'indigne de ce que les riches sont exemptés de loger les garnisaires dont la charge retombe ainsi sur les moins fortunés. A Casales de Capoue, il veut changer l'habitude et envoie ses soldats loger chez les notables de l'endroit. Là-dessus, véhémentes protestations. Ecoutons Contreras : « L'évêque m'envoie dire : « Vous êtes excommunié, en vertu du cha-« pitre *Quisquis pariente del diablo* (sic). » Je réponds : « Attention à ce que vous faites ! Je n'entends pas le chapitre *Quisquis*. Quant à être parent du diable, je ne le suis et il n'y en a l'ombre en mon ascendance. Et prenez garde que si je me résigne à être excommunié, nul ne sera

hors de mes atteintes, qu'il ne s'aille cacher en la cinquième sphère. Pour cela, Dieu m'a donné dix doigts aux mains et cent cinquante Espagnols !... »

A cette gaillarde réponse, on juge de l'individu. Cela ne l'empêchait point d'être bon catholique et même dévot, — toujours à sa façon. Mais plus que cette dévotion un peu suspecte, ce qui nous touche, en lui, c'est sa piété pour sa mère. La pauvrette ne le méritait guère, avoue-t-il, car, après avoir eu seize enfants, elle s'était remariée. Cependant, Contreras, en bon fils, veut tout oublier.

Il rentre à Madrid, à la tête de son régiment, et sa première pensée est pour elle. « J'allai, dit-il, mettre pied à terre devant chez ma mère, qui était restée seize ans sans rien savoir de moi. Quand elle vit, par-dessus le marché, tant de mules, elle s'émerveilla. Je fléchis les genoux, en lui demandant sa bénédiction et en lui disant : Je suis votre fils Alonsillo ! La pauvre n'en revenait pas et restait toute confuse, parce qu'elle s'était remariée... »

Contreras lui pardonne, la comble de cadeaux, elle et ses petits frères. Puis il lui baise les mains, remonte en selle, — et il repart pour la belle aventure...

(2 décembre 1913.)

MES ESPAGNES

..... L'imagination française a toujours trouvé dans la littérature et les mœurs espagnoles un tonique salutaire. J'oserai même dire qu'elle a besoin de cet excitant. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle s'est accoutumée à prendre le chemin de « delà les monts ». Périodiquement elle est allée s'exalter ou retrouver le sens de ce qu'on appelait au XVIIe siècle « la belle nature », au pays de Vélasquez, du Cid et de sainte Thérèse. La griserie même du coup de soleil poétique, que nous subissons là-bas, nous fait du bien. A nous autres, vignerons de plat pays, un verre de vin musqué et doré de Manzanilla, bu sur la table du plus sordide cabaret, découvre tout à coup un monde d'enchantements.

Notons ce fait. Aux époques d'affaissement, ou, si l'on aime mieux, d'accalmie et de détente littéraires, nous nous replions sur nous-mêmes, sur nos mœurs, nos traditions et nos paysages. A cette époque-là, on célèbre l'Ile-de-France. On s'évertue à relever les grâces ancillaires et mortifiées de nos plus humbles sites. On peint en

grisaille les épisodes monotones ou charmants de la vie provinciale. C'est aussi le temps où la bonne marque pour un livre est d'être « bien parisien ». On assemble, on déballe des documents. Le lyrisme s'évanouit en sentimentalité. Les poètes d'intimité refleurissent. Au contraire, aux époques de renouveau, de fougue et d'énergie créatrices, de grandes illusions aussi, nous nous empressons de franchir nos frontières. Et c'est toujours vers le Midi que nous nous tournons, vers l'Espagne et vers l'Italie, comme les terres élues de la passion et de la beauté. Le Nord ne vaut rien pour notre tempérament. Après une brève excursion dans les brumes, nous revenons bien vite au soleil et au sourire de la Méditerranée.

Notre première Renaissance, — celle d'avant Ronsard, — est presque toute italienne. Corneille et ses contemporains sont volontiers espagnols. Chez les romantiques surtout, cette prédilection est manifeste. Quoi qu'on en ait pu croire d'abord, ils doivent très peu aux littératures septentrionales, que, d'ailleurs, ils connaissent mal. Hugo attribuait à Gœthe *Les Brigands* de Schiller. (Peut-être qu'il le faisait exprès.) A part Vigny et Sainte-Beuve, qui pouvaient déchiffrer une page d'anglais, Gérard de Nerval, qui savait l'allemand, ils n'ont qu'entrevu les littératures allemande et anglaise à travers des commentaires et des traductions. Sans doute, ils ignoraient presque autant celles du Midi. Mais l'air du pays leur était familier. Ils y avaient voyagé et séjourné longuement. Ils l'aimaient, ils l'admiraient. Spontanément, leurs méditations ou leurs harmonies poétiques y trouvaient leur cadre approprié. Et ils n'en voyaient guère d'autre pour leurs contes ou leurs drames. La passion et la

beauté, telles qu'ils les concevaient, devaient être habillées à l'espagnole, ou à l'italienne, se déployer dans les solitudes de la sierra, les splendeurs d'un palais vénitien ou toscan.

Récemment encore, après la période de dépression qui succéda au naturalisme, lorsque nous sentîmes la nécessité de nous laver d'un prosaïsme grossier, et, comme on dit, de restaurer la notion de l'individu, à peu près anéantie par l'école de Zola, — de l'individu volontaire, agissant et passionné, — c'est aussi de l'autre côté des Monts que nous dirigeâmes nos regards. De même que Victor Cousin partait pour l'Allemagne faire une remonte d'idées, nous fûmes en Espagne faire notre remonte de couleur et d'énergie. M. Maurice Barrès donna satisfaction à ce besoin, si l'on peut dire, national. Je me souviens avec quelles délices nous lûmes, vers 1893, son *Amateur d'âmes,* ce petit livre si gros de conséquences littéraires et qui, à travers quelques préciosités de forme et de sentiment, renouait la grande tradition classique du libre-échange intellectuel par-dessus les Pyrénées.

*
* *

Mais, déjà, l'Espagne vivante était sous mes yeux. J'habitais l'Algérie, et, tout de suite, dans cette mêlée de peuples méditerranéens qui se disputent le fruit de la conquête française, l'Espagnol me frappa par son âpreté au gain, son endurance à la peine, son opiniâtreté, et aussi par une dignité extérieure, une fierté d'attitude, qui me rappelait la belle rudesse de la *vertu* romaine.

Ces qualités, comme toutes les caractéristiques du tempérament national espagnol, ressortaient davantage encore à mes yeux, dans ce terroir si mélangé de l'Afrique du Nord. Le contraste leur donnait un relief que je n'ai pas retrouvé, depuis, au même degré, dans la Péninsule. Chez le nouveau débarqué de Valence, d'Alicante ou d'Albaceite, je contemplais les traits intacts d'un type ethnique, qui s'opposait franchement à celui du Français, de l'Italien ou du Maltais, et dont je pouvais suivre les déformations ou les dégradations insensibles dans le colon espagnol, né en Afrique et adapté à son nouveau milieu. L'activité de ce peuple transplanté, et qui sommeillait encore dans sa patrie, me parut quelque chose de si intéressant à regarder, que j'en oubliais bientôt la friperie arabe et toute la couleur locale, chère à nos romantiques.

J'écrivais *Le Sang des Races*. Pour la première fois, dans le roman, j'envisageais l'Afrique, livrée à la concurrence des races méditerranéennes, comme un pays latin. Je me disais que, pour un esprit dégagé du dilettantisme, il n'y avait pas de spectacle plus passionnant que cette concurrence et que, d'ailleurs, c'était cela qui occupait tout le devant de la scène. Certes, je ne nie pas qu'il n'y ait toujours matière pour les variations les plus brillantes sur les vieilleries arabes ou mauresques, sur tout ce qui meurt dans l'Islam africain. Et je ne nie pas davantage que la vie actuelle de nos indigènes, avec tous ses conflits douloureux, n'offre de beaux sujets littéraires. Mais je soutiens que les nôtres, ceux de notre peuple ou de notre race, doivent passer d'abord. Enfin on me permettra de remarquer que, si bon nombre de nos romanciers se sont

décidés à considérer les Arabes non plus comme des figurants de fantasia, mais comme des êtres sociaux, ayant des besoins, des aspirations dont il convient de tenir compte, ils le doivent peut-être à mon exemple. Ils ont étudié l'Arabe de la même façon que j'avais étudié l'Espagnol, l'Italien, le Français, tous nos latins d'Afrique.

*
* *

Parmi les étrangers, c'est l'Espagnol, je l'avoue, qui m'attirait le plus et qui me paraissait le plus sympathique. J'accorderai même qu'il y avait, dans cette préférence, quelque partialité.

Nous autres, Lorrains, nous avons un penchant secret pour l'Espagne. Le Nord de notre pays a été longtemps sous la domination des Rois catholiques, et il n'est point indifférent pour nous d'être issus d'une race de soldats qui a guerroyé, plusieurs années de suite, dans la Péninsule. Nous avons presque tous un grand-père ou un grand-oncle qui a été blessé à Saragosse, ou fait prisonnier à Pampelune.

Pour moi, je crois me souvenir d'avoir été Espagnol. Je suis né tout près de Damvillers, petite ville du pays montmédien, une des dernières citadelles de l'Espagne en terre lorraine. Elle retint longtemps devant ses murs les armées de Louis XIV, et ne fut définitivement rattachée à la France qu'après le Traité des Pyrénées. Sans doute, les garnisaires d'origine espagnole se trouvaient en petit nombre dans cette région de la Meuse. Gouverneurs et soldats étaient souvent des enfants du pays, comme ce Jean d'Allamont, qui défendit si gaillardement Montmédy contre

le maréchal de La Ferté. Mais il faut croire que les aventuriers ibériques y essaimèrent au passage et que quelques-uns s'y établirent. On voit assez fréquemment, chez nous, des cheveux noirs et des teints bistrés, qui jurent avec les joues fraîches et les moustaches couleur de seigle des purs autochtones. Et, justement, chaque fois que je m'arrête au musée du Luxembourg, devant la paysanne au repos de Bastien-Lepage, le peintre de Damvillers, je suis frappé par tout ce qu'il y a d'espagnol dans cette face osseuse et noiraude. Les yeux surtout sont révélateurs. Ce ne sont pas des yeux de Lorraine. Par des chemins dont nous avons perdu la trace, ils viennent de Galicie ou d'Estramadure. On les retrouve, ces gros yeux noirs, dans les figures carrées aux pommettes saillantes des naines ou des servantes, que Vélasquez a placées aux arrière-plans de ses tableaux.

Il n'est pas jusqu'à la forme très particulière de nos clochers montmédiens qui ne me rappelle celle des clochers espagnols. Lorsque j'errais dans les villages de la province de Valence, j'étais tout étonné d'y rencontrer les églises de mon enfance... Amel, Senon, Gouraincourt, tristes bourgades, s'évoquaient subitement, pour moi, au grand soleil presque africain de Jativa ou de Castellon-de-Rugat.

Je ne me dissimule pas ce qu'il y a de personnel dans ces impressions. Pourtant, les sympathies de mes compatriotes pour l'Espagne me paraissent aussi générales qu'évidentes. Hugo, le grand Lorrain, l'auteur d'*Hernani*, de *Ruy Blas*, de *la Rose de l'Infante*, du *Petit Roi de Galice*, nous en fournirait peut-être la preuve la plus saisissante. Mais nous n'aimons pas seulement pour sa couleur, la vigueur de son tempérament,

l'énergie passionnée de ses mœurs. Son âpreté et sa rudesse même ne nous déplaisent point. Le chardon de Lorraine a toutes les pointes et tous les hérissements du cactus andalou. Ce qui nous agrée surtout, dans le caractère espagnol, c'en est le sérieux, la gravité, le dédain de la fioriture, le goût profond des réalités. Nul peuple plus réaliste que celui-là, dont l'imagination épuise tout le réel, dépasse les sens, et, même dans les hautes régions mystiques, veut encore toucher des formes concrètes, facilement accessibles à l'esprit.

Comparés aux trois ou quatre grands peintres de l'Espagne, les Italiens ne sont plus, pour nous, que des décorateurs, des conteurs diserts qui ne se soucient point de nous dire la vérité. Au contraire Vélasquez nous ravit, parce que, non seulement il restitue, jusqu'au trompe-l'œil, toutes les apparences de la réalité, mais qu'il nous introduit, si l'on peut dire, de l'autre côté de la toile. Comme l'amateur d'instantanés, il choisit une scène de la rue ou de l'atelier, dans cette scène le moment le plus fugace; et, grâce à on ne sait quel miracle de conscience et de véracité, cette scène triviale se hausse jusqu'au mythe, cette minute semble fixer et trahir l'âme ondoyante et secrète d'un être ou d'une époque.

Enfin, ce que nous pouvons tous aimer de l'Espagne, — et ce que j'en aimais par-dessus tout, — c'est qu'elle repousse et décourage la badauderie du touriste. On n'y voyage point commodément. Ses auberges ne flattent guère la sensualité. L'habitant n'y est ni obséquieux ni même empressé. A part deux ou trois attractions, banalisées jusqu'au dégoût, comme les danses et les courses de taureaux, l'admiration

des snobs ne sait à quoi s'accrocher. Il est entendu que l'art espagnol est, en général, dépourvu d'originalité : ce qui dispense de le comprendre. Quant aux paysages, ils n'offrent guère que des beautés spirituelles fermées au plus grand nombre, ou des outrances et des violences de lignes et de couleurs qui rebutent le passant. Les mœurs sont lettre close pour la plupart des voyageurs. Et ainsi l'Espagne reste, à nos yeux, un pays presque neuf, que la description littéraire n'a pas encore trop fatigué. En tout cas, il n'est point usé jusqu'à la corde, comme l'Italie, et il est douteux qu'il le soit jamais. Il se défend trop bien. On a pu dire irrévérencieusement qu'il y a, dans la littérature d'aujourd'hui, tout un « chichi de Venise ». Il n'y a pas encore, que je sache, de « chichi de Tolède... »

*
* *

Telles sont les raisons qui me conduisirent, de bonne heure, vers l'Espagne. Mais il y a plusieurs Espagnes. Tout de suite et d'instinct, je me dirigeai vers celles qui vivent et agissent le plus intensément. Les grandes villes de joie, de labeur et de couleur, comme Valence, Séville, Barcelonne, ont toujours été mes préférées.

Jusqu'ici, nos littérateurs ne se sont guère attachés qu'à l'Espagne des morts et des musées. Rien de plus légitime, ni de plus intéressant. Peu de nations ont un passé aussi riche en hauts faits, en belles images et en grands sentiments. Mais il ne faudrait pas qu'il y eût là un parti pris d'exclusion contre la vie contemporaine. Cette manie que nous avons de fermer les yeux

à tout ce qui n'est pas l'archéologie, l'esthétisme ou l'histoire, à tout ce qui a cessé de vivre dans un pays, cette manie irrite extrêmement nos voisins, — aussi bien les Italiens que les Espagnols. Nous avons l'air de vouloir les humilier devant leurs grands ancêtres. Avec les meilleures intentions du monde, nous les blessons, en paraissant n'admirer que leur passé. Ainsi nos conversations se perdent dans le vide, et nous nous séparons fort mécontents les uns des autres.

En Grèce surtout, j'étais frappé de ce malentendu. Nous ne parlons aux Hellènes que de Phidias et du Parthénon, de Sophocle et de l'Hermès de Praxitèle. Eux ripostent par des doléances sur l'attitude de l'Europe à l'égard de leur patrie, — et, tandis que nous dissertons sur la frise des Panathénées, ils insistent désespérément sur l'augmentation de leur flotte et de leur armée, sur l'essor de leur commerce et de leur industrie, sur leurs justes revendications nationales. Le soliloque continuant de part et d'autre, il y a peu de chances pour que nous arrivions jamais à nous comprendre.

A cela on répondra que l'artiste est libre d'envisager un pays comme il lui plaît. Qu'on me l'accorde et je suis heureux. Prenez le passé si vous voulez, mais avouez que le présent ne manque pas non plus d'intérêt. Vous le contestez et vous dites : « A quoi bon chercher l'Espagne là où elle n'est plus? En quoi Séville, Valence, Barcelone, ces grandes villes, envahies par l'industrialisme moderne, diffèrent-elles de Marseille, de Naples, ou d'Alger?... » — Mais si! elles en diffèrent, elles en diffèrent même beaucoup. Le tout est de le voir. Or la plupart en sont incapables. Ils fuient le rude contact de la réalité. Ils

ne savent point, comme disait Renan, « extraire le diamant des foules impures ». La vie toute nue les effraie. Il faut qu'on la leur présente déjà travaillée par la littérature, — déjà devenue de la littérature.

Et je ne m'engagerai pas dans l'inutile débat de savoir si Madrid est plus espagnole que Barcelone, et Burgos que Madrid. Je remarquerai seulement que, peut-être, c'est à Barcelone que l'Espagne de demain se prépare. Réfléchissons-y un instant. Ce que nous appelons « la vieille France », ce que nous allons déterrer dans nos provinces les plus lointaines et les plus perdues, dans nos petites villes les plus mortes, — cette sensibilité, ces idées, ces mœurs périmées, et qui nous semblent si locales, — tout cela fut élaboré à Versailles ou à Paris, dans des milieux très mélangés, où, souvent, c'étaient des étrangers qui donnaient le ton : un Antonio Pérez, un cavalier Marin, un chevalier de Bückingham, un abbé Galiani, un Horace Walpole. Peut-être que, dans le Paris cosmopolite d'aujourd'hui, se prépare aussi l'âme française de demain.

Mais ce n'est pas seulement l'avenir qui s'annonce ou se laisse deviner dans ces grands centres de la moderne Espagne ; j'y retrouve encore tout le passé. Cette histoire, que nous nous évertuons à découvrir dans la poussière des musées ou des bibliothèques, elle est là tout près de nous, vivante dans l'âme vivante des Espagnols d'aujourd'hui, qui perpétuent, sous d'autres apparences et dans des conditions nouvelles, le geste des ancêtres. Bien plus, l'Espagnol agissant d'aujourd'hui m'aide à comprendre le contemporain de Philippe II. Je n'ai commencé à voir bien clair dans la psychologie d'un Bernal Diaz, ce

vaillant hidalgo qui suivit Cortez au Mexique, qu'après avoir suivi moi-même, dans le Sud algérien, les convois de rouliers valenciens et castillans, qui ravitaillent nos postes-frontières. Tout récemment encore, mes souvenirs coloniaux me permettaient de placer dans sa vraie lumière la figure brutale et cynique d'un Alonso Contreras, cet aventurier, qui nous a laissé de si étonnants mémoires. Et c'est seulement le jour où, visitant l'Oranie, je tombai à Saint-Denis-du-Sig, en pleine fourmilière espagnole, que je me suis expliqué la rapacité souvent inintelligente et aussi l'héroïsme sauvage des antiques Conquérants de l'Or...

*
* *

L'Espagne actuelle nous offre donc, comme celle du passé, de très riches et très abondants sujets. De grâce, n'allons point la regarder, sinon par aventure, de la portière d'un sleeping, du balcon d'un palace, ou des gradins de la *Plaza de toros*. Elle a mieux à nous donner que de petits émois artificiels devant les jeux tragiques de l'amour et du couteau. Voyons-y plutôt, — et cela nous fera du bien, — un peuple, dont l'énergie morale est restée intacte, qui n'est gâté par aucune littérature et qui n'est point amolli par le bien-être, dont le cerveau est sain et les muscles solides, qui se jette ardemment au travail et au gain partout où il trouve à employer ses bras, et qui, le jour venu, sera prêt, pour courir encore les plus hardies équipées.

(*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1913.)

V

ISLAM

Le paradis est à l'ombre des glaives.

(MAHOMET.)

L'ISLAM ALGÉRIEN

On parle souvent, chez nous, du rôle important des congrégations islamiques dans le nord africain. Personne n'en méconnaît la profonde influence occulte, et tout le monde sait qu'elles sont nettement hostiles à la pénétration et même à la civilisation européennes.

Mais il arrive rarement qu'on se demande ce que pense la grande masse croyante des musulmans soumis à notre domination. Nos représentants veulent bien s'occuper d'eux au point de vue politique, économique, social; ils négligent, de parti-pris, le point de vue religieux. De libres esprits ne sauraient s'abaisser à des considérations de ce genre. Que nos musulmans pensent ce qu'ils voudront, cela les regarde! Nous traitons ainsi un peuple éminemment religieux comme s'il admettait le principe laïque de la séparation de l'Eglise et de l'Etat — la distinction du croyant et du citoyen; — comme si, pour le musulman, la foi était un fait individuel, intérieur, sans répercussion notoire dans la pratique.

C'est là une grave erreur ! Il nous importe extrêmement, au contraire, de savoir ce qui se passe dans le secret des consciences islamiques et, particulièrement, de nous demander où en sont nos sujets algériens au point de vue religieux.

*
* *

Telle est la question — ou plutôt une des questions — que le docteur Trenga vient de poser et, dans une certaine mesure, de résoudre, dans un très brillant et très curieux livre qui est intitulé : *L'Ame arabo-berbère.*

La compétence incontestable de l'auteur ajoute infiniment de prix à ce curieux essai de psychologie musulmane. Le docteur Trenga est, comme il le dit lui-même, « un Algérien de la troisième génération. » Cela vaut la peine d'être noté. Il y a maintenant, en Algérie, comme à l'époque carthaginoise, une race nouvelle, aussi complètement acclimatée et adaptée que la race autochtone. L'auteur de *L'Ame arabo-berbère,* écrivant sur ses compatriotes musulmans, nous représente assez bien un médecin de Carthage, issu de colons phéniciens, composant, en grec ou en punique, un docte traité sur les indigènes de son pays.

Est-il besoin de dire, après cela, qu'il parle, de naissance, l'arabe vulgaire, et que l'arabe littéral n'a pas de secrets pour lui ? Enfin, par ses fonctions, il est continuellement en contact avec les musulmans de toutes les classes. Conditions excellentes pour mener à bien une enquête sur l'état de la conscience religieuse en Algérie.

Or, il paraît que cette conscience sommeille,

ou du moins sommeillait jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à ce que l'imprudence ou l'ignorance française la vint subitement réveiller.

*
* *

Ne nous exagérons point ce réveil, si réveil il y a. Avec les Arabes, on ne sait jamais le fond des choses.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les musulmans algériens appartiennent au plus rétrograde des rites islamiques — le rite malékite. Entre les Egyptiens, volontiers soucieux de moderniser la religion, de l'accommoder aux exigences de la pensée européenne, et les Marocains fanatiques et mystiques, ils représentent le parti de la stagnation, de l'obéissance aveugle à la lettre de la loi. Chez eux, plus de spéculations théologiques, plus de vie spirituelle, mais une grande paresse d'esprit et une ignorance frappante de leur propre littérature religieuse : « C'est une religion de gens bornés, dit le docteur Trenga, mais en somme peu turbulente... Cependant, il serait dangereux de conclure, de ce calme relatif, à la faillite de l'idéal religieux chez les indigènes du nord de l'Afrique. Pour eux, comme pour tous les musulmans de la terre, il est incontestable que l'Europe outrepasse son droit, en imposant sa souveraineté à un peuple d'Islam ! »

Nos musulmans algériens ne peuvent pas, ne pourront jamais accepter la nôtre, et cela pour des raisons avant tout religieuses. Voilà une vérité dont il faut absolument nous pénétrer. Leur unique but, poursuivi avec une inflexible obstination, c'est de *durer,* envers et contre tout,

contre nous d'abord. Il y a là un parti-pris d'obstruction, une fin de non-recevoir, contre lesquels viendront se briser tous nos efforts de fusion ou d'assimilation. Nous ne réussirons jamais à renverser la barrière religieuse qu'ils nous opposent.

Tout le scepticisme, tout le rationalisme du monde échoueront contre elle. Un jour, le bon Flaubert écrivait à propos des Turcs, qui massacraient leurs sujets chrétiens : « Ce ne sont pas des canons, c'est un Voltaire qu'il faudrait leur envoyer ! » Telle est encore l'opinion d'une foule de Français candides. Mais un Voltaire n'est pas plus possible en pays d'Islam qu'un Virgile chez les Esquimaux.

*
* *

Voyons plutôt par quels arguments nous essayons d'entamer la foi de nos musulmans.

Nous leur vantons, par exemple, notre progrès ; nous faisons miroiter à leurs yeux les découvertes, les inventions sensationnelles de notre science. Il est certain que la grande foule des tièdes est assez sensible à tout cela. Ils usent de nos chemins de fer, de nos automobiles, de nos téléphones. Ils prennent, en général, tout ce que nous leur offrons de bon et d'utile. Mais ils ne remueraient pas le petit doigt pour s'en assurer la maîtrise. De même qu'ils n'ont rien fait pour conquérir ces grossiers avantages matériels dont nous sommes si fiers, ils ne feront rien pour les conserver.

Quant aux autres, aux dévots, à ceux qui passent leur vie dans la méditation des saintes lettres, ils n'ont que des sourires de mépris pour les merveilles dont nous prétendons les éblouir.

« A ceux qui ont encore le chimérique pouvoir de rêver, lucides et calmes, d'un tapis magique, transportant, à travers les nuées, à des distances infinies, les innombrables armées du roi Souleïman ; à ceux qui illuminent leur demeure de l'image d'El-Bouraq, la merveilleuse monture ailée du prophète, étincelante et rapide comme l'éclair, au buste de femme, à la croupe blanche de haquenée, à la queue rutilante de paon, comment faire un crime de n'être point touchés par la télégraphie sans fil ou la navigation aérienne ? »

Ni nos aéroplanes, ni nos dirigeables ne convaincront ces visionnaires qui ont à la disposition de leur fantaisie tous les royaumes du rêve.

*
* *

Bien loin de les convaincre, ce sont eux, au contraire, qui, dans l'intrépidité de leur foi, se flattent de nous convertir.

D'abord, ils ne peuvent pas concevoir que nos yeux se ferment obstinément à l'éclatante lumière de la vérité révélée. Ensuite, l'intérêt que nous accordons à leur littérature sacrée, nos fondations savantes pour l'étude de la philosophie arabe leur apparaissent comme des victoires du Livre sur l'incrédulité. Un Européen capable de lire le Coran est, pour beaucoup d'entre eux, un musulman futur. Un homme qui prononce en arabe, dans le texte proféré par Allah lui-même, une sourate de la loi, doit être touché à la longue par la vertu persuasive enclose dans les syllabes saintes.

A ce propos, l'auteur de *L'Ame arabo-berbère*

nous raconte une anecdote bien curieuse, que je m'en voudrais de ne pas citer.

Un vénérable vieillard musulman lui disait un jour :

« Pour toi, qui lis sans trop de peine le pur arabe ; pour toi, qui prononces souvent le nom d'Allah, tu n'as plus grand'chose à faire pour devenir un des nôtres. Il ne tient qu'à toi d'être sauvé... Mais si trop d'erreurs t'enserrent encore — comme je t'estime, comme j'ai fait de toi mon ami, voici ce que je promets de faire pour toi, le jour où, accomplissant l'inéluctable devoir de tout fidèle, je serais obligé de me lever pour la guerre sainte. Je t'avertirai à l'avance, je te trouverai une cachette, ou bien je faciliterai ta fuite. Ainsi, alors que tous tes frères périront, s'ils ne se convertissent, tu seras, grâce à ta bonté et à notre amitié libre, sain et sauf. Allah te permettra de marcher dans sa voie... »

*
* *

Selon le docteur Trenga, le gouvernement français serait, en grande partie, responsable de cet état d'esprit. Nos administrateurs témoignent un respect si exagéré pour le Coran, qu'ils en ont comme rehaussé le prestige aux yeux des indigènes. Ils invoquent l'autorité du Livre à tout propos et hors de propos, jusque dans les questions d'hygiène les plus élémentaires. Ils relèvent les écoles islamiques, et ces persécuteurs du catholicisme s'évertuent pieusement à réchauffer le fanatisme musulman.

« Se rendra-t-on bien compte, arrivera-t-on à comprendre à la fin que ce sont les Français qui

ont rénové, réveillé dans le Nord de l'Afrique, les études coraniques qui se mouraient de leur belle mort? Sur l'initiative et sous la protection du gouvernement français libre-penseur et promoteur de la séparation de l'Eglise et de l'État, on enseigne, dans les médersas officielles, aux jeunes tholbas, futurs cadis, futurs imans, la théologie et le droit musulmans. Dans ces écoles, véritables foyers où se rallume la vieille pensée islamique, on disserte gravement sur les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah. Et ces écoles sont placées sous les auspices des saints marabouts d'Islam, témoin la médersa d'Alger... Comme un séminaire vit à l'ombre d'une cathédrale, est-ce par hasard que l'Ecole où nous formons nos fonctionnaires musulmans de l'ordre judiciaire, avoisine le sanctuaire majestueux, la Zaouïa, dont le centre est le tombeau du Saint, du Vertueux, du Béni, de l'Etoile polaire, du divin Abou-Zid Sidi Abderrhaman Ettsaalbi, fils d'Omar, fils de Maasour, fils de Mahmed, fils de Saaba, fils de Mekli, fils d'Abou Thaleb, qui est l'oncle de l'apôtre d'Allah, sur lui soient la prière et le salut éternel !... »

*
* *

Réfléchissons-y un instant; ce cléricalisme d'exportation nous apparaîtra comme une des plus joyeuses bouffonneries de notre incohérent régime. Ce cléricalisme n'a pas même l'excuse de l'intérêt politique bien entendu, puisqu'en définitive ses efforts se retournent contre nous, puisqu'il n'aboutit qu'à renforcer la barrière religieuse qui nous sépare de nos sujets musulmans.

La contradiction entre les principes de notre gouvernement et sa conduite est tout simplement stupéfiante. Voit-on un de nos ministres de l'instruction publique inaugurant en grande pompe un lycée Saint-Thomas ou un lycée Saint-Ignace de Loyola? Or, les politesses que nous refusons aux saints catholiques, nous les accordons dévotement aux saints de l'Islam.

Justement, à propos de la médersa d'Alger, placée sous l'invocation de Sidi Abderrhaman, on me rapportait un mot ahurissant d'un de nos plus hauts personnages universitaires, à qui l'on faisait visiter cette école théologique. Grisé de couleur locale, transporté d'enthousiasme à la vue des étudiants en chéchias et des professeurs en turbans, cet anticlérical farouche, ce contempteur du moyen âge catholique, se serait écrié :

— C'est admirable! On se croirait au XIIe siècle !...

(23 octobre 1913.)

LA DAME VOILÉE

Un moment, nous avons pu croire qu'elle allait se dévoiler et que l'Infidèle connaîtrait enfin sa figure.

Cette illusion fut de courte durée. Après avoir paru y consentir, son maître et seigneur ferma plus jalousement que jamais le voile qui la dérobe à nos regards. Aujourd'hui, comme hier, d'un bout à l'autre du monde musulman, en dépit d'une révolution qui devait octroyer quelques libertés, la libération des visages féminins reste un problème qui épouvante les esprits les plus fermes et que les maris de Stamboul et d'ailleurs ont jugé prudent de renvoyer aux calendes grecques.

Mais ce mystère où l'on maintient la Dame voilée ne fait qu'irriter davantage nos curiosités occidentales. Si l'on ne voit pas sa figure, on prétend du moins confesser son cœur. Presque tous les jours, des conférences, des articles de revues et de journaux tentent de nous introduire dans son intimité sentimentale et de nous révéler sa pensée secrète. Que désire la Dame voilée, que rêve-t-elle, à quoi aspire-t-elle? J'ai bien peur qu'en essayant de répondre à ces questions, nos

dames de lettres et nos romanciers ne prennent pour un état d'esprit général des fantaisies ou des velléités particulières. J'ai peur surtout que le mystère dont s'enveloppe la femme musulmane ne les trompe sur ce qu'il cache. L'Européen, qui se flatte de pénétrer l'âme féminine orientale, ne ressemblerait-il pas à ce profanateur du temple de Tanit, qui s'évertue à surprendre l'ultime secret de la Déesse ? Après avoir traversé des salles splendides, constellées de gemmes et revêtues de métaux précieux, il finit par se heurter le front contre la muraille d'un obscur réduit, où il n'y a rien, — qu'une pierre noire, non dégrossie...

*
* *

Cependant, une de ces femmes vient de parler ! Et ce qu'il y a de plus inouï, elle a parlé en public, devant des hommes assemblés.

Cet événement extraordinaire s'est produit à deux pas du Caire, à Héliopolis, où un congrès national — d'ailleurs dissous comme subversif par l'autorité anglaise — s'était réuni, ces derniers temps. A de doctes personnages en tarbouches, venus de la capitale et des provinces, une dame égyptienne, Mme Bahissatoul Badiah (1), a présenté un rapport « sur les moyens de relever la condition de la femme musulmane ».

Hâtons-nous d'ajouter que, suivant la bienséance, elle ne s'est point exhibée à la tribune, même protégée par un triple *tchartchaff* contre les indicrétions masculines. Elle a dû emprunter

(1) Ce nom est un pseudonyme, qui, paraît-il, veut dire « La Misérable du Désert ». Mais un je ne sais quoi me fait soupçonner que cette « dame » pourrait bien n'être qu'un homme.

le truchement d'un avocat, Me Ahmed ben Moustafa, qui a donné lecture de son rapport. Ainsi, ce n'est même pas la voix de cette invisible qu'on entendit. Il y a des chances, néanmoins, pour que sa parole écrite nous transmette des vœux chers à quelques-unes de ses sœurs.

Or, que réclame Mme Bahissatoul Badiah? — Tout! et peut-être davantage! Dès le début, elle pose en principe que la liberté de la femme est au-dessus de la discussion. « Et quand je dis liberté, c'est de *toutes les libertés* que je veux parler ! » C'est catégorique, j'espère ! En conséquence, elle revendique, pour la femme, non seulement le droit de disposer de ses biens, mais le droit de suffrage. La femme musulmane doit être électeur. Comment un vrai croyant en pourrait-il douter? Au premier siècle de l'Hégire, « quatre femmes n'ont-elles pas donné leur vote au Prophète, en même temps que les hommes » ? — Vous entendez, messieurs en tarbouches, ce que dit le Coran? Les femmes votaient autrefois. Et quand on a voté pour le Prophète, on peut bien voter, n'est-ce pas, pour un simple mortel?

La religion elle-même consacre donc le droit politique de la femme. C'est du moins ce qu'affirme Mme Bahissatoul Badiah.

*
* *

Mais elle a trop de bon sens pour ne pas comprendre que ces revendications doivent rester, jusqu'à nouvel ordre, purement théoriques. En attendant que les femmes aient leur statut politique comme les hommes, la Dame voilée se contente de réformes plus modestes et d'un caractère tout pratique.

D'abord, — et bien entendu, — instruction primaire libéralement distribuée à toutes les jeunes filles, surtout à celles de la basse classe. Ensuite créer une école pour enseigner la médecine aux jeunes Egyptiennes : « Ce qui nous dispenserait, dit Mme Bahissatoul Badiah, de recourir aux médecins hommes pour la moindre indisposition ou pour nos maladies intimes. » Organiser un corps d'infirmières et de sages-femmes indigènes capables de donner aux jeunes mères des conseils de prophylaxie et d'hygiène, afin de diminuer la terrible mortalité infantile dont souffre l'Egypte...

Toutes ces propositions sont extrêmement curieuses, parce qu'elles dénotent une femme de culture toute moderne, comme il n'y en a guère sans doute dans les harems d'Orient. Cette dame est une savante. Mais voici une proposition où perce un petit bout de l'oreille féminine : apprendre à la femme égyptienne la couture et la broderie. « Comment, s'écrie la réformatrice, comment une nation de douze millions d'âmes ne compte-t-elle pas quelques ouvrières sachant coudre une robe de mariée ou préparer un trousseau ? »

Hélas ! les pauvrettes en sont bien loin ! Et ce n'est pas toujours la couturière française qui les habille : c'est la Grecque, l'Italienne ou l'Allemande, dont les talents coûtent cher et dont le goût est fâcheux.

*
* *

Poursuivons. Il y a dans ce rapport des articles peut-être plus suggestifs, plus révélateurs des préoccupations féminines orientales.

Comme ses sœurs chrétiennes et juives, la Dame voilée voudrait pouvoir aller au sermon, entrer dans les mosquées quand il lui plaît, pour y faire ses dévotions. Eh quoi ! dit-elle, peut-on nous empêcher d'ouïr la parole sacrée, de nous recueillir à notre guise dans un sanctuaire ?

Il paraît que, pour les maris musulmans, c'est là une question très délicate. Ils estiment sans doute que les mosquées sont des endroits discrets, forts propices aux rendez-vous, et que, comme au pays de Tendre, Billets-doux et Petits-soins y peuvent éclore impunément.

— Qu'à cela ne tienne, répond Mme Bahissatoul Badiah, s'il faut rassurer les jaloux et les *arriérés* (notez le petit ton dédaigneux !) — eh bien, nous consentirons à entrer dans les mosquées et à en sortir une demi-heure avant les hommes, à nous laisser parquer dans des tribunes ou sur des estrades séparées ! Que désirez-vous encore ?...

Ces précautions une fois prises, il est clair que les maris les plus ombrageux peuvent dormir sur leurs deux oreilles. D'ailleurs, ajoute avec une candeur charmante la Dame voilée, « l'heure de la prière est celle du recueillement, qu'aucune passion mauvaise ne saurait troubler. »

On ne saurait plus pieusement plaider sa cause.

*
* *

Enfin, nous arrivons à la grosse question du divorce et de la polygamie. Mme Bahissatoul Badiah est l'ennemie déclarée de l'un et de l'autre.

« Nul n'ignore, dit-elle, le préjudice considérable que cause, dans la société musulmane,

l'abus du mariage et du divorce. A tout propos, avec ses amis, dans ses transactions journalières, aux champs, dans les bazars, le mari engage la foi conjugale, jure de répudier sa femme et la répudie. Jamais le divorce, dans l'esprit de l'Islam, ne devrait causer *la destruction des familles et des foyers.* »

Graves paroles et qui, tombant d'une bouche non chrétienne, forceront peut-être à réfléchir ceux qui, chez nous, se sont faits les théoriciens de l'amour libre ! En réalité, le divorce est la plaie du monde musulman, comme il deviendra bientôt le grand dissolvant de nos sociétés occidentales.

Mais, avec de telles idées, Mme Bahissatoul Badiah n'est-elle pas une hérétique ? N'est-elle pas en contradiction avec la loi religieuse de son pays ? Elle ne s'embarrasse point pour si peu. Il est vrai, dit-elle, le Coran tolère le divorce ; il tolère la polygamie, « mais à la condition expresse que les épouses reçoivent un traitement égal et qu'aucune préférence n'existe pour l'une au détriment de l'autre. »

Pour le coup, le Prophète se moque du monde, avec cet étrange amour conjugal, si équitablement partagé. Comme si c'était possible ! La Dame voilée sait très bien que non. Elle sait que la tolérance de l'homme de Dieu ne s'applique qu'à une chimère. Et ainsi, d'un cœur libre de tout scrupule religieux, elle peut détester la polygamie.

Ce qu'il y a de plus remarquable pour nous dans ces doléances et ces revendications, c'est qu'elles se couvrent de l'autorité sacro-sainte du Coran. Pour rien au monde, Mme Bahissatoul Badiah — comme d'ailleurs tous ses coreligionnaires

— ne voudrait avoir l'air d'innover dans l'Islam. Elle tient à rester, ou à paraître orthodoxe.

Mais qui ne sent le petit frémissement révolutionnaire qui court sous ces propositions féminines ? Qui n'en voit les conséquences ? Je ne parle pas du droit de vote : c'est trop manifestement l'artifice oratoire qui consiste à demander le plus pour obtenir le moins. Le reste est très sérieux. Or, le jour où les femmes musulmanes auront les mêmes diplômes que les hommes, où elles exerceront les mêmes fonctions libérales, où elles seront, sans partage, les maîtresses du foyer, où, sous leur voile, elles auront le droit d'aller et de venir à leur fantaisie, — ce jour-là, il y aura certainement quelque chose de changé dans l'Islam.

*
* *

Nous n'y sommes pas encore, il s'en faut de beaucoup. Si j'avais besoin d'en apporter une preuve, je n'aurais qu'à tourner quelques pages, après le rapport de Mme Bahissatoul Badiah, et je tomberais sur la harangue d'un autre congressiste, musulman austère et moraliste chagrin, qui rappelle ses auditeurs au respect des pures traditions islamiques.

Il s'indigne, par exemple, de ce que les femmes visitent, par groupes, les cimetières et qu'elles y passent la nuit : « chose aussi contraire à la religion qu'à l'honneur des familles. » On fermerait les yeux, dit-il, si elles s'assemblaient là pour méditer sur leurs fins dernières ! Mais tout le monde sait qu'il n'en est rien. « En conséquence, messieurs, il faut interdire à nos femmes d'ac-

compagner les funérailles, de visiter les cimetières, ou d'y dormir !... »

Qu'en pense la Dame voilée, qui rêvait déjà d'aller au sermon ou à la mosquée, comme les dévotes catholiques ou protestantes vont à l'église ou au temple? Elle a compté, je le crains fort, sans l'âme indomptable et intransigeante de l'Islam. Avant que son rêve se réalise, il coulera, comme on dit, beaucoup d'eau sous le Grand Pont du Caire.

(7 janvier 1912.)

L'INSTINCT

RÉCIT DE MŒURS ORIENTALES

C'était à Beyrouth, vers la fin de septembre.

Nous dégustions nos petites tasses de café turc dans le hall de l'*Hôtel d'Orient*, dont les larges baies en ogives étaient ouvertes au vent de la mer. La fraîcheur exceptionnelle de cette journée avait ranimé les énergies des pensionnaires abattus par six semaines de chaleurs anémiantes. Tout ce petit monde, d'ordinaire languissant, manifestait une alacrité insolite. C'étaient en majeure partie des Syriens d'Egypte ou de l'intérieur — de Damas et d'Alep. Les autres étaient des Européens retenus dans le pays par leurs affaires et qui s'estimaient fort heureux de pouvoir respirer pendant quelques jours un peu d'air salin, avant de se replonger dans l'aridité du Sud. Chacun jouissait avec délices de ces derniers jours de villégiature ventilés par une brise automnale.

Cependant, un malaise latent semblait peser sur la gaieté des Européens — pour la plupart

des Italiens, ayant des intérêts dans le chemin de fer du Hedjaz. La ligne, en construction, ne dépassait guère Maân et l'on prévoyait de sérieuses difficultés pour la pousser plus loin. Continuellement, les terrassiers étaient attaqués par les nomades. Mais, depuis quelque temps, les nouvelles devenaient plus alarmantes. Il ne se passait presque pas de jour sans qu'un homme tombât sur la tranchée. Sans cesse, il fallait être aux aguets et faire le coup de feu contre les rôdeurs. Le consul d'Italie, qui était notre invité, nous déclara même qu'il partait pour Maân, afin de haranguer les ouvriers, ses compatriotes. Il allait les avertir officiellement que ni leur gouvernement ni le gouvernement turc ne pouvaient les protéger. S'ils continuaient leur travail, c'était à leurs risques et périls. Bref, il y avait de la poudre dans l'air !...

L'assyriologue bien connu, le chevalier Bonghi, qui préparait alors une expédition scientifique en Mésopotamie, écoutait ironiquement les doléances de son consul. Il ralluma sa cigarette et, à la stupéfaction générale, il prononça :

— Tant mieux ! Moi, je me réjouis de ces nouvelles !... Voyez-vous, messieurs, cette atmosphère de combat est excellente pour nous ! Cela empêche le civilisé de s'endormir dans une sécurité trompeuse. Cela rénove en lui tous les vieux instincts guerriers et, en particulier, l'instinct de conservation. On redevient un sauvage perspicace. Des sens oblitérés reprennent toute leur acuité et toute leur clairvoyance. De nouveau, l'instinct parle en maître et ses divinations sont surprenantes, à condition que l'intelligence se taise, n'intervienne pas pour les contrôler... Ah ! l'instinct ! Quelle faculté merveilleuse ! Plusieurs

fois, je lui ai dû la vie, — et tout récemment encore!...

Sentant nos curiosités en éveil, le chevalier poursuivit :

— Il y a quatre ans, l'idée m'était venue de pousser une reconnaissance au sud de la mer Morte, dans l'ancien pays des Nabatéens. La découverte d'inscriptions pouvait confirmer certaines de mes hypothèses d'archéologue. Je me trouvais à Damas, à l'*Hôtel d'Angleterre,* vous savez, chez Pétrovich le Monténégrin, cet étrange bonhomme qui a le sens protocolaire à un degré si déconcertant et qui vous interdit de déjeuner dans tel de ses salons, sous prétexte qu'il est réservé aux Altesses royales ou impériales et aux têtes couronnées... Là, avec le concours de notre consul, j'arrêtai le plan de mon voyage. J'emprunterais, jusqu'à Dérat, la ligne du Hedjaz, et, pour le reste du parcours, je tâcherais d'obtenir une escorte du wali de la province.

Une audience fut demandée, par la voie diplomatique, à cet important personnage et immédiatement accordée.

Dans la salle du sélamlik, nous vîmes apparaître, après un quart d'heure d'attente, un fort bel homme, dont la redingote très ajustée faisait valoir la taille élégante. Je remarquai tout de suite son regard fuyant, puis le noir intense de sa barbe, puis l'admirable émeraude qui épinglait sa cravate. Il avait l'air d'un fauve habillé. Ces impressions effleurèrent très rapidement ma conscience. Ce qui me frappa surtout, en ce moment-là, et ce qui m'indisposa contre lui, c'étaient ses façons hautaines et distantes. Evidemment, il ignorait qui j'étais. Le consul exposa ma requête. Mes intentions étaient pures : « Je n'étais

qu'un archéologue, qu'un homme de science ; je n'avais d'autre but que de découvrir des inscriptions !... »

A mesure qu'il parlait, le masque impassible du pacha se détendait. Comme brusquement illuminé, il s'excusa d'avoir mal lu mon nom sur ma carte, feignit de connaître mes travaux, se répandit en compliments vagues et hyperboliques, mais me dissuada vivement de mon entreprise, la région où je voulais aller étant, disait-il, très dangereuse. Je passai outre à ses objections. Finalement, après de longues instances de ma part, il m'accorda mon escorte et poussa même l'amabilité jusqu'à mettre à ma disposition son propre wagon, pour aller jusqu'à Dérat. Puis, nous parlâmes de Venise, de Milan, de Paris, où le wali avait fait ses études. La conversation était presque familière et enjouée. Je me retirai enchanté et trouvai ce turc fort grand seigneur.

*
* *

Trois jours après, mon équipement terminé, je m'achemine en voiture, avec mon domestique, vers la gare du Hedjaz. Une autre voiture nous suivait, qui contenait nos vivres et notre appareil de campement. Nous débarquons devant la gare, une cambuse dont l'aspect misérable m'affligea d'abord. Mais je me consolai à la vue du wagon que je croyais préparé pour moi — le beau wagon du pacha, avec son capitonnage de velours rouge, son salon, sa salle à manger, et même sa salle de prière ! Tout de suite, je m'empressai d'y faire transporter ma valise, lorsque le chef de gare, accouru, se mit à pousser des clameurs

contre mon domestique qui venait d'ouvrir la portière ; et comme je protestais, il me déclara qu'il n'avait pas d'ordres : il ignorait totalement ce que je voulais dire... Pas d'ordres ! Et le train allait partir ! Je regardai tristement le convoi : c'étaient des wagons de marchandises affectés au transport des troupes. Consterné, je fus sur le point de différer mon voyage. Mais quoi ? Mes bagages gisaient sur le quai, les voitures avaient déjà regagné Damas. Ce serait toute une affaire que de ramener mon fourniment à l'hôtel ! D'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais remettre une chose dite. Je pris donc mon billet.

Néanmoins, j'étais irrité de la mauvaise volonté du chef de gare, blessé de la négligence du pacha. Puis, je finis par rejeter tout cela sur le compte de l'insouciance orientale. Je m'installai dans un wagon de marchandises, en compagnie de soldats déguenillés et malpropres, dont le voisinage me rendit particulièrement pénible les douze heures que dura le trajet.

A Dérat, au débarquer, j'eus la surprise d'être salué par un confrère, le docteur Singer, de l'Université de Marbourg, qui, lui aussi, chassait les inscriptions nabatéennes. C'était un concurrent. J'avoue que cette rencontre me fut désagréable. Il arrivait de Pétra. Une lettre du consul allemand de Damas lui avait annoncé qu'une escorte de gendarmes turcs nous était accordée à tous deux pour notre expédition dans le Sud.

Le lendemain, il m'amène le maréchal des logis qui devait commander l'escorte : un Albanais de mine patibulaire, mais, à vrai dire, sans rien de plus effrayant que la généralité de ses collègues. Seule, la lueur trouble de ses yeux me donna l'alarme. Je me rappelai le regard fuyant

du wali, en même temps que sa belle cravate épinglée d'une émeraude, — et je retrouvai au bout de mes doigts la sensation de sa poignée de main trop câline. Immédiatement, devant ce soudard à la voix rauque, j'éprouvai le hérissement instinctif de l'animal à l'approche d'une bête ennemie de sa race. Tous les indices suspects, toutes les impressions fâcheuses qui me troublaient depuis deux jours, s'additionnèrent automatiquement dans mon esprit, et, dès que le gendarme eut tourné les talons, je déclarai au docteur, en lui confessant mes craintes :

— Je ne pars plus !

Le docteur se moqua de moi. Un peu humilié, j'essayai de me raisonner. Evidemment, me disais-je, si le wali avait de mauvais desseins, il m'aurait donné son wagon, afin de sauver les apparences par toute une affectation de courtoisie et de bon vouloir. Sa négligence est la preuve qu'il ne m'est point hostile... Malgré tout, je ne pus vaincre mes appréhensions. Je laissai le docteur partir seul.

Avant la fin de la semaine, le maréchal des logis revint avec son escorte, mais sans le professeur de l'Université de Marbourg : l'Allemand, déclara-t-il froidement, avait été tué par les Bédouins !

*
* *

Nous nous regardâmes avec stupeur. Le chevalier, en souriant, s'empressa d'ajouter :

— Inutile de vous dire que cela se passait sous Abd-ul-Hamid ! Aujourd'hui, grâce à Dieu, la Jeune-Turquie veille sur nous.

MASSACREURS ET TORTIONNAIRES

Des soldats italiens, véritables martyrs, viennent de mourir à Tripoli, après avoir été torturés par les Arabes ou les Turcs avec des raffinements de cruauté inouïs. Dix-sept, nous dit-on, ont été *crucifiés* dans une mosquée ; cinq autres enterrés vivants.

Cependant, j'ai peur que, pour le plus grand nombre des Français, cette répugnante aventure ne soit, au demeurant, qu'un fait divers particulièrement corsé d'horribles détails. L'envisager ainsi serait se méprendre tout à fait sur sa signification. Outre qu'elle projette une clarté sinistre sur l'âme turque et qu'elle en manifeste au grand jour l'arrière-fond bestial et féroce, elle ne constitue nullement un fait isolé ou accidentel. Le massacre en masse est une des calamités endémiques et chroniques de l'Empire ottoman. Chez le peuple, c'est un geste instinctif ; pour les hommes au pouvoir, c'est un moyen

de gouvernement pratiqué, depuis des siècles, contre les Juifs et les Chrétiens.

*
* *

Lorsqu'en Syrie ou en Palestine, on visite les couvents de nos religieux, ce qui frappe, dès le seuil, c'est l'appareil de clôture qui les environne — de vrais remparts à l'épreuve d'un assaut. Le touriste qui passe en admire l'aspect pittoresque et médiéval. Il ne sait pas, ou il oublie que, périodiquement, ces hautes murailles servent de refuge aux Chrétiens orientaux de toutes confessions, lorsqu'ils sont traqués par les Musulmans. Ainsi, même en pleine paix, ce simple détail d'architecture suffit à rappeler à l'Européen qu'il se trouve en terre ennemie, ou, du moins, dans un milieu peu sûr pour ceux de sa race ou de sa croyance.

Ceux-là, qui résident en terre d'Islam, doivent être constamment sur leurs gardes. On ne sait jamais quand sonnera l'heure du massacre. On ne peut pas prévoir le jour. Qu'un vent de fanatisme souffle sur un vilayet, et voilà toute la province mise à feu et à sang. Le mois dernier, à Tunis, nous nous sommes réveillés subitement en pleine émeute. Là, pourtant, on aurait dû et pu prévoir. Toujours est-il que nous éprouvâmes une véritable stupeur, lorsque, à l'improviste, nous apprîmes que les Arabes massacraient les Italiens. Non moins déconcertantes que la soudaineté de leurs crises, sont les manifestations de la haine et de la cruauté musulmanes. Ce qui vient de se passer à Tripoli a provoqué chez nous tous une surprise, où l'effarement se mêlait à l'horreur.

Justement, au moment même où les journaux nous apprenaient ces actes abominables, je recevais une brochure, déjà vieille d'une année (1), il est vrai, mais qui me rappelait fort à propos que le fanatisme de l'Islam ne sommeille jamais. C'est le récit — très impartial, composé presque uniquement d'après les rapports de consuls ou de missionnaires étrangers — des récents massacres d'Adana. Comme une grande partie de la presse européenne, par égard pour les Jeunes-Turcs, a fait le silence sur ces scènes de sauvagerie, comme il est plus que jamais urgent pour nous de bien connaître le fond du « bon Mouslim » — qu'on me permette de citer seulement quelques extraits de cette brochure. Je laisse de côté tout ce qui a trait à l'étendue et aux conséquences du massacre : vingt mille Arméniens y trouvèrent la mort ; des villes, une province entière en furent dépeuplées et ruinées. Je ne considère ici que l'inimaginable cruauté des massacreurs, une cruauté qui dépasse les pires horreurs de tous les Jardins des Supplices.

*
* *

Ceci s'est vu en Cilicie, au printemps de 1909, dans une des contrées les plus riches de l'Empire, les plus ouvertes à l'influence civilisatrice de l'Occident. Il apparaît néanmoins que les pauvres Arabes à demi sauvages de la palmeraie de Tripoli ne sont que des apprentis bourreaux, auprès des bourreaux d'Adana.

---

(1) *Arméniens et Jeunes-Turcs, les Massacres de Cilicie*, par A. Adossidès, Stock, Paris 1910.

Pendant les journées du 15 et du 16 Avril, « des Arméniens furent attachés par les deux jambes, la tête en bas, et fendus à coups de hache, *comme bêtes de boucherie*. D'autres furent liés avec des cordes et étendus sur un lit de bois auquel on mit le feu. D'autres encore furent cloués vivants sur des planchers, sur des portes, sur des tables. »

D'autres sont ligotés, et, sur leurs genoux immobilisés, *on découpe en tranches ou on scie leurs enfants*. « Les bourreaux, dit un missionnaire, jonglaient avec les têtes fraîchement coupées, et, même sous les yeux des parents, ils lançaient en l'air des petits enfants qu'ils recevaient à la pointe de leurs coutelas. » Ailleurs, on mutile lentement les victimes, afin de prolonger leur supplice. A un homme, qu'on voulait contraindre à l'apostasie, on troua les yeux avec un coutelas circassien à double tranchant, qu'on retournait dans l'orbite ensanglantée, comme on creuse un morceau de bois avec une tarière. Avec ce même coutelas, on lui arracha la langue et on lui cassa les dents. A celui-ci, on bourre la bouche de poudre et on y met le feu avec une allumette.

Les Musulmans, nous dit-on, « jetaient des bandes d'Arméniens dans la rivière, les mains liées derrière le dos, et ils s'amusaient à tirer sur la tête des malheureux comme sur une cible, chaque fois qu'ils remontaient à la surface. »

Contrairement à l'usage, les femmes et les jeunes filles, d'habitude réservées aux harems, furent massacrées en grand nombre... « Quand leurs colliers ne pouvaient pas s'enlever facilement, on taillait la tête à coups de couteau. Pour avoir les pendants d'oreilles, on arrachait les oreilles, et, pour avoir les bracelets, on cou-

pait la main aux filles et on les achevait dans les bras de leurs mères. »

*
* *

Veut-on d'autres horreurs, non pas pires, mais plus infernales, et, si l'on ose dire, plus intelligentes dans leurs raffinements?

Afin de faire durer la souffrance dans la chair vivante, les bourreaux arrachaient d'abord les ongles à leurs victimes, puis ils leur écrasaient les doigts; ils tatouaient le corps au moyen de fers incandescents, scalpaient le crâne, et, enfin, après les avoir réduits en bouillie, ils jetaient les lambeaux en pâture aux chiens. A d'autres encore, on brise petit à petit les os; on les *crucifie,* ou on les fait flamber comme des torches.

Parfois, cela tourne à l'orgie sadique. « On découpe à un Arménien les extrémités du corps, puis on l'oblige à mâcher ces morceaux de sa propre chair. On étouffe les mères, en leur bourrant la bouche de la chair de leur propre enfant. A d'autres, on ouvre le ventre, et, dans la plaie béante, on enfonce, *après l'avoir écartelé,* le petit que, tout à l'heure, elles portaient dans leurs bras. »

En ce genre de supplices, les tortionnaires musulmans n'en étaient pas à leur coup d'essai. Déjà, en 1895, lors des grands massacres d'Arménie, des abominations semblables avaient eu lieu. « A Malatia et ailleurs, on détailla sur la place publique de la chair d'Arménien, *en découpant le patient encore vivant !* » Parmi ces actes atroces, il en est de tellement ignobles, qu'on n'ose pas les rapporter...

*
* *

Ces scènes de torture et de massacre se déroulaient sous les yeux des autorités ottomanes, indifférentes ou complices. Les Jeunes-Turcs, qui occupaient déjà le pouvoir et sur lesquels on aurait pu compter pour châtier les coupables, se bornèrent à un dérisoire simulacre de répression ; il fallait bien avoir l'air de faire quelque chose pour la galerie européenne.

En réalité, ces massacres sont trop dans les principes gouvernementaux de l'Empire pour que les réformateurs prennent la responsabilité de rompre ouvertement avec une tradition si ancienne et si respectable. C'est bien simple : quand une communauté de *rayas* s'est trop engraissée aux dépens du *mouslim* paresseux et stupide, ou quand il manifeste la moindre velléité d'indépendance, on lui fait rendre gorge ou on l'oblige à rentrer dans le devoir, à coups de matraques et à coups de couteaux. Ce sont des saignées périodiques qui assurent, paraît-il, la bonne santé du grand corps ottoman.

Pour le commun des dévots, le massacre de l'infidèle est un sûr moyen de sanctification. Si la cupidité y trouve sa large part, c'est toujours le fanatisme religieux qui l'inspire. A la veille de chaque tuerie, on voit paraître, dans les villes orientales, le bon mollah en turban blanc ou en turban vert, qui s'en va de porte en porte donner le mot d'ordre du carnage et réchauffer la piété de ses ouailles. Le Chrétien redevient alors plus que jamais l'ennemi de Dieu. A Tripoli, comme en Cilicie, on a pu remarquer la fréquence des *crucifixions :* parodie évidente du supplice de

Jésus sur la Croix. Enfin, dans tous ces massacres, quand la rage de tuer s'est assouvie, les survivants sont mis en demeure de se convertir à l'Islam. Ainsi s'achève le bon travail entrepris pour la plus grande gloire d'Allah, « Dieu clément et miséricordieux ! »

Dans la brochure que j'ai citée, il y a un fait que je veux rapporter entre plusieurs autres, parce qu'il est éminemment représentatif du fanatisme musulman : « A Ayaz, un certain nombre d'Arméniens s'étant cachés dans l'église, les Turcs l'envahissent, s'emparent d'eux et, les faisant sortir un à un, ils les saignent tranquillement sur les dalles du préau, — lorsqu'un vieillard s'avance parmi les assassins, en se lamentant: aveugle, chargé d'années, il mourra sans avoir accompli ce devoir de conscience, cette œuvre pie aux yeux de Dieu, d'immoler lui-même un chien de Chrétien !... Qu'à cela ne tienne ! On lui amène un Arménien bien ficelé, on le couche à terre, et, pendant que quatre hommes l'y maintiennent, l'aveugle, d'une main qui peut à peine retenir le couteau, s'escrime sur le cou de sa victime... »

*
* *

L'autre jour, à Marseille, je rencontrai une horde de misérables que quelques agents de police contenaient difficilement sur le terre-plein de la gare. C'étaient des émigrants ottomans qui partaient pour l'Amérique, des Syriens, des Arméniens, des Juifs, des Musulmans aussi, des réservistes déserteurs qui ne voulaient pas s'aller faire tuer à Tripoli. Le spectacle de cette foule était lamentable : jamais, dans des yeux humains,

je n'ai vu pareille expression de misère, de ruse basse et rampante, de stupidité et d'abrutissement. Une telle abjection vous serrait le cœur. Voilà donc ce que l'Ottoman fait de ses peuples !

Lorsque, dans leurs réclamations aux puissances, les Jeunes-Turcs font étalage de leurs sentiments libertaires et humanitaires, ils abusent vraiment de la permission qu'on a de se moquer du monde. Avant de se livrer à une rhétorique si périlleuse pour eux, qu'ils commencent par essayer d'élever un peu leurs compatriotes ! Ils en ont besoin. Ils sont en retard de quinze siècles. Ce sont des contemporains du premier siècle de l'hégire que nous coudoyons, sous le fez ou le tarbouche, dans les rues de Stamboul ou du Caire. Et quand ce peuple, par intérêt ou par fanatisme — non pas une fois, mais chaque fois qu'il en trouve l'occasion — se précipite joyeusement à des atrocités comme celles qui viennent de s'accomplir à Tripoli, je dis qu'il tombe au dernier degré de l'échelle humaine, — immédiatement au-dessous du nègre fétichiste et anthropophage !

(2 décembre 1911.)

LA MONSTRUEUSE ASIE

A nous Européens, elle paraît monstrueuse, en effet, et dans tous les sens du mot : non seulement par la violence de ses instincts, de ses passions et de ses vices, par les raffinements de sa cruauté et de sa luxure, par son tohu-bohu de superstitions, mais par son ignorance ou son dédain de ce qui est, pour nous, la norme ordinaire des choses, par une conception de la vie qui, si elle ne nous est pas absolument inintelligible, nous semble un paradoxe inacceptable, un perpétuel défi à notre morale comme à notre raison d'Occidentaux.

En ce moment, où les peuples balkaniques, si fortement contaminés par les mœurs et les idées orientales, reprennent une importance dans notre Europe, deviennent des forces avec lesquelles il faut compter, nous ne saurions trop nous enquérir de leurs attaches asiatiques, ni trop méditer sur l'inquiétante et monstrueuse Asie.

Le public le sent d'instinct. Il accueille avide-

ment toutes les enquêtes qu'on lui rapporte de là-bas. Les livres se multiplient sur ce sujet, plus que jamais à l'ordre du jour. Tout récemment, M. Louis Carpeaux, le fils de l'illustre sculpteur, nous donnait, dans *Pékin qui s'en va,* la déposition d'un témoin très averti sur les transformations de la vieille Chine millénaire. M. Henry Daguerches, dans *Le Kilomètre 83,* nous montrait l'héroïsme de nos ingénieurs aux prises avec le sol meurtrier de la brousse tonkinoise et la perfidie des Jaunes. Enfin, M. Tancrède de Visan vient d'avoir l'heureuse inspiration de rééditer les *Nouvelles asiatiques* du comte de Gobineau.

*
* *

Ce diplomate philosophe et voyageur, ce gentilhomme normand et féodaliste, n'est guère connu chez nous que par sa nébuleuse ethnologie. On ne veut considérer en lui que le théoricien qui, au grand scandale de notre amour-propre de Latins, a prétendu établir dogmatiquement la précellence des races germaniques. On oublie qu'il a écrit non seulement son célèbre *Traité sur l'inégalité des races humaines* et d'autres ouvrages didactiques, mais des romans, des poèmes lyriques, des drames, des récits de voyages. Tout cela, comme dit Bædeker de certains hôtels, peut être diversement apprécié. Mais il sied de faire une réserve expresse en faveur des *Nouvelles asiatiques*. C'est un livre vraiment à part dans l'œuvre un peu confuse de Gobineau.

Notons que ce livre a paru en 1876 — trop tôt malheureusement. Le public, encore épris du

faux Orient romantique, n'était pas mûr pour comprendre cet Orient réaliste. On en était toujours à *Nurmahal-la-Rousse* et à *Sarah-la-Baigneuse*. Or, Gobineau, par sa connaissance, sa familiarité profonde de l'âme orientale, devance Kipling. Il lui manque peut-être le don du style et aussi un certain art de conter, mais il égale souvent le grand romancier anglais par la puissance dramatique du récit. Et il a plus d'idées, d'ouverture d'esprit, de clarté surtout et de finesse psychologique.

En tout cas, je ne vois personne, chez nous, qui ait mieux connu l'Orient, ni qui l'ait davantage pratiqué. Je dis tout l'Orient : la Grèce, la Turquie, la Russie méridionale, le Caucase, l'Arménie, la Perse, l'Asie-Mineure et la Syrie.

*
* *

Ces pays, l'un après l'autre, forment les décors de ses nouvelles. Accessoires secondaires à ses yeux. Plus que les décors, il s'est attaché à représenter les hommes. Ce qu'il y a de particulièrement original chez lui, c'est qu'il sent l'Orient, non pas en dilettante d'Europe, qui se promène au milieu d'une mascarade exotique, mais en véritable Oriental. Seul, Loti, dans quelques passages de ses romans, peut nous donner l'idée d'un pareil dépaysement, — j'allais dire d'une pareille métempsycose.

A de certains moments, on a l'illusion de lire un chapitre des *Mille et une nuits*. Gobineau raconte l'Orient à la façon de ces malicieux conteurs arabes, qui connaissent si bien l'âme enfantine de leurs frères, et qui, pendant des heures, les

charment de leurs récits, accroupis, comme eux, sur les nattes du kaouadji. Il sait leur insouciance du lendemain, leur facilité à vivre, et comme ils se contentent de peu, quitte à gaspiller en bombances ou en folles orgies l'aubaine inespérée qui leur tombe du ciel, un beau matin. On s'enivre et l'on se gave à huis clos. On boit de l'alcool, malgré l'interdiction du Prophète, et, par un hypocrite et délicieux euphémisme, on appelle cela boire du « thé froid ». Du moment qu'il s'agit de thé froid, les consciences sont tranquilles.

Voici un jeune homme qui vient de faire la fête dans « un bon petit cabaret », avec des muletiers, des soldats, un étendeur de tapis de Son Altesse le Prince gouverneur de Shyraz et un pieux moullah du voisinage. Il rentre battu et tout penaud à la maison paternelle, où la disette règne depuis de longs jours... O surprise! Dans le triste logis, la disette s'est changée tout à coup en abondance. On y a revu la couleur de l'argent...

« Bien que la nuit fût avancée, il trouva ses dignes parents en face d'un flacon d'eau-de-vie, — le thé froid, — et d'un agneau rôti, auquel il manquait une bonne quantité de chair déjà consommée. Bibi-Djanem (la mère), jouait de la mandoline, et Mirza-Hassan-Kan (le père) ayant ôté son habit et son chapeau, frappait avec enthousiasme sur un tambourin. Les deux époux, les yeux blancs d'extase, chantaient à pleine voix de tête :

« Mon cyprès, ma tulipe, enivrons-nous de l'amour divin! »

Et le jeune polisson n'a plus qu'à s'associer à cette débauche familiale.

*
* *

Ces braves gens sont d'une ingéniosité sans égale dans l'art de capturer les quelques maravédis nécessaires pour de telles agapes. Par contre, ils se laissent dépouiller avec une résignation non moins merveilleuse, et toujours pleine de bonne humeur. La vénalité candide des Orientaux, des Persans surtout, est un thème inépuisable pour la verve de Gobineau.

Le jeune homme de tout à l'heure, l'aimable Gamber-Ali, vient d'être agréé, grâce à la protection d'un fonctionnaire subalterne, un certain Assad-Oullah, dans l'importante corporation des étendeurs de tapis de Son Altesse.

— Naturellement, lui dit son protecteur, il faut que vous présentiez à votre chef, le vénérable ferrash-bachi, un petit cadeau. Mais il tient si peu aux biens de ce monde, que ce sera uniquement pour lui témoigner votre respect... Vous lui remettrez cinq tomans en or et quatre pains de sucre!

La mort dans l'âme, Gamber-Ali se décide à offrir — le plus tard possible — les cinq tomans et les quatre pains de sucre au vénérable ferrash-bachi : il faut savoir faire des sacrifices pour entrer au service de Son Altesse le Prince gouverneur!

Enfin, il est présenté au ferrash-bachi, qui, les premières politesses échangées, lui tient incontinent ce discours :

— Le seigneur Assad-Oullah se conduit avec vous comme un père. Mais, avouez-le-moi, mon enfant, combien lui avez-vous offert?

— Par votre tête! s'écrie Gamber-Ali inter-

loqué, je ne me suis avancé en aucune manière, me réservant de prendre vos ordres à ce sujet.

— Tu as bien fait! Agis toujours aussi discrètement, et tu t'en trouveras mieux. Voici le conseil que je te donne... Tu sais qu'un subalterne n'est pas un ferrash-bachi; dès lors, tu ne peux légitimement offrir au premier que la moitié juste de ce que tu destines au second, et, afin de te préciser les choses, remets à Assad-Oullah, aussitôt que tu le pourras, cinq tomans et quatre pains de sucre, pas davantage! Tu vois que je tiens à ménager tes petits intérêts!

Là-dessus, le ferrash-bachi donna une légère tape d'amitié sur la joue de Gamber-Ali, et, après lui avoir notifié qu'il faisait désormais partie de la maison du Prince, il se retira, se rendant où son devoir l'appelait.

*
* *

Cependant, le nouvel étendeur de tapis est abasourdi du conseil. Eh quoi! Se moque-t-on de lui? Il ne s'agit plus maintenant de cinq tomans et de quatre pains de sucre pour le ferrash-bachi. Voici que ce bon vieillard (avec quelle délicatesse!) lui en réclame le double! Et, par-dessus le marché, il devra offrir encore cinq tomans et quatre pains de sucre à son introducteur! Ce qui fait, en tout, quinze tomans et douze pains de sucre!... Comment va-t-il se procurer ces offrandes fabuleuses, lui dont le gousset est vide?

Discrètement toujours, son protecteur lui révèle le moyen :

— Je vais vous dire, mon enfant, lui déclara Assad-Oullah, de l'air grave et composé qui

seyait si bien à son expérience et à sa belle barbe. Chaque fois que vous irez porter un cadeau à quelqu'un de la part du prince, ou de vos supérieurs, naturellement vous recevrez une récompense des personnes honorées de pareilles faveurs — et d'autant plus que vous êtes fort gentil, mon enfant! Il faudra sans doute que vous partagiez avec vos camarades... Mais vous n'êtes pas obligé de leur dire exactement ce qu'on aura mis dans vos poches...

Gamber-Ali comprend tout de suite la sagesse de l'ancien : il ne tarde pas à se libérer. Il paye les quinze tomans et les douze pains de sucre à ses protecteurs, — et même il met de côté.

*
* *

Il y a pourtant des circonstances où cette joyeuse vénalité tourne au tragique. Lisez, par exemple, dans les nouvelles de Gobineau, *la Guerre des Turcomans*. La récente débâcle de l'armée turque à Lulé-Bourgas donne à ce morceau une saisissante actualité et lui fournit un commentaire des plus instructifs.

Sa Majesté le Shah de Perse, dans sa sagesse profonde, vient de décider l'extermination des Turcomans, race pillarde et barbare, qui désole les frontières de l'Empire. Pour cela, on réunit une superbe armée, qui, après avoir été passée en revue par le Roi des rois en personne, au milieu des fanfares et des salves d'artillerie, se met enfin en campagne.

Mais les effectifs sont lamentablement incomplets. Au lieu de mille soldats, c'est à peine si chaque régiment en compte deux ou trois cents.

Ils ont bien des fusils et des canons, mais peu ou point de munitions. Le service des vivres n'existe pas. Les troupiers sont obligés de marauder chez les paysans, qui les accueillent par des volées de balles. Si le corps expéditionnaire campe quelque part, le mauvais sort veut que ce soit sur un terrain marécageux, et les hommes meurent comme des mouches. Tant et si bien que, lorsque cette belle armée arrive à la frontière, elle est réduite à une poignée de misérables, déguenillés et faméliques. Après une résistance acharnée — car ils savent se battre, — ils sont faits prisonniers par ces Turcomans qu'ils venaient châtier.

Alors, le Roi des rois se fâche, en apprenant cette défaite, et il oblige le général, responsable du désastre, à racheter au moins les prisonniers. Le général s'exécute, mais il n'y perdra rien. Que dis-je ? Il y gagnera. C'est le pauvre soldat qui paiera, en définitive, sa rançon, et voici comment :

Lorsque les prisonniers enchaînés sont ramenés à leurs frères d'armes, un jeune officier s'avance à leur rencontre et prononce cette harangue :

— Mes enfants, leur dit-il, il faut être raisonnables. Vous avez été délivrés par la charité incomparable et surhumaine de mon oncle, le général Ali-Khan. Il a donné à vos maîtres, pour chacun de vous, dix douros. Serait-il juste qu'il perdît une si forte somme ? Non, ce ne serait pas juste, vous en conviendrez. D'autre part, s'il vous laissait aller, bien que vous soyez tous très honnêtes et incapables de renier vos dettes, le malheur veut que vous n'ayez aucune ressource. De pauvres soldats, où trouveraient-ils de l'argent ? Dans cette pensée, mon oncle, la bonté même, va vous en faire trouver. En vous laissant la

chaîne au cou, jusqu'à ce que vous ayez réuni quinze tomans — que vous lui remettrez fidèlement — il vous procure le moyen de toucher le cœur des musulmans et d'exercer la charité publique...

Les soldats commencent par se mettre en colère, et puis ils se font une raison. Traînant leurs chaînes, ils mendient de ville en ville. Le moyen, dont s'est avisé le général, est si bon, qu'ils finissent par lui payer ses quinze tomans et, comme Gamber-Ali, par se faire de petits bénéfices.

*
* *

Vous croyez que Gobineau ironise ici ? Ce serait mal connaître les Asiatiques que de le penser. De tels procédés sont usuels en Orient. S'ils excitent des rancunes et des plaintes, ils n'excitent nullement l'indignation. L'ironie apparente tient au fond des choses bien plus qu'à l'artifice du conteur. Pour que l'effet soit produit sur nous autres Européens, l'auteur n'a qu'à laisser ses personnages se raconter devant nous avec naïveté — et cette naïveté nous paraît du cynisme. Encore une fois, parce que nous la connaissons mal, nous nous étonnons de la monstrueuse Asie.

(7 juillet 1913.)

VI

L'AIGLE LATINE

Imperium sine fine dedi.

(VIRGILE.)

LA PRISE DE RHODES

ET LE

SENTIMENT NATIONAL ITALIEN

Les derniers événements de la guerre italo-turque sont, pour nous, riches en enseignements, et ils offrent une abondante matière, non seulement aux méditations de nos diplomates et de nos politiciens, mais à celles de quiconque se préoccupe de ce qui se passe au delà de nos frontières.

J'étais à Milan, l'autre jour, lorsque la nouvelle y parvint de la bataille de Psithos et de la reddition de la garnison turque. Je m'attendais à des démonstrations patriotiques, à tout un étalage de joie délirante. Il n'en fut rien. Les communiqués sensationnels de la presse étaient accueillis avec un calme, au moins apparent, une discrétion, et, — pourquoi ne le dirais-je pas, puisque c'est vrai, — une bienséance qui excitèrent mon admiration.

Il paraît qu'ailleurs, dans le Midi, où on est plus expansif, à Naples, par exemple, la joie publique se manifesta avec moins de réserve : des

bandes enthousiasmées parcoururent les principales artères de la ville, drapeaux en tête. Mais Milan est une ville du Nord, qui a déjà quelque chose du flegme germanique.

On trouvera peut-être, en France, qu'il n'y avait pas de quoi se réjouir si bruyamment, et qu'en somme la victoire fut aisée, puisque les Turcs avaient contre eux un ennemi dix fois supérieur en nombre. Mais on oublie que la bravoure a toujours consisté à écraser l'adversaire, quand on est dix fois plus fort que lui. Et puis enfin l'Italie moderne n'est pas précisément habituée à vaincre : un peu de griserie belliqueuse eût été bien excusable dans la circonstance.

Toujours est-il que les Milanais surent porter la victoire avec grâce. C'est à peine si les habituelles vociférations des marchands de journaux, à l'entrée de la galerie Victor-Emmanuel, se firent, ce soir-là, plus aiguës et plus assourdissantes. La foule des flâneurs n'était pas plus compacte que les autres jours sous les hautes arcades de la place du Dôme. Et, comme tous les jours encore, les mêmes attroupements stationnaient devant les vitrines des journaux où sont affichées d'immenses cartes de l'Archipel, avec de petits drapeaux tricolores indiquant la position des navires italiens et les îles grecques récemment conquises; en haut, dans le lointain, un drapeau rouge, orné du croissant, signale Constantinople...

*
* *

Mais si décente que fût la tenue de tout ce public, il était aisé de percevoir sur tous les visages le même frémissement d'allégresse et d'or-

gueil. Les militaires, les officiers surtout, levaient la tête et faisaient sonner leurs éperons de façon plus martiale. Les cuirassiers, qui portent le casque de la Pallas de Velletri, passaient, superbes et radieux, au milieu de la foule, que dominaient leurs énormes cimiers dorés. Dans les cafés, des familles attendries entouraient un soldat coiffé de la chéchia africaine, un jeune garçon aux yeux luisants de fièvre et au teint brûlé, — un fils ou un cousin que l'on écoutait avec dévotion, tout en dégustant des *gelati* aussi gros que des tranches de pastèque.

Déjà, à Gênes, quelques jours auparavant, j'avais été surpris par l'effervescence insolite de la population. A l'heure où paraissent les journaux, cette ville si froide, si renfermée, comme murée dans son labeur et son négoce, semblait se dégeler tout à coup et sortir de ses boutiques. Sur la grande place du Théâtre, des poussées subites annonçaient l'apparition des vendeurs de la *Stampa* ou du *Secolo*. On courait, on se disputait les feuilles, on les commentait sur un ton soudainement passionné.

On sentait bien qu'il y a, dans ce pays, quelque chose d'extraordinaire. En réalité, on n'y pense qu'à la guerre. Dans les estaminets des faubourgs, les accordéons jouent *Tripolitania bella;* et, dans les cinématographes, on reproduit, jour par jour, les moindres épisodes de la campagne. Bien plus, on va chercher dans l'histoire des excitants qui agissent sur les couches les plus profondes de la conscience populaire. On découpe en scènes *la Jérusalem délivrée*. On montre les héros du Tasse, bannière déployée et morion en tête, en train d'occire, d'une main gaillarde, les Sarrasins mécréants. Et la foule se précipite à ces exhibitions.

A Milan, le cinéma du *Corso Vittorio-Emmanuele* ne désemplit pas. Des soldats, qui peut-être vont partir pour l'Afrique, sont là, allongés sur les banquettes du hall, attendant patiemment leur tour de séance, avides de prendre un avant-goût des plaisirs glorieux de la conquête.

*
* *

C'est peu de dire que la guerre africaine est populaire en Italie : elle est réellement nationale.

A tort ou à raison, les Italiens en général sont convaincus qu'ils vont trouver, dans leurs colonies nouvelles, des débouchés pour leurs émigrants. Les gens du peuple y voient du travail en perspective et beaucoup d'argent à gagner. C'est le sentiment commun. Les récentes opérations de la flotte dans la mer Egée y ont ajouté une autre sorte de satisfaction qui, pour être plus secrète, n'en est pas moins vive, — une incontestable satisfaction d'amour-propre. Désormais, en effet, leur prestige est relevé dans ces pays du Levant où, jusqu'ici, ils n'apparaissaient guère que comme de pauvres travailleurs ou d'humbles diseurs d'*oremus :* capucins ou terrassiers, c'est sous ces deux espèces que les Italiens étaient connus en Palestine, en Syrie, en Egypte, en Anatolie. Aujourd'hui, on les y connaît comme des soldats et, qui mieux est, — comme des soldats vainqueurs. Ils espèrent que, demain, ils y seront des maîtres.

C'est pourquoi la guerre contre les Turcs rallie en sa faveur presque toutes les opinions. Les feuilles socialistes elles-mêmes n'osent pas heur-

ter trop ouvertement le sentiment populaire. Elles font bien leurs critiques. Elles remarquent avec aigreur qu'il faudra du temps pour mettre en valeur un pays comme la Cyrénaïque et que, pour la Tripolitaine, il n'y a guère que du sable à y récolter. Mais ces dissonances se perdent dans le concert presque unanime de l'approbation. L'élan güerrier est le plus fort. Il emporte toutes les objections, particulièrement chez les simples. Dans les *trattorie,* les orateurs de cabaret parlent déjà de marcher sur Constantinople. Ils voient la flotte italienne ancrée dans le Bosphore. En tout cas, personne ne doute que Rhodes et les îles de l'archipel ne restent à l'Italie. Ils ont raison : le succès est à ceux qui osent.

*
* *

Sans doute, on peut traiter ces beaux espoirs d'illusions naïves, soutenir que l'occupation de Rhodes n'avancera en rien la conclusion de la paix — et que les Turcs ne s'en montreront pas moins irréductibles dans leur entêtement. Allons même plus loin : prévoyons le cas où l'Italie éprouverait les plus graves mécomptes, supposons des défaites et le naufrage de tant d'espérances : il n'en resterait pas moins ceci, c'est que la guerre contre les Turcs a donné un essor incroyable au patriotisme italien, et que, jamais, depuis les temps héroïques du *Risorgimento,* le sentiment national n'a été plus vibrant ni plus exalté. Ce simple fait réclame toute notre attention.

Quoi qu'il arrive (et notez que leurs défaites

n'ont jamais arrêté les Italiens), il est clair que ce peuple est en marche, que son expansion se poursuit avec une force invincible et d'une manière continue.

La race est vigoureuse, étonnamment prolifique. Ils sont partout, dans toute la planète. Ils ont la belle rudesse des peuples neufs, que l'excès du bien-être et de la culture intellectuelle n'a pas encore débilités. Ils ont le goût de l'action, non pas en dilettantes, comme les élégants de chez nous qui tâtent de l'action pour s'occuper, mais pour réaliser, pour *gagner*, n'importe où, n'importe comment. Ces gens qu'on nous représentait, il y a un siècle, comme amollis de volupté (la volupté saine est d'ailleurs excellente pour la race et c'est un bien moindre poison que l'abus de l'esprit) — ces oisifs sont devenus une nation d'ouvriers qui envahissent les chantiers du monde. Ils tâchent de devenir à leur tour des industriels et des commerçants. Leur outillage se complète et se perfectionne avec une rapidité qui surprend le voyageur. Ils ont une marine marchande en plein progrès. Enfin, à voir les choses en bloc et du dehors, ils ont appris, avec toutes les disciplines pratiques, la discipline nationale. Ils ont l'air de marcher comme un seul homme et sur un mot d'ordre. Ouvriers, commerçants, industriels, il ne leur restait plus qu'à devenir des soldats. Les voici qui s'y mettent.

Stendhal, qui les connaissait bien, l'avait prévu. Il attribuait à Bonaparte le réveil des vertus guerrières en Italie : « Napoléon — écrivait-il en 1816, et précisément à Milan — Napoléon avait déjà rendu la bravoure personnelle à la Lombardie et à la Romagne. *La bataille de Raab, en 1809, fut gagnée par des Italiens.* »

*
* *

Ils commettront des erreurs peut-être et des fautes, ils auront à subir bien des déboires : l'essentiel est qu'ils aient confiance en eux et dans leur avenir. Or, rien n'est assez grand pour leurs ambitions. Dès aujourd'hui, quand ils bâtissent, ils font colossal. Ils voudraient bien faire beau aussi. Ce n'est pas en vain qu'ils sont les héritiers de Rome et des grands artistes de la Renaissance. Ils visent donc à la beauté; mais, comme tous les peuples jeunes et robustes, c'est moins la beauté que la grandeur, un peu emphatique et boursouflée, qu'ils atteignent.

D'ailleurs, à toutes les époques de leur histoire, ils ont été des maçons incomparables. Ils bâtissent, avec une sorte d'emportement. Des quartiers neufs, des édifices monumentaux surgissent dans toutes leurs grandes villes. A Gênes, ils viennent de construire une Bourse gigantesque, enflée d'une véritable débauche ornementale, surmontée de dômes dorés : c'est hurlant de mauvais goût. Mais qu'importe ! Une autre fois, peut-être, ils rencontreront mieux. Je les tiens quittes du bon goût, du moment qu'ils montrent une si belle ardeur à vivre et à s'affirmer. Plût à Dieu qu'en France, on bâtît avec cette insouciante intrépidité ! Bâtir, construire, c'est comme engendrer. C'est préparer un abri pour les couvées et les richesses futures, ainsi qu'il sied à ceux qui ont de la force et de longs jours devant eux. Ah ! oui, si l'on bâtissait à Marseille, à Lyon, à Toulouse, à Bordeaux avec la même audace qu'à Turin, à Gênes, à Milan,

comme j'aurais plus de foi en ce que demain sera pour nous !

*
* *

Il y a chez eux un signe de cette ambition, de ce désir éperdu d'être une grande nation, — un signe qui, d'ordinaire, passe inaperçu, mais qui n'en est pas moins frappant pour quiconque sait voir : ils ont mis un aigle sur leurs écussons, non point l'aigle romaine (nous la leur avons prise au temps où nous étions les maîtres), mais une bête héraldique qui ressemble fort à l'aigle allemande et à celle de tous les peuples avides. Ne nous en moquons pas. Les peuples doivent avoir leurs aigles : elles sont une perpétuelle exhortation à la victoire.

Assurément, nos fleurs de lys, tombées du ciel, selon la légende, symbolisent à merveille l'idéalisme candide et généreux de notre France. Mais, pour symboliser nos vertus conquérantes, il fallait un signe moins noble et moins pur. Nous l'avons eu, ce signe. Louis XIV nous le donna. Il fit mieux que de prendre l'aigle, il prit le soleil, qui défie les aigles elles-mêmes : *Nec pluribus impar !...*

Quand verrons-nous, nous aussi, reparaître nos aigles et se lever le soleil des grandes aventures ?

(27 mai 1912.)

« NOS HÉROS »

Rome, 20 septembre 1912.

Au moment où j'écris ces lignes, la fin d'un bel orage illumine la Ville éternelle beaucoup plus magnifiquement que les lampions et les cordons de gaz allumés pour la fête nationale italienne. A la lueur des feux de Saint-Elme, la coupole de Saint-Pierre, surgie brusquement des noirceurs nocturnes, resplendit dans un ciel d'apothéose, tandis que la pluie qui tombe en déluge, une de ces bonnes pluies torrentielles de la fin de l'été, achève de noyer les illuminations officielles et de disperser les passants. Sous les douches célestes, les rues et les places désertées par la foule luisent solitairement comme des miroirs d'eaux ou des canaux vénitiens, entre les hautes berges des maisons.

La fête va finir assez tristement. Elle avait commencé d'ailleurs sans grand entrain. Je ne me serais pas douté que Rome était en réjouissance, si, le matin, je ne m'étais égaré dans le démocratique faubourg du Testaccio, et si, l'après-

midi, je n'avais poussé une reconnaissance du côté de la porte Pie et de la voie Nomentane, où des discours commémoratifs devaient être prononcés. Dans notre quartier d'étrangers, celui de la Trinité-des-Monts, quelques drapeaux pendaient çà et là, mais chichement, et comme par devoir, ainsi qu'en nos plus mornes 14 Juillet. Une solitude dominicale régnait partout. En revanche, dans toutes les avenues qui mènent à la porte Pie, les Romains endimanchés se pressaient en rangs compacts. La *Via Nazionale,* la *Via ventisettembre* étaient noires de monde. Dirai-je que les cortèges, les bannières et les orphéons composaient un spectacle bien pittoresque et que l'enthousiasme fut délirant? Ce serait passer les bornes de la plaisanterie. J'avouerai même ma déception d'assister, ici, à une solennité aussi calme, aussi terne, aussi grise, aussi différente enfin de ce qu'un Français du Nord peut s'attendre à voir en Italie.

Mais, une fois de plus, j'admirai la belle tenue de ces foules italiennes. Je ne sais pourquoi nous continuons à nous imaginer l'Italie populaire d'après notre Provence marseillaise, — une Provence d'ailleurs légendaire et toute parisienne. L'exubérance et la gesticulation méridionales sont des inventions de vaudevillistes. Ici, pas un mot plus haut que l'autre, pas même de braillades patriotiques, et, chose digne de remarque, en un jour pareil, et dans un quartier où foisonnent les cabarets populaires, — pas un ivrogne ! Evidemment, j'aurais préféré un divertissement plus gai. Mais je revins fort édifié d'une attitude si décente, si digne surtout. N'oublions point que Rome n'est pas précisément une ville joyeuse et qu'elle sue la dignité.

*
* *

Non, décidément, ce n'est pas à la porte Pie que j'ai senti vibrer la fibre patriotique italienne. Et pourtant l'exaltation du sentiment national, d'un bout à l'autre de la Péninsule, est un fait qui frappe même les touristes les plus ensevelis dans leurs bædekers.

Ici, sur le Corso ou sur la place de Venise, il faut entendre les crieurs de journaux annoncer les succès de l'armée en Tripolitaine. On s'arrache les gazettes, on se plonge avidement entre les pages fraîchement imprimées.

La réserve de ce peuple grave ne se dément point, la correction est parfaite. Mais, dans tous les regards, brille un éclair d'orgueil. Cette apparente froideur fait un contraste étrange avec l'ardeur belliqueuse et le ton dithyrambique de la presse italienne presque toute entière. Ce ton est extrêmement monté. La moindre bataille devient une victoire. On ne dit plus : « Nos soldats »; mais « nos héros », *i nostri eroi*. (Reconnaissons, d'ailleurs, que nous-mêmes nous avons un peu abusé de ces mots sonores à propos des « victoires » de nos aviateurs ; il est bien juste que le voisin ait ses héros, lui aussi !) Enfin, les journaux constatent unanimement que l'influence de la guerre tripolitaine se fait sentir dans toutes les manifestations de la vie nationale. La critique littéraire prophétise déjà que la littérature en sera profondément modifiée dans ses tendances : plus de drames passionnels, plus de récits d'adultères ou d'ennuyeuses analyses psychologiques, plus de byzantines études dites sociales, plus d'émollients appels à la pitié huma-

nitaire, — mais des romans d'aventures, vrais comme la vie, poétiques comme des contes, où l'on célébrera surtout l'esprit d'initiative et d'audace ! L'Italie a soif d'épopée...

Lorsque, autrefois, nous lisions, chez Gabriele d'Annunzio, tel passage grandiloquent, où des apprentis héros se miraient complaisamment dans ceux de l'ancienne Rome, nous souriions un peu, comme devant un morceau de trop belle littérature. Aujourd'hui, il n'est plus permis de sourire. Les adjurations éloquentes du poète sont en train de passer dans les faits. Quoi qu'on en puisse dire, l'armée italienne vient de faire ses preuves en Tripolitaine. Et quoi qu'il advienne, la résistance morale de ce peuple jeune, vigoureux et rude, est à la hauteur des pires épreuves. Il croit à son avenir : c'est l'essentiel. En tout cas, nous ne saurions trop imiter, nous autres Français, le superbe exemple de discipline nationale qu'il nous donne. Avec notre générosité insouciante, nous oublions trop que les nations ne peuvent subsister qu'à la condition d'être de grandes égoïstes.

*
* *

Cette surabondance de vitalité, suffira-t-il à l'Italie de la dépenser dans des entreprises coloniales, comme celle où elle est engagée actuellement ?

On lui conseille, en ce moment, d'adopter une double politique — une politique continentale et une politique méditerranéenne — l'une d'accord avec la Triplice, l'autre d'accord avec la France et l'Angleterre. Je ne suis pas assez grand clerc en politique internationale pour me permettre

d'avoir une opinion sur ce sujet. Mais je constate que, justement en Méditerranée, une entente s'est établie depuis longtemps — et par la force des choses — entre Italiens et Français. Dans toute notre Afrique du Nord, les uns et les autres vivent, somme toute, en bonne intelligence, collaborent à la même tâche, qui est la mise en valeur d'un pays inculte et retombé dans la barbarie. L'exemple de cette union réalisée spontanément par l'instinct populaire pourrait peut-être inspirer heureusement la politique des deux nations.

Et, à ce propos, je ne suis pas fâché de répondre à ceux qui m'ont reproché comme une utopie d'avoir célébré, dans mes livres, l'alliance des races latines en Méditerranée et plus spécialement en Afrique. Récemment encore, on m'objectait que ces immigrants italiens, ces *Calabrais,* comme on les appelle, compromettent l'œuvre française en Algérie et en Tunisie, par leur rapacité, leurs violences, leur stupidité quasi-sauvage. Notre indulgence à leur égard ne fait, dit-on, qu'exaspérer contre nous les indigènes, qui sont leurs victimes.

C'est bien possible. Mais précisément, parce que ces Calabrais sont des demi-barbares, ils sont mieux taillés que nous pour résister à la barbarie africaine. Là où nos colons échouent, ils réussissent à se maintenir, — au prix de quelles exactions, je ne le sais que trop. L'essentiel, pour nous, est d'opposer un noyau européen à la masse indigène. Croire à la supériorité de celle-ci sur les Calabrais, en tant que candidats à la civilisation, est une bonne plaisanterie, ou un paradoxe de dilettante. Enfin ces Italiens ne peuvent être que nos alliés contre l'Arabe, qui est l'en-

nemi commun. Même s'ils ne le voulaient pas, ils seraient encore obligés de marcher avec nous : c'est pour eux une question de vie ou de mort.

Aujourd'hui, les soldats de l'Italie et ceux de la France sont voisins non plus seulement sur les Alpes, mais sur la frontière tunisienne. Souhaitons, encore une fois, que l'entente, qui existe, depuis tant d'années, entre les colons des deux peuples, se maintienne entre les deux peuples eux-mêmes.

Alors que l'Islam tout entier nous offre un si bel exemple de solidarité, qu'il forme un bloc de plus en plus compact, il serait honteux, autant que déraisonnable, de nous entre-déchirer sous ses yeux. Les difficultés que les Italiens rencontrent en Tripolitaine, celles que nous rencontrons, nous aussi, au Maroc, nous prouvent que les temps sont changés et qu'on ne peut plus considérer les Arabes comme un vil bétail, dont on a raison avec quelques coups de fusil. Contre cet ennemi commun, qui deviendra toujours plus redoutable, marchons au moins parallèlement.

EMPEREUR ROMAIN

Ces jours-ci, quelques journaux de France et d'Allemagne ont reproduit un écho sensationnel : S. M. le roi d'Italie serait sur le point de prendre le titre d'Empereur romain. Ceci n'est point une vaine rumeur, bien que Victor-Emmanuel III n'ait pas dit s'il acceptait cette flatteuse promotion. Mais ses ministres la lui proposent, ses peuples la désirent, et lui-même, je pense, se laissera faire cette douce violence.

Cette nouvelle s'est perdue dans le tapage belliqueux qui nous vient des Balkans. Le moment est, en vérité, peu propice, pour lancer un pareil ballon d'essai. Mais, n'en doutons point, ce glorieux projet reparaîtra en temps opportun. A l'étranger, on s'empressera sans doute de le critiquer, car enfin « Empereur romain » cela veut dire sinon absolument maître du monde, du moins arbitre du monde : l'Italie n'en est pas encore là. Et cependant ce projet est l'indice d'un état d'esprit qu'il serait tout à fait imprudent de traiter avec légèreté. Il prouve une fois de plus

que le jeune royaume a toutes les ambitions et toutes les audaces. « Place à l'Italie », tel est le mot d'ordre qui se répète d'un bout à l'autre de la Péninsule.

Les Italiens ont montré que ce cri de ralliement n'est pas une fanfaronnade. Les voici installés en Afrique, entre la France et l'Angleterre, élevés au rang de grande puissance méditerranéenne. Ailleurs, ils ont mis la main sur quelques bons morceaux de l'Empire ottoman : il est probable qu'il ne les lâcheront pas de sitôt. Et je ne dis rien du surprenant effort commercial, industriel, maritime, que l'Italie a tenté pendant ce dernier quart de siècle.

*
* *

La conclusion déjà certaine de tout cela, c'est que, s'il est un vieux préjugé dont il faut absolument nous défaire, c'est celui de la décadence des races latines. Il n'y a pas bien longtemps que cette décadence était un dogme promulgué et proclamé par tous nos pontifes et docteurs ès sciences sociales : il n'y en avait que pour les races germaniques, et, plus spécialement, pour l'Anglo-Saxon. Les historiens protestants surtout se faisaient un pieux devoir de propager cet article de foi. Si la France avait été vaincue en 1870, si l'Espagne et l'Italie végétaient dans la misère ou l'abrutissement, la faute en était au catholicisme. Des hommes graves, des philosophes comme Taine et Renouvier, ne voyaient de salut pour notre pays que dans une conversion en masse au protestantisme.

Lorsqu'il y a vingt ans, j'arrivai en Algérie,

l'enseignement universitaire m'avait plus ou moins pénétré de ces idées désolantes. Peu à peu, je m'habituai à regarder autour de moi. Je les vis à l'œuvre, ces races latines, qu'on disait agonisantes, et je ne constatai point que leur catholicisme — si catholicisme il y avait — les empêchât d'être plus actives et plus énergiques que les autres races européennes. Tous ces gens-là travaillaient, faisaient leurs affaires, s'implantaient dans le pays. Ils fondaient des villes et des villages, traçaient des routes et des chemins de fer, mettaient en valeur d'immenses espaces incultes. Ils donnaient l'impression d'un peuple jeune et plein d'avenir.

J'essayai de le dire dès cette époque. Mais, en France, nous sommes tellement éblouis de littérature, que nous ne percevons plus les réalités sous la fantasmagorie de nos phrases. Il était entendu que l'Algérie, c'était de la couleur et du pittoresque, — fantasias et danses du ventre — Fromentin ou Loti. L'Italie était un pays de musées ; l'Espagne, le Conservatoire des castagnettes, des guitares et des courses de taureaux. Pressés par les faits, nous commençons à ouvrir les yeux, mais nous commençons à peine.

*
* *

Ce sont toutes nos habitudes d'esprit qu'il faudrait changer, briser le cercle de préjugés nationaux et parisiens qui nous emprisonnent. Quelque temps, le cosmopolitisme littéraire a été de mode chez nous. Il ne nous a rien appris, sinon sur les habitués des « Palaces » et des voyageurs de trains de luxe, qui se ressemblent

à peu près dans toutes les parties du monde. Comprendre ce qui n'est pas nous est précisément la chose à quoi nous réussissons le moins.

Voici, par exemple, un fait divers qui nous plonge dans la stupeur : un souverain étranger s'apprête à prendre le titre d'Empereur romain. Nous n'en revenons pas : quel caprice ! A quoi cela rime-t-il ? Serait-ce un accès de pédantisme archéologique ? Mais si ce pédantisme recouvre une ardente piété envers les grands souvenirs de la patrie et si cette piété est prête à se traduire par des actes, est-il donc si ridicule ? Au fond, les Italiens ne sont pas si naïfs : ce qu'ils attendent de ce titre impérial, c'est un accroissement de prestige aux yeux de leurs nouveaux sujets africains. Et ce n'est pas si mal raisonné. Les Arabes sont extrêmement sensibles à l'emphase protocolaire, autant qu'à la pompe extérieure. « Empereur des Romains », cela sonne à leurs oreilles comme « Sultan des Roumis ». Le chef de l'Etat italien, avec son double caractère royal et militaire, peut prendre ce titre sans inconvénient. Le chef de l'Etat français, l'honorable M. Fallières, même habillé par Ribby et caparaçonné de tous ses ordres, ne peut absolument pas faire figure de « Sultan des Roumis ». Or, c'est chose importante, aux yeux des Bédouins, que d'être Sultan des Roumis. Celui-là est le grand chef, le suzerain : les autres ne sont que ses vassaux.

*
* *

Les Italiens escomptent aussi un accroissement de prestige aux yeux de leurs alliés. Ils estiment que Victor-Emmanuel III, devenu Majesté impé-

riale, s'en trouvera plus à l'aise pour converser avec ses bons frères, Guillaume et François-Joseph. Ils pensent, enfin, que le reste de l'univers en sera frappé, comme ils en sont frappés eux-mêmes. Et voilà des façons de penser qui sont à mille lieues des nôtres. Il y a donc des gens, — nos voisins, en vérité — qui sont convaincus qu'un titre sonore est quelque chose. On nous avait enseigné que la défroque impériale, comme la défroque royale, n'était plus bonne qu'à être remisée au garde-menble, en compagnie des mites et de la poussière. Nos voisins sont d'un autre sentiment. Ils s'ébahissent devant cette prétendue défroque, ils raisonnent comme les personnages de notre théâtre romantique, comme le Charles-Quint de Victor Hugo, dans *Hernani :*

Empereur ! Empereur !... Si je l'étais !...

Ce rêve, qui nous paraît archaïque, nous est incompréhensible. Mais qu'est-ce qui ne nous est pas incompréhensible, dans le train actuel du monde ? Qu'est-ce qui ne déconcerte pas nos illusions — toutes ces utopies répandues par la majeure partie de notre presse et de notre littérature ?

On nous avait accoutumés à l'idée qu'une grande guerre européenne était désormais impossible. L'idée de patrie est, disait-on, condamnée. Partout triomphait l'internationalisme. La sociale envahissait les deux hémisphères. On nous assurait que les Japonais eux-mêmes étaient socialistes, en tout cas indifférents à tout sentiment religieux. Ils se bornaient au culte des fleurs et des arbres, des chrysanthèmes et des cerisiers.

C'était charmant. Il n'y avait plus qu'à organiser la planète au mieux du confort de chacun... Et les événements, avec une féroce ironie, ont démenti, l'une après l'autre, toutes ces billevesées. Port-Arthur a été une rude secousse pour nos chimères. Les guerres d'extermination allaient donc recommencer? Les patries ne sont donc pas mortes, puisqu'il en surgit partout de nouvelles, — jeunes, vigoureuses, armées jusqu'aux dents, avides de s'étendre et de conquérir? L'Italie, par le droit du canon, s'est emparée de la Tripolitaine — et nous-mêmes, les pacifistes, nous sommes en train de civiliser les Marocains à coups de fusil. Voici, enfin, que les Etats balkaniques se ruent sur la Turquie. Tout l'Orient devient un champ de massacre, et, çà et là, un jardin des supplices...

*
* *

Nous jugions l'univers d'après nous-mêmes, et, parce que nous étions repus et fatigués, nous ne voulions pas admettre l'existence de tous les affamés et de tous les audacieux qui nous entourent. En réalité, les petites patries, que nous méprisions, veulent devenir grandes. Les peuples qui se reposaient se réveillent : c'est la loi. L'âme guerrière des ancêtres ressuscite chez les descendants asservis, et les vieux souvenirs héroïques se lèvent du sol où ils dormaient.

Comme les Italiens, les Grecs, les Serbes, les Bulgares ramassent avec amour les reliques de leur passé. Ce que nous considérons comme des hochets dérisoires sont, pour eux, des idées-forces, des symboles exaltants. Le manteau, le sceptre et la couronne de leurs dynasties dé-

funtes leur disent, comme à Macbeth : « Tu seras Roi ! » Si l'aigle des Césars fascine les Italiens, l'aigle de Byzance fascine les Hellènes. Cette aigle, elle plane toujours dans leurs rêves. Les Turcs ne l'ont même pas effacée des vieilles murailles de Stamboul... Elle est toujours là, les ailes étendues et les serres crispées, dans sa raideur d'oiseau héraldique, gravée dans le marbre inaltérable, au-dessus de la porte d'Yédi-Koulé. Le dimanche, les femmes grecques de Constantinople vont la contempler. Contemplation muette et douloureuse ! Mais les jeunes filles et les mères redisent à leurs fils et à leurs fiancés le conseil obstiné que leur donne en secret l'aigle captive des Autocrators, du haut de ses remparts découronnés.

*
* *

Ces peuples asservis, qui se retournent ardemment vers leurs traditions glorieuses, se donnent, dès aujourd'hui, les vertus nécessaires pour les faire revivre. Ils ont la rudesse d'abord, la saine barbarie, qui soutient les peuples batailleurs et conquérants. Ils savent mourir, ils sont héroïques naturellement, sans en avoir appris la théorie dans les livres.

La semaine dernière, on nous contait qu'un officier turc et un officier monténégrin se provoquèrent à une lutte en champ clos, comme deux paladins des Croisades. Ils se battirent à outrance, jusqu'au moment où le Turc, aveuglé par le sang de ses blessures, tomba sur le sol. Son adversaire, admirant son courage, lui laissa la vie sauve. On transporta le blessé à l'hôpital. Or, celui-ci, entendant gronder le canon de Scu-

tari, déclara tout à coup au médecin qui le soignait :

— Je demande à Dieu que le canon épargne mon brave adversaire : *il est digne d'être tué à l'arme blanche !*

Des mots comme ceux-là sont vieux, pour nous, de deux mille ans. Il n'ont plus d'âge, tellement les sentiments qu'ils traduisent nous paraissent anciens.

Nous aurions le plus grand tort de les considérer en dilettantes. Pensons-y bien ; au milieu d'une Europe, toute entière militaire et croyante, il faudra bientôt, sous peine de mort, redevenir comme cela. Mais y pensons-nous assez ? Tandis que d'autres se couronnent Empereur des Romains, nous nous préoccupons d'être bons pour les animaux. Nous délivrons les chevaux de leurs œillères, mais nous mettons sur nos yeux les plus épais bandeaux de sottise et d'illusion. Nous oublions que, chez nous, il y a cent ans à peine, Napoléon se couronnait, lui aussi, Empereur des Gaules et Roi de Rome, et que toute la France le suivait...

(1er novembre 1912.)

LA GLOIRE, C'EST LE PAIN !

Une nation, disait Renan, est un animal de gloire. La gloire, c'est sa pâture, son aliment de première nécessité. Si la France, aujourd'hui, ne meurt pas d'inanition, c'est qu'une foule de héros obscurs la restaurent de gloire.

En ce moment, au Maroc, nos soldats soutiennent la bataille millénaire des Latins contre la barbarie africaine. Après quinze siècles, le général Lyautey recommence le geste des ducs et des comtes romains de la Mauritanie et de la Tingitane, aux prises avec l'éternelle révolte des tribus — et cela, au milieu de quelles difficultés, les Français de France ne le sauront jamais. Ce n'est pas assez que notre gouvernement n'ait rien prévu, qu'il soit constamment surpris par les événements, que le sacrifice de ceux qui tombent là-bas, sous les balles des insurgés, soit payé par l'indifférence de la métropole ; il faut encore que de mauvais Français nous représentent ces victimes comme des bourreaux, et la juste guerre,

que nous faisons aux barbares d'Afrique, comme un brigandage indigne d'une nation civilisée.

Quelle sottise ! Parce qu'une foule de bas instincts trouvent à s'assouvir dans des entreprises de ce genre, convient-il d'en méconnaître, pour cela, le haut caractère civilisateur ? L'erreur de ceux qui déclament contre les guerres coloniales est une erreur de psychologie. Ils ignorent tout du barbare. Ils ne peuvent pas croire, parce qu'ils ne les ont pas vus avec les yeux de leur corps, qu'il y a des peuples condamnés à être de perpétuels mineurs, qu'il faut surveiller sans cesse, tenir durement sous le joug, puisqu'ils ne connaissent pas d'autre loi que celle de la force. L'âme du barbare, l'âme compliquée et simpliste de ces grands enfants, qui l'enseignera aux ignorants de notre presse et de notre politique ? Hélas ! cela ne s'enseigne point. Il est même, chez nous, des gens tellement hébétés d'utopies sociales, tellement amollis par la douceur de nos mœurs et le sentimentalisme de notre éducation, que le contact immédiat de la réalité ne leur apprendrait rien.

*
* *

Et pourtant, nous avons quelques écrivains, peu nombreux, c'est vrai, mais des écrivains de grand talent, des observateurs sagaces, qui pourraient éclairer l'ignorance publique. On ne les lit point, ou on ne les lit pas assez. En dehors des banales aventures de la chair et de la plus niaise sentimentalité, des querelles byzantino-sociales qui agitent notre Landernau, le lecteur français ne s'intéresse à rien.

Parmi ces écrivains, il est un dont l'œuvre

devrait être le bréviaire de la nouvelle génération, de tous ces malheureux jeunes gens, que se disputent de pédantesques professeurs d'énergie. C'est Pierre Mille que je veux dire — Pierre Mille, le père et l'élève du marsouin Barnavaux, l'auteur de : *Sur la vaste Terre* — titre symbolique qui pourrait convenir à toute son œuvre — et qui, enfin, dans *Louise et Barnavaux*, son dernier roman, vient de confronter avec les vieux barbares de la planète les jeunes barbares de chez nous. Si je négligeais son talent de conteur, un talent qui, pour la concision pittoresque et l'énergie du trait, n'a d'égal que celui de Mérimée — je définirais l'œuvre de Mille : le cours de psychologie coloniale le plus complet, le plus intelligent, le plus coloré et, par instants, le plus lyrique que nous ayons.

Dès qu'il les met en présence de son Barnavaux, « soldat d'infanterie coloniale, deux fois rengagé, créateur de verbes et faiseur de gloires locales, comme Warwick était faiseur de Rois » — nous comprenons tout de suite que les autres échantillons d'humanité que Mille nous décrit sont des esclaves ou des attardés : Annamites, Malgaches, Sénégalais, Arabes ou Maures. En face de ces hommes à peau jaune ou brune, le Gaulois Barnavaux, affranchi et ennobli par des siècles d'éducation chrétienne et de traditions chevaleresques, qu'il le sache ou non, et en dépit de toutes ses tares, est le représentant de l'honneur et de la liberté.

Notre sottise est de ne pas voir qu'entre ces attardés et nous, il y a un abîme que rien ne saurait combler, de nous imaginer qu'un terrain d'entente, hors celui des plus grossiers intérêts matériels, pourrait un jour nous réunir. L'avance

que nous avons prise ne se regagne point. Je connais mal, il est vrai, les autres Orientaux, mais j'en juge par nos Arabes d'Algérie et, en général, par tous les peuples de l'Islam. Or, ceux d'entre eux qui vivent de la vie pastorale ou agricole n'ont point bougé depuis Jugurtha ; et ceux des villes en sont restés à l'étiage moral et intellectuel des temps puniques. Lorsque j'assistais, à Constantinople, aux derniers jours de la tyrannie d'Abd-ul-Hamid, je respirais véritablement l'atmosphère de Byzance. En ce moment, je lis dans Ammien Marcellin, l'histoire de Valens, empereur d'Orient, au IVe siècle de notre ère : j'ai l'impression que l'âme orientale s'est à peine modifiée depuis ce temps-là : mêmes mœurs, même politique, même diplomatie. Espionnage, délation, concussions, révoltes militaires, massacres, tortures, supplices atroces, toutes ces vieilles habitudes se sont propagées doucement jusqu'en ces dernières années de l'Hégire.

*
* *

Or, il suffit qu'un léger vernis de civilisation nous déguise ce vieux fond barbare, pour que nous criions tout de suite à l'assimilation : « Pensez un peu, nous dit-on : ce Turc ou ce Chinois parle le français comme vous et moi ! » De là à le traiter comme un Français véritable, il n'y a que l'épaisseur de la main. Mille nous raconte, à ce sujet, une bien amusante histoire.

C'est celle d'un Chinois, que nos hommes politiques avaient pris au sérieux, qu'on avait reçu dans les milieux officiels, qui avait dîné avec des femmes de ministres, enfin qu'on avait traité

comme un « blanc ». Lorsqu'il dut s'en retourner dans son pays, un de nos députés l'engagea à s'arrêter à Saïgon et à visiter notre belle colonie d'Indo-Chine. Il lui donna, pour les autorités françaises, de flatteuses lettres de recommandation, que le Céleste serra pieusement au fond de sa malle. Et voilà qu'au débarquer, il est cueilli par un agent de police annamite, qui, sans le moindre ménagement, le traîne au poste, pour le faire anthropométrer, ainsi que cela se pratique, paraît-il, en Indo-Chine, à l'égard de tous les Jaunes. Fureur du Chinois, qui invoque ses lettres de recommandation. Mais elles sont au fond de sa malle, laquelle est déposée à la douane. Enfin, il doit se résigner à subir les pires avanies, comme il convient à un simple Chinois qui se promène en Cochinchine. Indigné, il se rembarque immédiatement, et, arrivé à Pékin, va se plaindre à un haut dignitaire impérial, devant lequel il est obligé de se prosterner sept fois, le nez dans la poussière. « Après avoir réfléchi une petite minute, ce sage fonctionnaire lui dit :

— Les lettres que tu as reçues étaient d'un grand mandarin français ?

— Elles étaient d'un grand mandarin de France ! C'est la vérité des vérités, dit le Chinois.

— Et où les avais-tu serrées ? demanda encore le ministre.

— Dans ma malle ! répondit le Chinois.

Alors, le ministre lui dit, d'une voix magnifique :

— Sais-tu qui tu es ?

— Vous êtes mon père et ma mère ! dit le Chinois.

— Tu es un œuf de tortue ! On te donne des lettres, un grand mandarin français te donne des

lettres, et au lieu de les garder sur ta poitrine, tu les mets dans ta malle avec les vêtements qui doivent couvrir ton corps méprisable. Tu l'avoues?

— Oui, dit le Chinois.

— Eh bien! tu recevras mille coups de bâton.

Le Chinois reçut les coups de bâton, et ça lui apprit qu'en Indo-Chine, et même en Chine, un Chinois *ne doit pas* être traité comme un blanc. »

*
* *

Malgré ces différences, qui nous paraissent maintenant irréductibles, est-il permis d'espérer qu'un jour nous finirons par nous entendre avec les Barbares, comme nous nous entendons entre Européens? Mais, pour supprimer ce qui nous sépare, ce qui nous rend, malgré nous, *ennemis* les uns des autres (car tout est là, car cela ne nous avance à rien que les peuples attardés nous empruntent les dehors de notre civilisation), il serait nécessaire de changer les âmes. Tâche désespérante! Je ne sais jusqu'à quel point notre culture peut agir sur les Extrême-Orientaux. Mais ce que je sais de toute certitude, c'est que l'Islam entier lui est réfractaire. Il y a là un bloc que rien ne peut entamer.

Tant que la foi religieuse vivra au cœur des peuples musulmans, les principes directeurs de la civilisation occidentale ne pourront rien sur eux. Du haut de ses quatorze siècles, l'Islam nous regardera passer avec dédain, retranché dans son invincible parti-pris d'hostilité et de négation. Voilà le fait brutal que nous ne voulons pas envisager franchement, parce qu'on nous a convaincus que le temps des guerres religieuses est

passé. Empoisonnés que nous sommes de mauvaise littérature, nous ne voyons que de la couleur locale dans le fanatisme des imans et des marabouts qui prêchent contre nous la guerre sainte. Pourtant cette couleur locale nous coûte, tous les jours, des soldats. Ce fanatisme, qui ne demande qu'à grandir, il faudrait à tout prix l'extirper, dans l'intérêt de notre plus élémentaire sécurité.

Flaubert, qui avait vu de près les musulmans et qui n'était pourtant pas un rétrograde, allait jusqu'à écrire en 1878, au moment de la guerre turco-russe : « Je suis indigné contre l'Angleterre. Cette prétention de défendre l'islamisme *(qui est en soi une monstruosité)* m'exaspère. Je demande au nom de l'humanité, à ce qu'on broie la Pierre noire, pour en jeter les cendres au vent, à ce que l'on détruise La Mecque, et que l'on souille la tombe de Mahomet. »

Boutade de littérateur ? Je le veux bien. Il n'en est pas moins vrai que, pour nous, le problème est là. L'Islam nous ferme et nous aliène les âmes de nos sujets africains. Ayons le courage de le dire, et, s'il est possible, d'y chercher remède.

*
* *

Le grand mérite des livres de Pierre Mille, c'est de nous rappeler toutes ces hostilités plus ou moins latentes qui nous entourent, de nous montrer combien nous différons du Barbare, quelle distance presque infranchissable il y a de lui à nous, — et, surtout, de nous avertir sans cesse que le décor de notre civilisation est bien fragile, que c'est un tout petit cercle de protec-

tion tracé entre nous et le formidable inconnu de la Barbarie, qu'il suffit de faire quelques lieues hors de nos frontières, pour redevenir un pauvre être désarmé et nu, proie offerte à la brutalité des hommes et des éléments.

De telles constatations ne sont pas précisément joyeuses. Mais Pierre Mille et son héros y puisent de nouvelles raisons pour agir et pour lutter, — pour mater le Barbare. Ses contes, entraînés par un souffle de bonne humeur vraiment française, bien loin de propager le découragement, chantent, au contraire, comme une « Marseillaise » des aventuriers de la mer, de la jungle et de la brousse. Ils nous crient un perpétuel : « En avant ! » Barnavaux, « soldat d'infanterie coloniale, deux fois rengagé », y prend, par endroits, une allure épique. Il sait bien qu'un Français ne peut pas se battre, comme un bandit ou un mercanti, pour quelques piastres à gagner. Si ce n'est pas, comme autrefois, pour délivrer le tombeau du Christ, il faut au moins que ce soit pour la gloire, pour la belle aventure...

Et, au fond, son enthousiasme est plus pratique que les bas calculs de l'intérêt. Il se rend compte que la gloire, en définitive, nourrit son homme. Un peuple qui a vaincu est un peuple qui a le droit de manger : « La gloire, conclut Barnavaux, la gloire, c'est le pain ! »

(27 juin 1912.)

VII

SEUL, LE SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT

Exultarit spiritus meus in Deo, salutari meo.

(Cantique de la Sainte Vierge.)

L'ÉTERNELLE FOI

Les funérailles de Tolstoï furent un événement non seulement national, mais mondial, puisque, d'un bout à l'autre de la planète, elles ont excité un tel courant de curiosité sympathique. A lire les comptes rendus des journaux, une comparaison s'imposait tout de suite entre ces funérailles du grand écrivain russe et celles d'un autre grand écrivain français, qui furent, elles aussi, un événement mondial. Mais, pour ceux qui ont assisté à ces dernières et qui s'en souviennent encore, quelle différence entre le simple enterrement de Tolstoï et la pompe funèbre de Victor Hugo ! Comme l'apothéose de l'auteur des *Misérables* nous apparaît orgueilleuse, théâtrale et vide de sens, à côté des obsèques si modestes et si émouvantes de l'auteur de *Résurrection !* Celles-là ont eu la suprême beauté que la foi vivante sait mettre sur le plus humble cercueil.

Parmi les phrases laconiques des innombrables dépêches qui nous ont résumé la cérémonie, un détail surtout vous émeut : ces foules de paysans

— dix mille, nous dit-on — agenouillés autour de la maison mortuaire et entonnant le cantique des morts !... Certes, l'âme de ces paysans russes, c'est le secret des ténèbres pour nous ! Je ne me flatte pas de les connaître. Pourtant, je les ai rencontrés, un peu partout, sur les chemins de Palestine, mêlés aux multitudes religieuses qui venaient là de tous les coins du globe — chrétiens schismatiques ou protestants, de toutes nationalités et de toutes confessions. Eh bien ! malgré l'abîme qui nous sépare, c'est encore dans leurs yeux troubles et dans leurs voix inconnues que j'ai surpris le regard et l'accent le plus fraternels. A travers des distances infinies, l'humanité du Christ nous rapprochait. J'ai vu des Juifs se lamenter devant la muraille du Temple, qu'ils baisaient en sanglotant : et c'était très beau ! J'ai vu, dans la grande mosquée de Damas, à l'époque du Rhamadan, des foules musulmanes prosternées, le front dans la poussière, comme une immense jonchée de neige : et c'était encore très beau ! Mais, nulle part, dans aucun sanctuaire d'une autre foi que la mienne, je ne me suis senti plus près des âmes en prières que dans la cathédrale russe de Jérusalem. Les rites, les psalmodies, tout m'était à peu près inintelligible, — et cependant je n'étais pas là un étranger. Quelque chose d'essentiel au christianisme et qui ne se retrouve dans aucune confession hétérodoxe, s'exhalait avec cette musique et se traduisait par ces gestes barbares : douceur, humilité, résignation, tristesse nostalgique de l'âme, profondeur de la plainte et de la détresse humaines. Tout cela composait un chant qui m'avait bercé ailleurs et qui me rappelait l'Eglise et la Patrie absentes.

*
* *

On s'imagine, chez nous, que ces êtres de foi ne se rencontrent que par exception, dans des lieux ou dans des pays voués à l'exaltation religieuse, et que, d'une façon générale, la foi est en baisse partout. On se laisse éblouir par le superficiel positivisme que la presse et l'enseignement de l'école essaient de propager dans nos masses françaises. Mais on oublie, ou on ne veut pas voir ce qui se passe de l'autre côté de nos frontières. Pour ma part, je n'ai jamais vécu quelque temps à l'étranger, sans constater combien l'homme est un être profondément religieux. Et je ne parle pas ici du bloc formidable de l'Islam et des religions asiatiques, qui semblent à tout jamais réfractaires à la pensée philosophique de l'Occident : il y a là, pour nous, une menace permanente, qui grandit tous les jours et sur laquelle nous préférons fermer les yeux. Je m'en tiens aux pays qui nous entourent, — de préférence aux pays protestants. Ces pays, qu'on nous vantait autrefois comme les asiles de la libre-pensée, doivent paraître aujourd'hui singulièrement rétrogades aux négateurs de l'idée religieuse. Il n'y en a pas, où la foi soit plus omnipotente, plus intransigeante, où la propagande de l'idéal purement laïque fasse moins de progrès.

Ce serait plutôt le contraire dans les pays catholiques. Et j'y vois, pour ma part, une preuve indirecte du libéralisme inhérent à la très souple mentalité que l'Eglise nous a faite. Les esprits rigides, butés dans des convictions aveugles, emprisonnés dans une morale étroite, ne sont pas

de chez nous. Dès que la foi manque aux nôtres, la poésie déposée au fond de leurs âmes par le catholicisme, la richesse métaphysique de nos dogmes leur sont autant d'adjuvants pour courir les aventures de la libre-pensée. Mais je me hâte de reconnaître que, même dans les pays latins, ou plutôt romains, en Italie, en Espagne, en Belgique, l'agitation antireligieuse n'atteint pas les couches profondes de la population. Les campagnes en sont absolument indemnes. Dans les agglomérations ouvrières, dans les grandes villes industrielles et commerçantes, où les doctrines révolutionnaires se répandent le plus aisément, — à Anvers, à Milan, à Barcelone — assistez aux offices du dimanche, soit à la cathédrale, soit dans les paroisses des faubourgs, vous sentirez en ces foules catholiques une ferveur de foi au moins égale à celle des foules protestantes. Que dis-je ? Il est bien inutile d'aller si loin : il suffit d'entrer, ce jour-là, dans une de nos églises parisiennes.

Oh ! je sais, on se lamente chez nous, sur l'état de choses actuel. Des esprits timorés dénoncent tout bas la faillite de l'idée religieuse, Mais qu'ils daignent considérer une chose : c'est que le noyau solide du catholicisme français n'a subi, pour ainsi dire, aucune atteinte. Seule, la masse flottante, s'est dissoute et éparpillée, cette masse terre-à-terre, qui, à toutes les époques, confond sa foi avec son intérêt. Il fut un temps où l'Eglise était, pour les foules, la bienfaitrice universelle : dispensatrice de savoir, de charités, de richesses et d'honneurs, médecin des âmes et des corps, objets des ambitions les plus hautes. Or, voici qu'on l'a dépouillée de toutes ses prérogatives terrestres. Elle se montre simple et nue, sans

autre attrait que les trésors spirituels de sa doctrine. Comme il est naturel alors que toutes les petites gens et que toutes les âmes médiocres se détournent de cette pauvre et de cette esseulée ! La force est avec ses adversaires. Ils ont le pouvoir, ils distribuent les largesses, ils promettent la science. Ce serait surprenant, en vérité, que la multitude ne se précipitât point vers l'Autorité et la Lumière nouvelles !

*
* *

Et pourtant il y a un bien, que ni le Pouvoir ni l'École ne peuvent lui donner : la foi, dont malgré tout, elle est avide ! Et cette foi, elle ne la cherche pas toujours là où ses maîtres éphémères voudraient qu'elle la vînt chercher.

Entrez, par exemple, un dimanche, à l'église des Invalides. Vous y verrez des centaines et des centaines de curieux défiler, chapeau bas, devant le tombeau de Napoléon. Poussez jusqu'au musée militaire : il est envahi, on s'écrase littéralement dans les escaliers. Retournez-y en semaine, par des temps radieux : le public est tout aussi envahissant. Le musée des Invalides est un véritable sanctuaire qui a ses dévots assidus. Et il n'y a pas que des bourgeois et des touristes dans ces immenses salles pleines d'armures, d'uniformes, de bannières et d'étendards. Les ouvriers et les bambins des écoles primaires y sont, de beaucoup, les plus nombreux. Pure badauderie ! dira-t-on. Erreur ! il faut voir le sérieux de ces visiteurs ingénus et entendre de quel ton ils déchiffrent les inscriptions placées sur le socle des mannequins belliqueux : « Celui-là, c'est un cui-

rassier de la garde impériale !... c'est un carabinier du Roi ! » Et l'homme en pantalon de velours, le petit soldat en capote de laine s'immobilisent, les yeux écarquillés d'admiration devant le simulacre du grand gaillard équestre qui les domine du haut de sa monture, sous son casque à chenille et son écusson fleurdelysé !

En dépit des prédications antimilitaristes, c'est une joie de constater combien le peuple de Paris reste fidèle au culte de la gloire. Les satisfactions de ventre qu'on lui promet ne comblent ni ses désirs ni ses imaginations. Il lui faut donc rêver à quelque chose de plus haut que l'organisation du sabotage ! A défaut de l'objet sacré qu'on lui dérobe, ou dont on le détourne, son cœur se prend où il peut, soulevé par l'éternel besoin de croire, — par la Foi plus forte que tout.

(26 novembre 1910.)

LE DÉPART DES PÈLERINS

24 août 1912.

Voici les grandes semaines de Lourdes qui commencent. Pendant près d'un mois, les trains supplémentaires vont déverser de véritables foules sur les bords du Gave. Le flot annuel du pèlerinage national va submerger les habituels suppliants qui assiègent la Grotte miraculeuse.

Ces périodiques manifestations de la foi sont encore, pour beaucoup, un sujet d'étonnement. Les gens qui en jugent, avec les préjugés du Français moyen, se persuadent que ce sont là les derniers sursauts de la superstition expirante. Les pèlerins de Lourdes et d'ailleurs leur apparaissent comme des espèces de fossiles, des échantillons d'une humanité attardée et condamnée à périr. Pour eux, des hommes de foi sont des manières de monstres, des anormaux, qui, grâce au progrès des lumières, se font heureusement de plus en plus rares.

En réalité, les anormaux, c'est nous Français,

avec notre conception toute laïque de l'Etat, ce sont même ces libres-croyants qui essaient, comme ils disent, d'épurer l'idée religieuse, de remplacer la foi par un mélange hybride de rationalisme et de sentimentalité. Ceux-là, au milieu de l'univers, tout entier religieux, forment un petit îlot d'êtres exceptionnels. La foi simple et absolue, — cette foi dont ont voudrait, je ne sais pourquoi, attribuer le privilège exclusif à notre moyen âge, — cette foi les environne de toutes parts, aussi formidablement que les grandes eaux marines enveloppent la planète.

*
* *

Il est inutile de sortir de France pour s'en rendre compte. Point n'est besoin d'avoir assisté, dans une ville musulmane, au défilé des pèlerins, qui, bannières déployées, partent pour La Mecque, ni d'avoir coudoyé, en Palestine, ces hordes d'Américains de toutes confessions, qui, chaque année, par milliers, traversent l'Atlantique pour venir boire l'eau du Jourdain. Il suffit, si l'on veut s'édifier, d'ouvrir les journaux.

Qu'ils étaient suggestifs, les journaux, pendant ces derniers temps ! Et quelle énorme ironie dans ces dépêches laconiques, qui, entre un accident d'aviation et le lancement d'un dreadnought, nous informaient, en jargon international, de l'agonie du Mikado ! On nous a télégraphié que la population de Tokio, en prières, à genoux dans les rues et sur les places, avait veillé, nuit et jour, son Empereur mourant. On nous a même appris qu'une vieille femme avait failli être carbonisée, en laissant brûler sur ses genoux de

petites bougies allumées dans une pieuse intention. Nous avons lu tout cela avec sérénité. Nous n'avons vu là que de curieux détails d'exotisme, une couleur locale qui sied au pays de *Madame Chrysanthème*. Très peu ont soupçonné que des âmes profondément différentes des nôtres pourraient bien se cacher sous des pratiques traditionnelles si jalousement conservées, — et qu'il y a peut-être un autre abîme que l'Océan entre le télégraphiste de Tokio qui lance de pareilles dépêches et le télégraphiste parisien qui les reçoit.

*
* *

A peu près au même moment, les mêmes journaux nous annonçaient qu'à Londres des dockers en grève, sur l'invitation d'un meneur, avaient entonné un cantique improvisé, pour demander au Tout-Puissant la mort d'un de leurs patrons. Chez nous, certaines personnes s'en effarèrent d'abord, puis reprirent bientôt leur sang-froid : « Question de milieu et d'éducation ! » En effet, cette formule explique tout, et plus radicalement qu'on ne pense. Mais voit-on nos Pataud ou nos Griffuelhes, en pleine Bourse du travail, ou en plein manège Saint-Paul, s'agenouiller dévotement avec toute l'assistance, pour demander au Seigneur le trépas de M. Fallières, ou de tel patron récalcitrant ?

Enfin, tout récemment, au cours de son voyage en Russie, M. Poincaré n'a-t-il pas trouvé une occasion bien inattendue de rapprendre son *Pater*, si, par hasard, il l'a oublié ? On se rappelle, en effet, qu'après la revue de Tzarkoié-Sélo, les troupes russes récitèrent devant l'Empereur et

son hôte français l'oraison dominicale. Ce dut être quelque chose de très beau et de très édifiant, même pour un ministre de la troisième république, que le spectacle de ces soixante mille hommes en prières. Nul doute qu'il n'ait inspiré au libre esprit, au Lorrain de vieille souche catholique qu'est M. Poincaré, de fort utiles réflexions.

*
* *

Avouez donc que, si la foi est en baisse, comme on nous l'assure, il n'y paraît guère dans les autres pays ? Il en est des déclamations antireligieuses, comme des déclamations pacifistes. Qu'il y ait en France, et même ailleurs, des apôtres convaincus du désarmement, je n'y contredis point. Mais quand je regarde chez nos voisins, je ne vois partout que des hommes violents, qui ne cherchent qu'à prendre et à jouir, ou des hommes actifs et énergiques qui ne songent qu'à se pousser et à conquérir. Ceux qui se croisent les bras, sous des prétextes plus ou moins élégants, sont des peuples en décadence. Les autres, qui sont jeunes, vigoureux et bien portants, vont de l'avant toujours, et ne se font aucun scrupule d'écraser le plus faible.

Et je vois encore qu'en face de ces hommes avides et brutaux se dresse la petite église des hommes doux et désintéressés, ceux à qui le royaume des cieux est promis et qui, tout en sachant que la justice n'est pas de ce monde, s'obstinent néanmoins, par leur charité, à réparer les excès de la force. Ce sont ceux-là qui, avec la tradition religieuse, sauvent la civilisation dans ses principes essentiels : la croyance qu'il existe

autre chose que ce que nous voyons, le respect de l'esprit et le sens de ses justes limites, le culte de la fraternité en Dieu...

*
* *

Ne nous étonnons donc pas que ces deux espèces d'hommes se partagent notre France d'aujourd'hui. Si la multitude semble s'y accroître de ceux qui nient les divines réalités ou qui ne veulent pas les connaître, des milliers de pèlerins les proclament, en ce moment, devant la grotte de l'Immaculée. Leur enthousiasme, l'intrépidité de leur confiance arrachaient un cri d'admiration même à l'auteur de *La Bête humaine*. Que vont-ils chercher si loin ? La guérison, sans doute. Mais la guérison est une grâce qui n'est accordée qu'à quelques-uns. C'est la foi surtout qu'ils vont chercher, « la surabondance de la foi », comme le disait Emile Baumann, dans un livre d'une haute inspiration religieuse, *Trois Villes saintes :* « Oui, croire autant que les disciples croyaient, eux qui avaient reçu, de la bouche du Seigneur, les promesses... » Car, ces villes saintes sont tout d'abord des lieux d'évangélisation.

On ne vient pas seulement s'y guérir, s'y exalter, y secouer le poids de sa chair, mais s'y purifier l'esprit de vieilles erreurs, recréer en soi le sens de la vérité. A la médecine des corps s'ajoute une médecine intellectuelle. Jamais cette thérapeutique sacrée n'a été plus opportune qu'aujourd'hui. Jamais nous n'avons eu plus besoin d'embrasser avec amour les hautes vérités. Par ce temps de pragmatisme à outrance, où les

philosophes eux-mêmes abandonnent les hautes recherches spéculatives, les catholiques ont peut-être une tendance à négliger la foi pour les œuvres. Le dogme s'éclipse devant la morale. Parmi les agnostiques, beaucoup ne respectent le catholicisme que pour ses vertus sociales ou même nationales. La charité humaine finit par faire oublier la charité divine.

*
* *

Les villes saintes nous rendent le service de nous ramener au principe, d'où tout découle, de nous retremper à la source. Et c'est aussi le service que nous rendent — dans la mesure de la faiblesse humaine — des livres comme celui d'Emile Baumann. Par l'ardeur, par l'intégrité absolue de sa foi, celui-ci se distingue de la plupart des écrivains catholiques d'aujourd'hui. Et je ne dis rien de ses qualités littéraires. A ceux qui vantent la religion pour son efficacité pratique, qui lui savent gré de nous rendre meilleurs Français ou meilleurs citoyens, ou plus charitables, plus humains, plus moraux, il semble que l'auteur de *Trois Villes saintes* ait voulu répondre : « Oui, sans doute, le catholicisme produit toutes ces vertus. Mais qu'importe, s'il n'est pas la Vérité ! »

Comme les chrétiens primitifs, il est avide de certitudes, il veut toucher des réalités. Vérifier l'objet de sa foi, voilà ce qu'il allait faire dans les trois villes qu'il a visitées en pèlerin : Ars-en-Dombes, Saint-Jacques-de-Compostelle, Saint-Michel-du-Péril. Et voyez la récompense immédiate de cette haute probité intellectuelle : ce

pèlerin qui ne fait que passer en Galice, cet étranger qui ne sait presque rien de la langue et des mœurs du pays, nous a donné de l'Espagne une des images les plus véridiques que nous en ayons dans notre littérature. Pour le grand nombre des Français, l'Espagne est un pays fermé, qui ne livre de lui-même que quelques singularités faciles à noter. Or, c'est un des privilèges du catholicisme que de nous préparer des frères dans tous les pays du monde. Non seulement Baumann a trouvé, à Santiago de Galice, des âmes fraternelles, mais, dominé par un souci unique de vérité, il a saisi tout de suite, dans ces âmes, le trait essentiel. Il a communié avec la foi espagnole, il l'a décrite avec précision et profondeur, sans mélange de dilettantisme ou d'ironie destructive, il en a montré l'empreinte profonde dans les mœurs et presque dans les moindres usages. S'il a négligé la description classique et banale du torero, il a écouté la complainte du veilleur de nuit dans la ville de Saint-Jacques. « Lorsque le sereno passait le long des rues, il commençait son tour de ville en chantant *Ave, Maria purisima,* et, dans le ciel, se déroulait, répondant à sa mélopée, le rosaire des étoiles. »

*
* *

Ces âmes pleines de foi sont aussi des âmes pleines de candeur et de bonhomie. La foi, quand elle redescend du ciel, sait se faire humaine et douce. Les profanes s'imaginent qu'elle mutile la nature avec une cruauté barbare et impitoyable. En réalité, elle ne détruit rien, elle recrée tout par la grâce, elle purifie, elle complète

le type humain. Et c'est encore un des enseignements que les villes saintes donnent aux pèlerins.

Je me souviens d'avoir rencontré, à Lourdes, une miraculée, dans l'allégresse triomphale de sa résurrection. Je n'ai rien vu de plus simple ni de plus sublime qu'une telle joie.

C'était une jeune femme paralysée, qui, depuis des années, vivait misérablement dans une boîte. Avec les autres malades, on l'avait portée à la procession du Saint-Sacrement, et voilà que, tout à coup, comme le paralytique de l'Evangile, elle s'était levée et elle avait marché. Dans la crainte que cette première marche ne la fatiguât trop, son mari avait voulu la ramener en voiture à l'hôtel. Mais elle se tenait debout, dominant la foule qui la suivait et qui l'acclamait. Sa coiffure s'était défaite, ses cheveux flottaient sur ses épaules, elle souriait, son visage illuminait autour d'elle comme celui des conceptions les plus radieuses de Murillo. Devant l'hôtel, elle descendit sans aucune aide, monta l'escalier d'un pas ferme, et, se retournant vers son mari, qui tendait sa main pour la soutenir, elle se jeta contre sa poitrine et elle l'embrassa éperdument. Ce geste de femme aimante déchaîna les applaudissements de la foule. On les regardait, c'était le couple humain dans toute sa beauté, mais glorifié par le coup de foudre du miracle qui venait de traverser sa chair...

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE LOURDES

21 juillet 1914.

Lourdes!... Je me rappelle encore l'impression singulière que j'en reçus, lorsque je la vis pour la première fois. Il y a un peu plus de douze ans. Je rentrais d'Espagne, l'imagination encore brûlante des visions que j'étais allé chercher à Séville, les yeux éblouis, et cependant l'esprit inquiet, malgré l'assurance que je me donnais d'avoir enfin retrouvé la voie d'où je ne sortirais plus. Une curiosité ironique, et je ne sais quel dilettantisme encore à la mode, en ce temps-là, me conseillèrent de m'arrêter au pays des miracles et de goûter le plaisir du contraste entre la ville sainte et les villes de joie d'où je venais.

Le crépuscule tombait. L'express de Toulouse avait déjà dépassé Pau. Je regardais les grandes formes violettes des montagnes s'effacer dans la brume, lorsque, tout à coup, un fourmillement de lueurs reflétées par les eaux du Gave, comme une pluie d'étoiles, solennisa le paysage. C'était la Grotte fameuse, avec ses herses et ses candé-

labres chargés de cierges. Je ne l'attendais pas si tôt : l'émotion en fut d'autant plus forte pour moi. Ces feux, brûlant dans la nuit, et qui ne ressemblaient point (j'en eus, tout de suite, l'intuition) aux autres feux de la terre, m'attiraient, me fascinaient. En face du train brutal qui m'emportait, cet autel dressé sur les hauts lieux, au bord d'un torrent et d'une prairie, ces flammes inextinguibles, symbole de ferveur spirituelle et de perpétuelle adoration, me parurent signifier quelque chose de très antique et de très vénérable. Et, instantanément, je pressentis que j'allais assister à des spectacles plus beaux que toutes les belles images que je rapportais.

Le lendemain, dès l'aube, des sons de cloches, des rumeurs de cantiques me réveillèrent. Par la fenêtre ouverte, l'air frais des montagnes m'arrivait avec le branle continuel des cloches, le chant ininterrompu et les clameurs joyeuses des foules. Je respirais une vie toute neuve, extraordinairement jeune, pure, fortifiante. Mes ironies mauvaises se turent. L'influence mystérieuse de la ville sainte me dominait. Je ne vis rien des laideurs, des trivialités inséparables de tout campement humain, rien des tares que l'éducation littéraire d'alors m'incitait à noter avec un soin puéril. Je ne vis rien, à Lourdes, que ce qu'il y a de plus beau et de plus émouvant au monde : des hommes penchés fraternellement sur la souffrance d'autres hommes, des misérables qui crient leur espoir, des croyants qui chantent la certitude de leur foi.

J'y reviens aujourd'hui, dans un esprit nouveau, pèlerin moi-même, avec le troupeau des pèlerins. L'occasion m'a tenté. Un congrès eucharistique est toujours une affirmation solennelle

d'un des dogmes essentiels du catholicisme, et c'est, en même temps, une manifestation extraordinaire de la splendeur de l'Eglise. Cette splendeur m'attire. D'autres, plus autorisés, formuleront le sens théologique de cette manifestation : cela n'est point de ma compétence. Je voudrais m'en tenir, ici, au sens purement humain de ces fêtes, essayer de dire quelle beauté, quel enseignement s'en dégagent, non seulement pour les croyants, mais pour toute âme un peu fière et libre, que des préjugés pédants n'oppriment point, qui sait que ce ne sont point les idées, mais les sentiments qui mènent le monde, et que la qualité de ces sentiments importe au plus haut point.

*
* *

Me voici sur le quai de la gare de Lourdes, avec ceux qui attendent l'arrivée du Cardinal-légat. Le Pape, ne pouvant présider en personne ces assises eucharistiques, y envoie un représentant, un autre lui-même, pour mieux en souligner le caractère catholique, c'est-à-dire international et universel.

Il fait froid. La pluie menace. Vraiment, le ciel pyrénéen ne s'est pas mis en frais pour accueillir l'envoyé du vicaire de Jésus-Christ. Les crêtes des montagnes disparaissent sous des traînées de vapeurs, des entassements de gros nuages noirs. Peu de monde sur les quais. Seule, la présence de l'évêque de Tarbes, en barette et rochet de dentelle, annonce l'événement qui se prépare.

Des groupes se forment, se cherchent. Des prêtres rejoignent leur évêque. Voici le maire de Lourdes, cravate de commandeur au cou, suivi

de son conseil municipal. Des gens affairés s'agitent. Des trains sifflent, se croisent, dégorgeant des flots de voyageurs. Peu à peu, les quais s'emplissent. Cela devient une foule, une foule très mêlée, où les soutanes dominent, mais où l'on remarque un grand nombre de touristes, arrêtés là par curiosité, parce qu'on leur a dit, au saut du train, qu'on attendait le Légat du Pape. Tous veulent contempler ce personnage insolite.

A chaque instant, il y a de fausses alertes. A cause d'un accident qui vient de se produire sur la ligne, les trains sont désorganisés : il n'y a plus d'heures. On court, on se précipite au moindre coup de sifflet. Un frémissement singulier parcourt la foule, qui ne manifeste aucune impatience, mais qui s'obstine à rester là, debout, en dépit des bousculades. Est-ce seulement la curiosité qui les retient, ces indifférents, venus des villes d'eau avoisinantes ? Pourtant, il n'y a rien à voir pour l'instant, aucun préparatif qui trahisse l'arrivée éminente d'un personnage : pas de piquets de soldats, pas de drapeaux sur les murs de la gare, pas de salves d'artillerie, pas même l'orphéon qui salue le député du chef-lieu, à sa rentrée dans son arrondissement. Ils savent seulement, ces curieux, que, tout à l'heure, un prêtre va descendre du train, que ce prêtre vient de Rome, envoyé par un vieillard infirme, qui n'a pour rehausser son prestige, ni troupes, ni canons, et qui, cependant, compte plus dans le monde que tous les souverains du monde réunis. Et cela suffit pour faire passer dans la foule ce frémissement passionné. Le prêtre qu'on attend est le symbole d'une idée, l'idée qui suscite le plus de haine et le plus d'amour. L'épée qui divise est comme suspendue au-dessus de toutes

les têtes. Pour une minute au moins, il va falloir prendre parti. De quels yeux va-t-on regarder cet homme rouge qui arrive de Rome?...

Il arrive très simplement, — si simplement que, tout d'abord, il a failli passer inaperçu. Une manœuvre du train qui l'amène déconcerte la cohue des curieux. Puis, tout à coup, une poussée ébranle les masses compactes qui encombrent les quais. A l'extrémité de la gare, près de la porte de la sortie, une couplée de wagons, remorqués par une machine, s'avance doucement jusqu'au bord du trottoir. Une figure pâle et bénigne, une main bénissante s'encadrent dans la portière d'un compartiment. L'évêque s'approche, les prêtres et les fidèles s'agenouillent sous la bénédiction cardinalice. Et aussitôt qu'on s'est relevé, des acclamations jaillissent de toutes les poitrines :

— Vive le Légat!

— Vive Pie X! Vive le Pape!

Tous les barrages sont rompus. On se rue par toutes les issues de la gare. Au dehors, c'est la grande foule catholique, où pas un cri discordant ne risque de s'élever. Dès qu'on aperçoit la barrette rouge du Légat, les acclamations redoublent d'intensité. Des musiques éclatent, des discours s'échangent. Enfin, au son des cloches de toutes les églises de Lourdes, la daumont où l'Eminentissime vient de monter s'ébranle entre les rangs pressés des fidèles, qui font à l'envoyé du Pape la plus chaleureuse et la plus cordiale des ovations. Tous les regards sont tournés vers lui. Son nom vole de bouche en bouche : c'est le cardinal Granito Pignatelli, prince de Belmonte. Chacun veut voir ce grand seigneur, qui est, en même temps, un prince de l'Eglise. Et lui, débonnaire,

un fin sourire sur les lèvres, se complaît visiblement à cette curiosité filiale.

Il passe si près de nous, et si lentement, que je puis le dévisager à loisir. En vérité, il est admirable et charmant. Sous la pourpre du camail et du grand chapeau à glands d'or, sa pâleur s'accuse davantage. A de certains moments, on dirait la pâleur et l'immobilité d'une statue. Et l'on songe à quelque buste de la Renaissance, buste de cardinal savant et lettré, qu'un sculpteur, épris de beauté classique, aurait modelé avec une suprême élégance. Mais, à une acclamation plus chaude, les traits s'épanouissent, une expression spirituelle illumine son front et sa bouche : le grand seigneur reparaît. Et il ne me déplaît pas de trouver, en ce cardinal, avec ce rayonnement d'intelligence, tant de distinction et de courtoisie. En sa personne, c'est Rome tout entière qui passe, la Rome pontificale et aussi celle des poètes et des artistes. Il nous apporte non seulement la vérité du Christ, mais aussi la lumière et le sourire de sa civilisation.

*
* *

Le cortège, qui descend vers la ville, traverse un arc de triomphe où l'on a inscrit, en lettres dorées, la salutation même des foules palestiniennes à Jésus-Christ descendant vers Jérusalem : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Partout, des inscriptions sacrées s'étalent sur des banderolles ou des transparents. L'étendard de Jeanne d'Arc et le pavillon pontifical se groupent, en écussons ou en trophées, autour du drapeau de la France. D'un bout à l'autre de la

longue rue étroite qui conduit à la Grotte, et dans toutes les autres rues de la ville, dans les moindres recoins, les façades des maisons disparaissent sous la profusion des guirlandes, des oriflammes, des tentures écarlates où se détachent les attributs eucharistiques. Ce zèle décoratif est touchant. Vraiment, les gens de Lourdes ont fait tout ce qu'ils ont pu. C'est l'accueil empressé et modeste qu'une petite ville pyrénéenne peut faire à un passant illustre.

Mais Lourdes n'a pas besoin de ces magnificences en andrinople ou en papier doré. Les tentures, les tapisseries précieuses elles-mêmes sont inutiles ici. La ville de Bernadette se suffit : elle a son cadre de montagnes neigeuses, la fraîcheur de ses prairies, le murmure éternel de son Gave. La Vierge très sainte n'en a point demandé davantage. Ne soyons pas plus difficiles qu'elle. Ce que les hommes ont ajouté à ces beautés naturelles, si gracieuses et si simples, ne se fait pardonner que par la piété de l'intention. Et pourtant je l'admire toujours, même retouché par les mains humaines, ce pastoral paysage de Massabielle, ce beau jardin de la Vierge. Dans une échappée de ciel, entre les cimes verdoyantes de ces monts, avec quelle ferveur elle jaillit, cette jeune basilique si candide et si svelte, qui est comme la figure architecturale de la Vierge blanche, qu'on vénère en ce lieu, la frêle jeune fille, ceinte d'azur et nimbée d'étoiles, qui s'élance, les mains jointes, en effleurant à peine, de son pied nu, la pierre du rocher où fleurit le rosier sauvage !

Nous voici dans le jardin virginal, nous longeons les pelouses égayées de corbeilles odorantes : là-bas, le torrent roule avec fracas ses eaux glauques. Et je me demande quel lieu, à la

fois plus magnifique et plus charmant, on pourrait rêver pour une assemblée comme celle qui se prépare. Quelle capitale offrirait un pareil décor, et surtout un sanctuaire, sinon aussi riche en souvenirs, du moins aussi sacré que celui-ci?... En attendant le cortège qui fait le tour de la ville, on agite, autour de moi, cette question. On parle déjà des congrès futurs. Quelle ville va-t-on choisir pour la prochaine assemblée eucharistique?

J'entends nommer Beyrouth. Evidemment, le choix serait des plus heureux. Depuis l'époque des Croisades, la vieille métropole syrienne n'aurait jamais vu pareille manifestation chrétienne. On renouerait solennellement une tradition. Mais le fanatisme musulman est extrêmement susceptible. Ne serait-il pas imprudent d'aller l'inquiéter dans une ville où, somme toute, il est le maître?... Quelqu'un, qui sait mes prédilections, me souffle à l'oreille : Carthage!... oui, pourquoi pas Carthage? Là, rien à craindre des susceptibilités islamiques. Nous sommes chez nous, sur cette colline de Byrsa chantée par Virgile, baptisée par le sang de Cyprien, de Félicité, de Perpétue, illustrée par la mort de Saint-Louis, rachetée enfin par la France et par le cardinal Lavigerie. Carthage qui fut la mère des églises africaines, où le catholicisme occidental précisa ses dogmes, ou saint Augustin prêcha, Carthage qui, pendant trois siècles, donna l'hospitalité à tant de conciles, ne mérite-t-elle pas l'honneur de réunir, cette fois, les représentants de la chrétienté entière? Tout est prêt pour les recevoir : la basilique et le monastère des Pères blancs. Et quel cadre merveilleux! Qu'on songe à ce que serait une bénédiction solennelle du Saint Sacrement donnée des hauteurs de Saint-

Louis, en face des montagnes de Rhadès et du golfe qui virent s'entrechoquer les batailles romaines !...

Et c'est encore à Carthage que je pense, lorsque nous arrivons sur le parvis du Rosaire, où le Congrès doit tenir ses assises. Le Légat et les évêques siégeront sous la triple abside, creusée dans une des rampes monumentales, qui conduisent à la basilique. Ils siégeront à découvert, en pleine lumière, et, quelquefois hélas ! en plein soleil, en face de la foule bruyante et pourtant respectueuse, comme autrefois, comme aux siècles les plus lointains du christianisme, comme à Carthage enfin, lorsque les évêques s'y rassemblaient sous les portiques extérieurs des églises ou dans les promenoirs des thermes publics. Voilà un catholicisme de plein air que nous ne connaissons plus en France, enfermé qu'il est et comme emprisonné entre les murs de nos églises et de nos cathédrales. Vraiment, il lui faut cet espace et cette lumière, pour qu'il s'épanouisse aux yeux dans toute sa force et dans toute sa splendeur, à la façon d'une belle plante vivante, d'une libre créature de Dieu.

Dans ce plein air, sous la coupole du ciel, la pompe devient superflue. Ici, les choses peuvent se passer avec la plus parfaite simplicité. En avant des absides, on s'est borné à disposer un fauteuil pour le Légat et des rangées de bancs pour les évêques, des bancs très durs, que recouvre une mince draperie.

Tandis que le cortège officiel s'attarde encore dans les rues de Lourdes, les prélats, l'un derrière l'autre, ou par petits groupes isolés, escaladent les degrés de l'estrade. Une chaude atmosphère de sympathie les environne, des vivats

enthousiastes les escortent. La foule, qui les épie, qui dévisage chaque nouvel arrivant, bat des mains sur leur passage. Avec une sorte d'orgueil filial, on se crie les noms de ses pasteurs. Voici le cardinal Luçon, l'archevêque de Reims, qui s'avance, l'allure preste et juvénile, retournant sa fine tête rieuse et répondant aux applaudissements d'un petit signe amical de la main. Puis, tous les cardinaux de France, celui de Paris, celui de Lyon, celui de Bordeaux, celui de Montpellier, le vénérable cardinal de Cabrières, figure de gentilhomme et de chrétien, dont les traits spiritualisés ne sont plus que lumière et bonté. Je le considère de loin : il forme un singulier contraste avec son voisin, le cardinal de Séville, superbe type d'Andalou, fastueusement drapé dans les plis de sa cape de pourpre, et dont le visage énergique et débonnaire promène sur le public la tranquille assurance d'un torero dans l'arène.

Les Espagnols, accourus ici, en grand nombre, l'ont reconnu. On l'acclame bruyamment, cordialement. Il faut qu'il se lève, qu'il ébauche un geste de bénédiction. Il rit, il est heureux de la liesse populaire. Mais les Américains font une ovation à leurs prélats. Les clameurs polyglottes s'entre-croisent. Et voici les Brésiliens, les Canadiens, les Polonais, les Tchèques, les Orientaux et les Extrêmes-Orientaux. Le monde entier est représenté : il y a même un Abyssin, un évêque noir comme un roi mage ? Dix cardinaux, près de deux cents prélats vont figurer la catholicité sur la Terre de Marie Très Sainte. C'est presque un concile œcuménique.

Et non seulement des évêques, mais des groupes importants de pélerins sont venus des cinq parties

du monde. A mesure que les soutanes violettes et les camails rouges garnissent l'estrade, que la foule reflue dans l'immense parvis du Rosaire, où le Cardinal-Légat va faire son entrée, le caractère et la signification de cette assemblée s'affirment davantage. Ce congrès chrétien international est l'antithèse éclatante des congrès socialistes internationaux. En face du culte de la Matière, l'Eglise dresse le culte de l'Esprit. On ne se réunit point ici pour obtenir par la violence de grossiers avantages matériels. Il ne s'agit point de la journée de huit heures, ni de l'augmentation des salaires, ni de la grève générale. On n'est venu de si loin que pour proclamer une idée : c'est que le Christ est vivant dans l'Eucharistie. Cette affirmation essentielle, on le sait bien, est grosse de conséquences sociales incalculables. Tout le reste sera donné par surcroît.

*
* *

Après que les discours et les souhaits de bienvenue sont échangés, et que le Légat, toujours très grand seigneur et très sculptural, a répondu, les processions commencent, les visites à la grotte, les implorations et les cantiques. Demain et pendant deux jours encore, les matinées seront consacrées, dans les différentes sections du Congrès, à l'audition de rapports sur des points de dogme, de morale ou de sociologie, et les après-midi à de nouveaux discours, prononcés en assemblées générales, devant la foule des pèlerins.

Oserai-je avouer que les cérémonies religieuses me touchent davantage que ces savantes dissertations et ces harangues qui se succèdent pendant

des heures, sans que le public trahisse la moindre impatience? (Il y en eut pourtant de très belles, notamment du député canadien et du député belge.) Mais combien l'action des rites est plus directe et plus profonde! Toute cette liturgie de Lourdes a été cent fois décrite. Je n'y reviendrai pas. Je voudrais seulement essayer de traduire un peu ce qu'elle suggère, même à un spectateur profane.

Et tout d'abord, ce qui frappe, dès qu'on a franchi le seuil de ce sanctuaire, c'est la plénitude de la vie catholique. En France surtout, nous ne savons plus ce que c'est. La vie religieuse est contrainte, gênée, mutilée dans son expansion. Elle ne peut plus affronter le grand jour, et, quand elle le voudrait, elle devrait encore tenir compte d'une foule de considérations dictées par la prudence humaine. Ici, au contraire, plus de ménagements, ni de transactions. On est en famille, on se retrouve entre frères. Prêtres et fidèles ont une assurance, quelques-uns même un air d'autorité, qu'ils n'ont pas ailleurs.

Les cérémonies, les rites, les gestes de la dévotion s'accomplissent avec une pleine franchise et dans toute leur intégrité. La première chose que je perçus en entrant dans le jardin de la Vierge, ce fut l'odeur oubliée des Fêtes-Dieu, la senteur chaude et capiteuse des herbes et des fleurs coupées, qu'on jette à pleines mains et qu'on foule aux pieds comme une vaine richesse. Lointain et délicieux souvenir d'enfance! Voilà bientôt trente-cinq ans que je n'avais respiré cette odeur des processions. A Lourdes, on processionne du matin au soir, sans crainte des arrêtés municipaux. On ose s'agenouiller, prier, chanter sa foi, former des cortèges sur la voie publique. Et tout cela se

déroule dans un ordre merveilleux. La raison romaine et latine est, ici, souveraine. Chose curieuse, cette raison s'impose même aux catholiques d'outre-mer, à ces pauvres églises des pays nègres qui sont habituées, chez elles, à un aimable laisser-aller. A Lourdes, elles viennent rapprendre la beauté de l'ordre et le sens de la discipline. Spontanément, elles rentrent dans le cadre du cérémonial romain.

Cette discipline pénètre à leur insu non seulement les fidèles ordinaires, mais les foules ferventes des malades et des pèlerins. Zola, qui a tenu à dire son mot sur Lourdes, nous les a représentés comme des espèces de maniaques, en proie à un délire sacré. Presque à chaque page de son livre, il parle de démence, de frénésie, de folie éperdue. Rien de tout cela n'est vrai. L'émotion religieuse de ces foules est si parfaitement réglée qu'elle apparaît comme l'acte à la fois le plus sublime et le plus raisonnable de l'être humain : et cette discipline est tellement souple qu'on la subit pour ainsi dire sans en avoir conscience et qu'elle se plie aux moindres exigences individuelles, — le salut d'une âme, la santé d'un malade. Dès que ces considérations particulières sont en jeu, les programmes fléchissent, les cantiques ou les processions se prolongent au gré des circonstances. Les heures ne comptent pas, ni la peine que l'on prend pour autrui. Un grand souffle de fraternité anime et ordonne tous les actes de la foule. Devant la grotte miraculeuse, chacun poursuit son rêve, chacun pousse son cri d'espoir ou de supplication, la prière isolée s'ajoute à la prière de tous, et le son de chaque âme se fond dans un accord unanime. La devise catholique : « Un dans tous, tous dans un », est réalisée à la

lettre. La vie la plus ardente dans la plénitude de l'ordre et de la charité.

*
* *

Ni désordre, ni folie, rien de ce que des esprits prévenus s'imaginent rencontrer ici ! L'auteur de *Lourdes* s'est pesamment trompé. Et il s'est trompé encore, lorsqu'il nous a représenté les malades et les moribonds qui viennent boire à la fontaine ou se plonger dans les piscines de la Vierge, comme de misérables égoïstes affamés de santé matérielle, comme des déments enragés à vivre contre toute raison et contre tout bon sens. Le naturaliste a pu observer et noter le déroulement des cortèges, les jeux des physionomies, il n'a pas su lire dans les âmes.

Ces malheureux sont des résignés, qui s'en remettent totalement à la volonté de Dieu. Oui, sans doute, la vie des corps, la fin des souffrances, voilà ce qu'ils viennent demander ! Mais avant tout, la santé des âmes et le commencement de la vie spirituelle ! Lourdes n'est pas tant un lieu de thérapeutique sacrée qu'un lieu d'évangélisation. A cet égard, il est hors de pair. Non seulement la vie catholique s'y réalise tout entière, mais elle s'y retrempe dans ses origines, elle remonte, en quelque sorte, à sa source. Les siècles sont abolis. L'atmosphère évangélique est reconstituée. Que dis-je ? Les scènes de l'Evangile revivent sous nos yeux. Voici les lacs et les torrents, aux bords desquels l'Homme-Dieu entraînait les multitudes, qu'il nourrissait de sa parole. Le voici Lui-même qui sort de son sanctuaire, qui visite les malades, qui s'incline sur leurs souffrances et

qui les guérit. Et voici retentir autour de Lui, les clameurs mêmes qui l'accueillaient dans les bourgs de Juda et de Nephtali :

— *Seigneur, Sauvez-nous ! Nous périssons !*

— *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ! Mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri !*

— *Hosannah au fils de David !*

— *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*

Est-ce la contagion de toute cette foi qui nous environne ? Mais le Christ semble, ici, plus présent que partout ailleurs. Cette présence, on la sent, rien qu'à la façon dont les gens marchent, dont ils s'agenouillent ou se recueillent, dont ils parlent ou se taisent. Il y a Quelqu'un d'invisible, qui règle les démarches et les gestes, qui inspire les implorations, les méditations et les chants. Le soir surtout, devant la Grotte, pendant ces longues veillées de prières, que soutiennent, quelquefois jusqu'à l'aube, des centaines de pèlerins agenouillés ou immobiles sur leurs bancs, on a le sentiment profond de cette Présence.

A cette heure-là, le grand cri plaintif de la foule s'est apaisé, les cantiques se sont tus. Seul, le grésillement des cierges, qui brûlent sous le porche plein d'ombre du Rocher sacré, emplit tout l'espace. Parfois, un coup de vent fait frissonner les platanes de l'avenue et les massifs d'arbres qui s'étagent aux flancs de la colline. Puis, plus rien. Le roulement continu du Gave rythme le silence nocturne. Les formes et les sons s'évanouissent. On ne distingue plus que des yeux qui resplendissent d'extase, des lèvres qui murmurent, des chapelets qu'on égrène, des fronts tournés vers l'Image sainte. Tout à coup,

le vent fraîchit, il fait presque froid, mais il s'exhale de ce lieu une telle ferveur d'oraison, une telle ardeur de méditation que le corps en est réchauffé, comme le cœur et la pensée. *Ad Jesum per Mariam,* ce mot d'ordre qu'on y voit inscrit partout est obéi à la lettre. De toute leur âme, ces pèlerins et ces agonisants l'appellent, au nom du Christ, Elle, la Médiatrice, l'Auxiliatrice. Elle est là, accourue à l'invocation de leurs lèvres. On la devine, qui flotte dans l'air glacé de la nuit, avec les vapeurs de la rivière et les parfums de la prairie... Mais non ! Tout cela encore, ce sont de vaines métaphores charnelles. Regardez plutôt les visages, voyez ce qu'ils trahissent et ce qu'ils annoncent : *Elle* est là réellement dans le secret des cœurs élargis et illuminés...

Une telle piété est, si je puis dire, à l'état lyrique perpétuel. On peut vivre, à Lourdes, des journées entières dans une exaltation qui ne se lasse point. Comme la grotte qui dévore, sans trêve, la chair immaculée des cires, pour la muer en flammes inextinguibles, les âmes reçoivent, ici, d'elles-mêmes et de la communion des autres âmes, dans le roulement ininterrompu des prières, des rites et des chants, un aliment qui ne s'épuise jamais et qui se transmue en adorations sans fin.

*
* *

Comment s'étonner, après cela, de l'insolite bonté qui fleurit dans un tel milieu ? Il est naturel que les vertus évangéliques s'épanouissent là où souffle l'Esprit de l'Evangile.

Entre toutes ces races d'hommes, qui se

pressent dans l'enclos de la Vierge, il se conclut tacitement une sorte de trêve de Dieu. On va cesser de se haïr et de s'exploiter. Pendant quelques jours, du moins, on va vivre toute sa vie de chrétien. Et ce vœu, que chacun forme instinctivement, parmi tant d'influences exaltantes et purifiantes, chacun s'efforce, autant qu'il peut, de le remplir. Cela se décèle par une foule de traits, qui frappent même le touriste le moins averti. La politesse, la fraternité, l'amour du prochain redeviennent des mots pleins de sens. Un prêtre ou un brancardier, qui vous déloge de votre place, pour les exigences du culte ou pour la commodité des malades, s'excuse de ce manque involontaire à la charité. On est prêt à l'aide mutuelle, à mettre, comme on dit, la main à toutes les besognes. Le temps cesse d'être de l'argent. On le dépense avec prodigalité. L'argent lui-même est avili : les bourses s'ouvrent à quiconque demande.

Mais par-dessus tout, ce qui émeut le passant le plus sceptique autant que le croyant, c'est l'incomparable beauté de cette vie chrétienne, pleinement réalisée dans ses rites et ses manifestations individuelles ou collectives. Beauté morale d'abord, qui parle surtout au cœur et à l'esprit ! Invinciblement, la comparaison s'impose entre ces fêtes et ces cortèges catholiques et les fêtes et les cortèges profanes. A n'en juger que de l'extérieur, c'est la même figuration de part et d'autre, ce sont les trivialités, les ridicules, les laideurs coutumières de l'humanité, quelle qu'elle soit. Et pourtant quelle différence !

Considérez ces processions nocturnes, qui chaque soir escaladent les pentes de la colline et

se déroulent dans les allées du jardin. Ces pèlerins, qui défilent devant vous, viennent à peine de quitter le wagon qui les amena de si loin. Encore tout poudreux du voyage, ils sont vêtus de façon quelconque, ils tiennent à la main un cierge de quelques sous dont la flamme est protégée par un cornet de papier. Voilà tout l'appareil et toute la pompe! Mais ils chantent, ils sont graves et recueillis. Nul cri messéant, nulle indécence d'attitude ou de langage ne rompt cette gravité et ce recueillement. Et ce qu'ils chantent, ce ne sont point des appels au meurtre et à la violence, l'exaltation de l'orgueil d'une race ou d'un peuple, c'est l'union des âmes dans la vérité et dans l'amour du Christ. Et cela suffit pour créer un sublime qui n'a point d'égal au monde.

L'émotion et la beauté qui grandissent avec les chants, avec le déferlement enthousiaste de cette foule interminable, cette émotion et cette beauté atteignent leur point culminant lorsque la multitude des pèlerins, rassemblés sur le parvis du Rosaire, entonne le *Credo*. Affirmation solennelle d'une foi millénaire, formule rigoureuse d'une théologie et d'une métaphysique proposées à l'effort des plus hautes intelligences et pourtant mises à la portée des plus humbles. A mesure que les lourdes phrases latines se soulèvent et planent sur les ailes du chant, des éclairs passent devant l'imagination, des fresques prodigieuses se découpent en traits de feu dans les ténèbres... *Visibilium omnium atque invisibilium,* toutes les choses visibles et invisibles : le ciel et la terre, l'annonciation de l'Ange, la résurrection au troisième jour, et Celui qui doit venir dans sa gloire, et le peuple innombrable des vivants et des morts... Au moment de l'*Homo factus est,*

lorsque la foule se prosterne, on dirait que la nature assoupie est dans l'attente et que les souffles nocturnes se suspendent avec le chant qui baisse, comme si le ciel s'entrouvrait et que le mystère, encore une fois, dût s'accomplir...

Ah ! oui, l'Eglise est bien la dépositaire de la dernière beauté, non pas seulement de la beauté intérieure et spirituelle, mais même de la beauté extérieure qui réjouit les yeux. Ces cortèges de cardinaux et d'évêques précédant le Légat pontifical composent un spectacle unique, tel que notre monde moderne n'en peut plus offrir. Au moment où la procession du Saint-Sacrement allait passer, je fus presque renversé par un petit garçon qui se précipitait en traînant une fillette par la main : « Viens voir comme c'est beau ! » Et je me rappelais mes propres émerveillements, lorsque, bambin, pas plus haut que celui-ci, j'assistais, dans l'église de mon pauvre village lorrain, aux fêtes de Pâques ou de Noël. La chasuble dorée du prêtre m'évoquait tout l'Orient de l'histoire sacrée, et, quand l'encens fumait, dissipant les odeurs âcres des rustres tassés sous le porche, il me semblait respirer la myrrhe des Rois Mages. Bénie soit l'Eglise, qui, avant d'être la révélation de la vérité, peut être encore celle de la beauté pour le dernier des petits paysans !...

*
* *

4 août. — Pendant plus d'une semaine, j'ai dû interrompre ces pages, empêché par les événements qui, d'un bout à l'autre du pays, nous tiennent haletants d'angoisse et aussi d'un espoir plus fort que tout.

Dans ce tumulte d'armes, au bruit des atrocités allemandes, dont le récit nous parvient journellement, comment continuer à parler de processions, de pèlerins et de pèlerinages?... Et pourtant, si! J'achèverai de dire ce que j'ai vu là-bas, parce que bien des signes y prophétisaient déjà ce que nous voyons aujourd'hui, et parce que ces dernières manifestations catholiques ne prennent leur plein sens qu'à la lumière des circonstances actuelles.

Certes, notre quiétude était grande dans ce beau Jardin de la Vierge. S'il y a un lieu au monde où, sur la mêlée fraternelle des peuples, on sente se pencher une protection, c'est bien celui-là. Cependant, — je suis sûr que mon imagination ne m'abuse pas, — durant ces derniers jours de juillet 1914, les foules agenouillées à Lourdes sentirent passer sur elles le frisson des batailles prochaines. Un soir, après la bénédiction du Saint-Sacrement, j'entendis la voix de l'évêque de Tarbes crier par-dessus les fronts prosternés :

— Et, maintenant, prions pour la paix!

Une autre voix, que je ne connaissais pas, s'éleva de la multitude et répéta, avec un accent singulier, qui fit impression sur moi :

— Oui! prions pour la paix!

Sur quoi, les gens, qui avaient lu les journaux, parlèrent du conflit austro-serbe : ils ne savaient pas.

Le lendemain, ou le surlendemain, à la messe pontificale du Légat, nous vîmes des gens qui savaient. Aux bancs du corps diplomatique, on me signala un personnage, en costume blanc et or, tout rutilant de chamarres, qu'on me dit être l'ambassadeur d'Autriche, ou son représentant.

Devant moi, sur les mêmes bancs, une dame, au teint fortement coloré et de physionomie germanique, paraissait prier avec ferveur. On m'assura que c'était l'ambassadrice d'Autriche... Et, à présent, que je me rappelle ces faits, je suis troublé dans ma foi de chrétien. Quoi ? Ils n'ignoraient rien l'un et l'autre du guet-apens qui se préparait et ils priaient avec ferveur. Qu'est-ce que cet homme et cette femme ont bien pu dire au Christ de l'Eucharistie ?

Le même jour, dans les rues du vieux Lourdes, immobilisé au bord d'un trottoir par l'arrêt d'un tramway, je surpris un lambeau de conversation entre un prêtre lorrain et un habitant du pays. Le prêtre disait :

— Nous voyons passer *leurs* dirigeables presque au-dessus de la frontière. Ils voient passer nos aéroplanes. Que voulez-vous ? On s'y habitue, on n'y fait même plus attention.

Tout cela, c'étaient des prodromes encore vagues de la catastrophe déjà imminente. Le jour de la clôture du Congrès, il me fut donné d'assister à un spectacle, qui était l'image anticipée de ce qui allait s'accomplir.

Je veux parler de cette ultime et générale procession qui, pendant trois heures consécutives, peut-être davantage, sillonna les rues de Lourdes, les chemins de la Grotte et de la Basilique. Je laisse de côté les étrangers qui étaient fort nombreux, — les Belges surtout : déjà, en ces jours de prières, nous devinions en eux des frères d'armes, des âmes intrépides et prêtes au sacrifice. Je ne considère que les masses profondes de chez nous, tous ces pèlerins rassemblés ici de tous les points du territoire. Nous étions plus de trente mille. D'abord une grande partie de l'épiscopat

français, puis des milliers de nos prêtres, puis, les congressistes de toutes nos provinces, puis l'immense foule des gens du pays. Et, dans cette foule, avec leurs uniformes et leurs drapeaux, cinq ou six cents *cheminots,* employés du P.-L.-M., de la Compagnie de l'Est surtout, ceux qui, la semaine d'après, allaient conduire nos soldats à la frontière. Je n'avais jamais contemplé pareil rassemblement humain. Ce fut quelque chose d'énorme et d'inouï. Et cependant, parmi cette multitude qui défilait sans fin, en chantant des cantiques et en brandissant des étendards, parmi cette autre multitude, plus compacte encore, qui, des trottoirs, des terrasses, des fenêtres et des balcons, regardait le défilé, — partout régnait un silence, un recueillement, une dignité, un ordre enfin qui stupéfiaient. Une unanimité parfaite, une foi sûre d'elle-même, une décision sans arrogance ni respect humain, et, avec cela, toutes les belles qualités généreuses de notre race s'offrirent à l'admiration de l'étranger. Il y eut là, dans les rues de la cité mariale, huit jours avant la déclaration de guerre, comme une répétition du grand drame muet, qui allait se dérouler dans les rues de nos villes. On peut le dire au sens le plus élevé du mot : la mobilisation de la France et de toutes les énergies françaises, c'est à Lourdes, le dimanche 26 juillet 1914, qu'elle a commencé.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 7

I. — L'ENNEMI DU DEHORS ET L'ENNEMI DU DEDANS

Le sens de l'ennemi 27
La maison des vivants 34
Les Allemands en Riviera 41
Comment nous apprîmes l'allemand. 48
La République éclairant le Monde 53
L'éternelle sottise 61
La vague rouge 68

II. — LA DOUCE VIE FRANÇAISE

Sur les terrasses du Peyrou 77
Soieries de Lyon 85
Pour les lys de France. 90
« Les masques et les visages » 98
Lamartine italien 107
Le morceau 116
Un livre 123
La question du latin 131
« En Grèce » 138

III. — NOS AUTRES FRANCES

L'Alger nouveau. 149
Le lycée d'Alger. 156

Pages

Printemps d'Alger 162
Le jardin des Princesses. 170
Nos églises d'Afrique 178

IV. — LA CHÈRE ET MALGRACIEUSE ESPAGNE

Les deux Espagne. 189
Un beau type d'aventurier 197
Mes Espagnes. 205

V. — ISLAM

L'Islam algérien. 219
La dame voilée 227
L'instinct (récit de mœurs orientales). 235
Massacreurs et tortionnaires 241
La monstrueuse Asie. 249

VI. — L'AIGLE LATINE

La prise de Rhodes et le sentiment national italien. 261
« Nos héros ». 269
Empereur romain 275
La gloire, c'est le pain ! 283

VII. — SEUL, LE SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT

L'éternelle foi. 293
Le départ des pèlerins. 299
Le congrès eucharistique de Lourdes 307

PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.

ARTHÈME FAYARD & Cie, Éditeurs
Rue du St-Gothard, 18-20, PARIS (XIVe)

Collection à 3f.50 le volume

MARCEL PRÉVOST, de l'Académie française.
Lettres à Françoise maman . . . . 1 volume.

PAUL HERVIEU, de l'Académie française.
Théâtre complet . . . . . 3 volumes.

MAURICE DONNAY, de l'Académie française.
Molière . . . . . 1 volume.

ALFRED CAPUS, de l'Académie française.
Théâtre complet . . . . . 8 volumes.

LOUIS BERTRAND
Saint Augustin . . . . . 1 vol.
Les plus belles Pages de Saint Augustin. 1 vol.

COMTESSE DE NOAILLES
Les Vivants et les Morts. . . . . 1 volume.

GÉRARD D'HOUVILLE
Le Séducteur . . . . . 1 volume.
Jeune Fille. . . . . 1 volume.

LÉON DAUDET
La Vermine du Monde . . . . . 1 volume.

RENÉ BENJAMIN
Gaspard . . . . . 1 volume.
Sous le Ciel de France . . . . . 1 volume.

GYP
Ceux de "La Nuque". . . . . 1 volume.

POL NEVEUX
La Douce Enfance de Thierry Seneuse. 1 vol.

1-17 — PARIS. — IMP. MICHELS FILS.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

MAY 2 7 67 -12M
REC'D LD
~~OCT 2 8 2003~~
FEB 2 8 2003

LD 21A-60m-2,'67
(H241s10)476B

General Libra
University of Cali
Berkeley

YC182349